

UN PRÉCURSEUR DU RÉVEIL

PIERRE DU PONTAVICE

Gentilhomme breton, missionnaire méthodiste
et pasteur réformé.

1770-1810

NOTICE COMPOSÉE SUR DES DOCUMENTS
EN PARTIE INÉDITS
PAR MATTHIEU LELIÈVRE



PARIS
LIBRAIRIE ÉVANGÉLIQUE
4, RUE ROQUÉPINE, 4
PARIS-LIBRAIRIE-FISCHBACHER
1904

à M. Yves Bonès
des La part de Mme Gavey
Jersey, ce 10 juillet, 1914

PIERRE DU PONTAVICE

UN PRÉCURSEUR DU RÉVEIL

PIERRE DU PONTAVICE

Gentilhomme breton, missionnaire méthodiste
et pasteur réformé.

1770-1810

NOTICE COMPOSÉE SUR DES DOCUMENTS

EN PARTIE INÉDITS

PAR MATTHIEU LELIÈVRE



PARIS

LIBRAIRIE ÉVANGÉLIQUE

4, RUE ROQUÉPINE, 4

—
1904

PRÉFACE

En publiant ce petit volume, j'accomplis un désir qui remonte aux jours de mon enfance. Les livres d'enfants étaient rares à cette époque, surtout dans la maison de mon père. Mais j'avais le goût de la lecture et je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Je lus alors une notice sur Pierre du Pontavice, dans un vieux volume du *Magasin méthodiste* des îles de la Manche, et, quoique cette lecture fût bien sérieuse pour un jeune garçon, elle produisit sur moi une profonde impression. J'y revins plus tard et me demandai pourquoi des lettres d'une si haute édification ne seraient pas exhumées des antiques livraisons où elles étaient ensevelies et mises à la portée du public religieux français. Leur caractère fragmentaire et incomplet m'avait empêché jusqu'ici de les rééditer. La découverte d'une série de lettres inédites est venue me convaincre que le moment de réaliser mon dessein était arrivé.

En 1899, paraissait à Londres une biographie de Richard Reece, le pasteur méthodiste qui fut le principal instrument de la conversion de du Pontavice (1). L'auteur est un homme de loi, M. R. Denny Urlin, petit-fils de Reece, qui a voulu sauver de l'oubli la

(1) *Father Reece, the old Methodist Minister*, by R. Denny Urlin. London, Elliot Stock, 1899.

mémoire de son aïeul, en utilisant ses souvenirs et les documents parvenus entre ses mains. Parmi ces documents, il mentionne (page 8) « un paquet de vieilles lettres adressées à M. Reece par son intime ami, M. du Pontavice ». Ces lettres étant écrites en français, l'auteur se borne à les mentionner. Ce passage me fut signalé par mon ami le pasteur Whelpton, qui voulut bien faire les démarches nécessaires auprès de M. Urlin, pour obtenir le prêt de ce précieux dépôt, qui ne tarda pas à arriver entre mes mains.

Ces lettres me parurent offrir le plus vif intérêt et combler les lacunes de la notice parue en 1817 dans le *Magasin* des Iles et republiée, avec quelques modifications, en 1839, dans le *Magasin wesleyen*, que rédigeait à Paris le Rév. William Toase, lequel était alors le directeur de la Mission méthodiste en France. C'est en rapprochant ces documents inédits de ceux qui avaient déjà vu le jour que j'ai préparé ce petit volume, qui fait connaître un homme qui fut un précurseur du Réveil.

Mon vœu est que le lecteur de ces pages, arrachées à l'oubli, y trouve autant d'édification et d'intérêt qu'elles m'en ont procuré à moi-même.

M. L.

Courbevoie (Seine), 25 décembre 1903.

INTRODUCTION

LES COMMENCEMENTS DU MÉTHODISME EN FRANCE
(1791-1809)

I

LA SITUATION RELIGIEUSE EN NORMANDIE

Avant de raconter la vie et l'œuvre de Pierre du Pontavice, il convient de rappeler les commencements de l'œuvre de réveil dont il fut l'un des agents en Normandie et de donner d'abord un aperçu de l'état religieux de cette région, à la fin du XVIII^e siècle.

La Révocation de l'Edit de Nantes eut des suites funestes dans cette province, comme dans les autres. Les temples furent démolis, les pasteurs bannis, et les fidèles, désormais privés du culte public, furent livrés aux entreprises des convertisseurs ecclésiastiques et laïques. Les dragonnades, les emprisonnements, les enlèvements d'enfants, les vexations de toutes sortes, semèrent la terreur parmi les protestants. Un grand nombre se réfugièrent à l'étranger, surtout en Angleterre et dans les îles de la Manche. Ceux qui restèrent courbèrent la tête sous l'orage et abjurèrent; la plupart, il est vrai, ne le firent que des lèvres, et les nouveaux-catholiques, comme on les désigna officiellement, furent généralement de fort mauvais catholiques, prêts à faire de nouveau profession

de protestantisme, dès que les circonstances le leur permettaient.

Cette longue privation de pasteurs, qui dura près d'un siècle, devait fatalement engendrer une grande tiédeur religieuse parmi les restes des Eglises de Normandie. Il y eut sans doute çà et là des prédicants, qui prirent sur eux de prêcher et d'administrer les sacrements. « De 1720 à 1740, divers prédicants, d'origine poitevine ou cévenole, chassés du Poitou par la persécution, avaient parcouru en secret la Normandie, avant de passer aux Iles ou en Angleterre. Paysans illettrés pour la plupart, réduits à réciter des sermons appris par cœur, quelques-uns rachetaient l'insuffisance de leur instruction par l'ardeur d'un zèle défiant le martyre (1). » La Haute-Normandie fut parcourue vers 1740 par André Migault et Viala, qui reconstituèrent un certain nombre d'Eglises du pays de Caux. En Basse-Normandie, le prédicant Pierre Morin prit à tâche de restaurer la discipline et convoqua, en 1745, un colloque des quatre églises du Bocage (2).

Ce ne fut qu'en 1749 qu'Antoine Court put enfin envoyer en Normandie un pasteur proprement dit, son élève à l'Ecole de Lausanne, Pierre Boudet, dit Gautier. S'il fut bien accueilli dans le Bocage, où il put continuer l'œuvre de réorganisation commencée par Morin, il trouva, au contraire, l'accueil des protestants de Caen fort réservé. « C'est une chose inconcevable, écrivait-il à Court (nov. 1750), que les Messieurs de Caen aient un si grand éloignement pour nos affaires. Ils courent bien les provinces, les royaumes et les mers, sans que la tourmente et les autres périls les effrayent; mais faire un quart de lieue ou même quatre pas, dès qu'il s'agit de

(1) A. Galland. *Essai sur l'histoire du protestantisme à Caen et en Basse-Normandie*. Paris, 1898, page 382.
(2) Sainte-Honorine, Athis, Condé-sur-Noireau et Fresne.

ne rien gagner que le ciel, c'est un sujet trop mince pour gagner la partie » (1). Gautier se plaignait aussi de l'avarice des protestants. « L'argent, écrivait-il, est la religion dominante du pays; impossible de déraciner l'avarice; il faudrait être un apôtre pour opérer un tel miracle » (2).

Mêmes plaintes, et plus sévères encore, du pasteur Godefroy, qui écrivait à Antoine Court, en 1755. « Les huguenots dans les campagnes sont si dispersés qu'on ne peut les rassembler. Leur longue privation de la bonne pâture, bien loin de les avoir rendus affamés, leur en a entièrement fait perdre le goût; ils ont une religion à leur fantaisie, ou plutôt ils n'en ont point du tout » (3). En 1763, au moment de quitter la Normandie, Godefroy constatait quelques progrès; il écrivait à Paul Rabaut, le digne pasteur de Nîmes: « Nos sociétés, qui ont toujours été fort craintives, semblent s'affermir dans ce temps, et deviennent plus nombreuses et plus considérables dans certains endroits » (4).

Avec l'avènement de Louis XVI (1774), la situation des protestants s'améliora en Normandie, comme dans les autres provinces. Les enlèvements d'enfants cessent. Certains curés, qui retenaient encore dans leurs presbytères des enfants protestants, reçoivent l'ordre de les relâcher. Ils avaient de la peine à s'y décider. Neuf ans avant la Révolution, en décembre 1780, Jean La Fontenelle, pauvre journalier de Fresne, écrit à l'intendant Esmangart: « Ma fille, âgée de douze ans, m'a été prise il y a quelques semaines, et emmenée au presbytère de Tinchebray, d'où un vicaire l'a conduite aux Hospitalières de Vire. Désespéré d'avoir perdu mon enfant, j'ai été trois fois à Vire; on

(1) A. Galland, page 388.

(2) *Ibid.*, page 389.

(3) *Ibid.*, page 391.

(4) *Ibid.*, page 392.

m'a répondu tantôt que ma fille n'était pas visible, tantôt qu'on ne la connaissait pas ». L'intendant répondit : « Le père la réclame ; les religieuses Hospitalières et personne n'est en droit de la garder. On devra la relâcher sur-le-champ. (1) » Les temps étaient décidément changés.

La liberté des assemblées religieuses fut plus difficile à obtenir. Les protestants de Caen, toujours très prudents, commencèrent à s'organiser et à tenir quelques assemblées de culte dans des maisons particulières. Voici l'une des délibérations qu'ils prirent en 1777 : « Dans toutes les assemblées, on aura la plus grande attention à ne blesser en aucune façon, la délicatesse et conscience des ecclésiastiques catholiques romains, soit en choisissant des maisons trop à proximité, ou dans des heures qui pourraient leur déplaire. Expressément résolu de leur rendre, non seulement ce qu'ils sont en droit d'exiger, mais encore de les prévenir par tout moyen d'honnêteté et de décence. » On le voit, les réformés de Caen ne brillaient pas précisément par la hardiesse. Ils se réglaient, d'ailleurs, sur le « Comité protestant » de Paris, dont Paul Rabaut traitait les membres de « poules mouillées ». L'intendant Esmangart disait de son côté : « Ils sont fort raisonnables, et les plus accrédités blâment la publicité des assemblées qui ont lieu dans le voisinage de Condé-sur-Noireau (2). »

Dans le Bocage, en effet, les assemblées de culte se tenaient régulièrement tous les dimanches, non plus de nuit, dans les bois, mais de jour et à couvert. Comme le fait remarquer M. Galland, dans cette région de la Basse-Normandie, de telles assemblées étaient moins exposées qu'ailleurs à des surprises. « Les bois étaient alors plus touffus qu'aujourd'hui ; les routes rares ou mal entretenues ;

(1) A. Galland, page 422.

(2) *Ibid.*, page 420.

nues ; les chemins encaissés, croisés en tous sens, et recouverts comme d'un voile impénétrable, par les branches des hêtres, des chênes et des pommiers » (1). Les curés se plaignirent au garde des sceaux, qui écrivit à l'intendant que les intentions du roi étaient d'user des *voies de douceur*, et il lui demandait d'avertir les protestants de ne plus s'assembler. Quant au ministre qui les *ameutait* ainsi, il convenait de le faire arrêter. C'est ce qui eut lieu (2). Le ministre Lassaing fut emprisonné pendant trois mois, puis relâché. La répression était devenue hésitante et intermittente. Les agents du pouvoir n'osaient plus se servir des armes rouillées et impuissantes de la persécution.

L'Edit de tolérance de novembre 1787 donna aux protestants un état civil et fit cesser l'odieuse alternative où les plaçait l'Edit de révocation, en faisant de leurs mariages de simples concubinages et de leurs enfants des bâtards, s'ils refusaient de se faire marier par un prêtre. Quant à la célébration du culte, l'Edit n'en parlait pas. Aussi les réformés de Caen, toujours prudents et timorés, se bornent à louer, le 12 décembre 1788, un « lieu d'oraison » provisoire. En avril 1789, on s'occupa à chercher un local définitif, mais les chefs de famille, convoqués le 12 mai par le Consistoire, estiment qu'il sera « plus prudent » de ne rien faire avant la dissolution des États généraux (3). Les protestants de Caen pensaient sans doute que, puisqu'ils avaient attendu un siècle la réouverture de leurs lieux de culte, ils pouvaient bien attendre encore quelques mois.

Enfin, le moment vint où la Constituante proclama la liberté des cultes. « Le 3 septembre 1789, le consistoire

(1) Galland, page 268.

(2) *Ibid.*, page 427.

(3) *Ibid.*, page 449.

de Caen décida qu'il y aurait culte tous les dimanches et jours de fêtes solennelles. Les réformés d'Athis avaient déjà leur temple, inauguré trois mois auparavant, le jour de Pentecôte (1) ».

Les Eglises de la Basse-Normandie formaient deux groupes, ayant chacun son pasteur : 1^o Le Bocage (églises de Condé-sur-Noireau, Athis, Sainte-Honorine et Fresne); 2^o Caen et ses environs (églises de Caen, Beuville, Périers, Courseulles, etc.) Chacun de ces groupes avait son pasteur. Celui du Bocage, en résidence à Condé depuis 1787, était Aimé-Gédéon Gourjon, né à Genève d'une famille de réfugiés dauphinois. Le pasteur de Caen et des églises voisines était, depuis 1783, Jean-Antoine Fontbonne-Duvernoy, du Vivarais. Tandis que Gourjon visitait régulièrement les diverses églises du Bocage, Fontbonne-Duvernoy cessa de visiter, à partir de 1789, les églises de la campagne de Caen. Le consistoire de cette ville avait en effet décidé ce qui suit : « Le pasteur restera désormais attaché à l'Église de Caen *seulement*; les besoins de cette Église exigent qu'il y reste singulièrement attaché; pour cet effet, la société de la ville doit seule contribuer à ses honoraires (2). » Voilà une délibération qui fait peu d'honneur aux « Messieurs de Caen » ! Fort heureusement que, dès l'année suivante, les méthodistes des îles de la Manche vinrent évangéliser ces Eglises des environs de Caen, dont le consistoire de cette ville se désintéressait si *singulièrement*. Mais on s'explique aussi l'opposition que rencontrèrent ces fervents apôtres du réveil de la part de ces protestants qui eussent volontiers dit : Surtout pas de zèle !

En choisissant pour pasteur Fontbonne-Duvernoy, le consistoire de Caen avait décidé qu'il exercerait ses fonc-

(1) Galland, page 456.

(2) *Ibid.*, page 461.

tions « pour aussi longtemps que la bienveillance du gouvernement le permettrait ». Cette restriction indique assez que les chefs du protestantisme de Caen étaient plus prudents qu'héroïques. Leur pasteur paraît avoir eu les qualités qui devaient réussir auprès d'eux. Voici en quels termes le consistoire s'exprimait sur son compte le 16 avril 1789 : « Il mérite notre attachement et notre confiance par sa douceur, son aménité, la connaissance que nous avons de ses vertus morales, et les preuves qu'il nous a données de la sagesse de sa conduite. » L'historien du protestantisme en Basse-Normandie, qui cite cette attestation, fait remarquer que « le mot chrétien n'est même pas employé » (1). Si la sagesse dont ses paroissiens faisaient honneur à ce pasteur, eût été plus chrétienne, il eût considéré que la Providence lui envoyait des auxiliaires précieux, dans la personne des missionnaires méthodistes, et il leur eût fait bon accueil, au lieu de les persécuter (2).

Gourjon, pasteur à Condé, « conservait quelque chose, dit M. Galland, de la forte instruction chrétienne qu'il avait reçue au séminaire de Lausanne. Prêchant, le 27 novembre 1790, sur « l'amour de Dieu et de Jésus pour le monde », il apostrophe ces « orgueilleux qui, obligés

(1) A. Galland, page 460.

(2) Dans notre *Histoire du Méthodisme dans les îles de la Manche* page 413, nous disions : « Le pasteur de Caen, ayant joué à la loterie, fit faillite et fut conduit enchaîné à Paris ». Ce trait est emprunté à de Quetteville, qui visita la contrée de Caen à cette époque (*Magasin méthodiste des Îles*, 1836, page 173). M. Galland dit à ce sujet : « Nous n'avons rien trouvé qui nous permette de contrôler l'accusation portée contre lui. » Toase (*Westeyan Mission in France*, page 20), se borne à dire : « M. D. devint embarrassé dans ses affaires, pour avoir trop spéculé dans une loterie, et se retira dans le Midi de la France, où il mourut ». La question reste donc indécise. Ajoutons, d'après Beaujour, que Duvernoy reprit ses fonctions à Caen, après la tourmente révolutionnaire et qu'il fut ensuite pasteur à Sedan, ce qui semble indiquer qu'il n'avait pas perdu la confiance des Eglises.

d'avouer que Jésus a été supérieur aux plus grands hommes, ne le regardent cependant que comme un simple homme. » — Le 10 mars 1791, il définit ainsi le *salut* : « une espèce de résurrection qui, d'une créature morte et défigurée, fait une nouvelle créature. » — « Qui est venu nous l'annoncer ? dit-il. Ce n'est point un homme ordinaire, c'est le propre fils de Dieu » (1).

Gourjon travailla à relever la discipline, et il eût voulu que le Consistoire de Caen s'associât à ses efforts dans ce sens : « Environnés comme nous le sommes, disait-il, d'ennemis puissants, nous ne pouvons nous défendre qu'à l'aide d'un accord mutuel, cimenté par les liens d'une confédération étroite et resserrée.... D'ailleurs, avouons-le : Si nos Eglises se sont trouvées pendant longtemps dans une anarchie cruelle et déchirante, si elles se sont vues en proie à des serviteurs mercenaires, qui ont avili l'honneur du Saint Ministère et semé l'ivraie dans le champ du Seigneur, c'est que l'ordre ne saurait se trouver où la règle manque » (2).

Le consistoire de Caen demanda à réfléchir et finalement se décida à ne rien faire.

Si attaché qu'il fût à l'ordre et à la doctrine d'autrefois, il ne semble pas que Gourjon eût compris que le réveil, pour être profond, devait aller du dedans au dehors et commencer par secouer les consciences endormies. Les méthodistes, qui prêchaient à tous la conversion, durent lui être antipathiques et il leur refusa son concours.

Quand vinrent les décrets de la Convention qui supprimaient les cultes, les deux pasteurs de la Basse-Normandie se soumièrent et déposèrent leurs robes. Voici comment les choses se passèrent, en ce qui concerne le pasteur de Condé. « Lorsque, dit M. Galland, la commune de Condé

(1) Galland, p. 460.

(2) *Ibid.*, page 459.

fut requise, le 22 Brumaire an II (12 novembre 1793), d'ouvrir un registre où les ministres des cultes reconnaîtraient « renoncer au charlatanisme », qu'ils n'avaient jamais « cessé de prêcher », ce fut seulement six mois plus tard que Gourjon se fit inscrire (3 Prairial, an II, 22 mai 1794) ; et il déclara simplement « renoncer à faire aucunes fonctions quelconques de ministre, désirant en tout se conformer aux décrets de la Convention (1). »

Nous avons mentionné ailleurs (2) le bruit recueilli par de Quetteville, d'après lequel « le ministre de Condé aurait déclaré à ses paroissiens qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il leur avait prêché depuis vingt ans ». Ce que nous savons aujourd'hui du caractère de Gourjon rend cet aveu cynique tout à fait invraisemblable. Le récit de Quetteville, écrit de longues années après l'événement, fut sans doute l'écho de propos tenus par des protestants du Bocage, qui, peu édifiés de la démission de leur pasteur, en exagèrent certains incidents.

Quoi qu'il en soit de ce détail probablement légendaire, le fait incontestable reste. Les pasteurs de la Basse-Normandie désertèrent leurs troupeaux, au moment où ceux-ci avaient le plus besoin d'eux. Certes, les temps étaient difficiles, et nous voulons bien admettre qu'il y ait eu à cette défaillance des circonstances atténuantes. Mais on ne saurait contester qu'il y ait eu là un symptôme de plus de l'affaiblissement de la piété et une preuve de la nécessité du réveil, que les méthodistes apportèrent en Normandie. Il fut heureux que, au moment de la défection des pasteurs en titre, il se soit trouvé un humble missionnaire méthodiste, qui, lui, ne se mit pas en peine des décrets de la Convention, et continua à « faire les fonctions de ministre », désertées par d'autres.

(1) Galland, page 462.

(2) *Histoire du Méthodisme dans les îles de la Manche*, page 413. Comp. *Magasin méthodiste des îles de la Manche*, 1836, page 173.

Ce qui est certain, c'est que le protestantisme de la Basse-Normandie était fort déchu à la fin du xviii^e siècle. « Ministres et fidèles, dit M. Galland, s'étaient laissé d'autant mieux gagner à l'esprit philosophique, que la campagne en faveur de la tolérance avait été menée par les philosophes » (1). « Au reste, ajoute-t-il dans sa conclusion, sauf de rares exceptions, la foi des uns et des autres s'était comme flétrie et desséchée au contact du siècle; lorsque la Constituante les eut définitivement affranchis, on vit que leurs croyances, transmises de père en fils par point d'honneur, n'avaient plus guère de chrétien que le nom. Triste résultat de la contrainte exercée sur les consciences; une persécution, entreprise au nom de la religion, aboutissait au triomphe momentané, mais à peu près général, de l'incrédulité ! » (2)

Cette conclusion, à laquelle arrive le savant historien du protestantisme en Basse-Normandie, démontre combien nécessaire était l'œuvre que les wesleyens des Iles de la Manche entreprirent dans cette région dès 1791.

II

PREMIERS TRAVAUX DES MÉTHODISTES EN NORMANDIE

Les Iles de la Manche furent évangélisées, au seizième et au dix-septième siècle, par des réfugiés protestants venus, pour la plupart, de Normandie. Elles furent l'un des lieux d'asile des persécutés de la Saint-Barthélemy et de la Révocation. La proximité géographique et la communauté de langue et de race établissaient entre la Normandie insulaire et la Normandie continentale des relations de bon voisinage, qui contribuèrent, de part et d'au-

(1) Galland, page 460.

(2) *Ibid.*, page 470.

tre, à la propagation des doctrines évangéliques. Et quand, à la suite d'une longue période d'assoupissement religieux, les protestants des Iles se réveillèrent à la voix des ardents disciples de Wesley, ils se tournèrent tout naturellement vers leurs frères de France, qui sortaient meurtris et décimés d'une persécution plus que séculaire. Un foyer de vie et de piété avait été allumé par le Méthodisme dans l'archipel anglo-normand; faut-il s'étonner qu'une étincelle ait traversé l'étroit bras de mer qui le sépare de la France et ait allumé un autre foyer de vie et de piété sur les côtes de la Normandie ?

Les premiers prédicateurs méthodistes envoyés par Wesley dans les îles (1784, 1788) furent deux hommes de haute culture, Robert-C. Brackenbury et Adam Clarke; ils devaient compléter au plus tôt leur connaissance du français, afin de pouvoir prêcher dans cette langue. Tout porte à croire que, dans la pensée de Wesley, l'évangélisation des populations de langue française des Iles était une étape vers l'évangélisation de la France. Trop âgé pour entreprendre lui-même cette œuvre, il en légua la pensée au D^r Coke, qu'il avait chargé de l'expansion missionnaire du méthodisme et qui fut l'organisateur du méthodisme américain et son premier évêque. Coke visita les Iles en 1786 et adressa vocation à un jeune homme pieux et intelligent de Jersey, Jean de Quetteville, qu'il envoya évangéliser Guernesey. « Pourquoi, demande son biographe, fit-il cette visite aux îles normandes? Parce qu'il comprit que là se trouvait la clef essentielle d'une œuvre missionnaire en France. Il comprit que les mouvements politiques qui commençaient à ébranler les fondements de la société française annonçaient un bouleversement qui ferait disparaître les obstacles à l'introduction du pur Évangile dans ce pays, et il voulut créer des moyens d'action qui fussent prêts à agir, le moment venu. La suite des événements montra la sagesse et la justesse

de ses prévisions ; ces îles ont été en effet la pépinière qui a préparé une succession d'hommes pour l'œuvre missionnaire en France (1) ».

Ce ne fut pourtant ni Wesley ni le Dr Coke qui commencèrent cette œuvre. Elle naquit de l'un de ces concours de circonstances, que les hommes ordinaires appellent le hasard et où les croyants reconnaissent l'action de la Providence, et elle eut pour premiers agents des hommes obscurs, qui agissaient sans autre mandat que celui qu'ils tenaient de leur cœur réchauffé par l'amour de Dieu et des hommes.

En l'année 1791 (2), un pieux méthodiste de Guernesey, Jean Angel, fut amené, pour ses affaires, à Courseulles, petit port de pêche à quelques lieues de Caen. S'y trouvant un dimanche, il se rendit à la maison où se réunissaient les protestants pour la célébration de leur culte. Nous avons vu que, par décision du Consistoire de Caen, le pasteur de cette Eglise ne visitait plus guère les paroisses rurales. L'un des anciens présida le culte et lut un sermon, comme cela se pratiquait habituellement. L'après-midi, le visiteur guernesiais retourna au culte ; cette fois, il était le seul homme présent, et les quelques femmes qui étaient réunies le prièrent de présider. Il leur lut l'histoire de la Samaritaine et leur raconta sa conversion et son expérience religieuse. Quand il eut fini, une femme dit : « Pendant quarante ans j'ai été persécutée pour ma religion, mais ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai appris ce qu'est la vraie religion (3) ». Angel, ayant demandé aux protestants de Cour-

(1) Etheridge, *Life of Coke*, p. 157.

(2) C'est la date donnée par de Quetteville dans sa Notice déjà mentionnée (*Mag. méth.*, 1836, page 170). Toase, dans sa *Relation, the Wesleyan Mission in France* (London, 1835), place cette visite dans l'été de 1790. Nous nous sommes assuré, en recourant aux documents du temps, que ce fut bien en 1791 qu'eut lieu la visite de Jean Angel à Courseulles.

(3) Toase, page 14.

seules s'ils n'avaient pas de ministre : « Non, lui répondirent-ils, et c'est très incommode pour nous. Le ministre de Caen vient bien deux fois par an nous faire un sermon, nous donner la cène, faire les mariages et baptiser les enfants. Mais quand il nous fait ses visites, il faut lui fournir une monture, puis le ramener chez lui, sans compter qu'il nous faut encore lui payer sa visite » (1). Ces plaintes montraient assez que ces réchappés de la persécution avaient un grand besoin de secours spirituels. Angel leur demanda s'ils recevraient volontiers un prédicateur qui viendrait résider parmi eux. Ils accueillirent avec empressement son offre, et il leur promit de s'en occuper.

A son retour chez lui, Angel fit part à ses amis de ce qu'il avait vu et des facilités qui paraissaient se présenter pour l'évangélisation de la France. De Quetteville était en ce moment en Angleterre, dans le but de se faire envoyer comme missionnaire en Amérique. Sans attendre son retour, les méthodistes de Guernesey jugèrent qu'il y avait lieu d'envoyer au plus tôt du secours à ces protestants qui en demandaient. Le jeune William Mahy, prédicateur local, fut vivement pressé par Angel de se consacrer à cette œuvre, et il n'hésita pas à accepter l'invitation et à partir sur-le-champ. C'était un homme simple et pieux, ayant peu de culture et peu de talent pour la prédication, mais connaissant sa Bible à fond et animé d'un zèle ardent pour le salut des âmes. « Le Seigneur l'avait qualifié, disait sa femme, d'un don plus qu'ordinaire pour avoir les Saintes-Écritures présentes à son esprit et à sa mémoire, pour s'en servir à l'appui des sujets sur lesquels il prêchait (2). » Mahy, avec sa ferveur

(1) De Quetteville, *Mag. méth.* 1836, page 170.

(2) Emprunté à un manuscrit inédit de la veuve Mahy, intitulé : *William Mahy, premier prédicateur méthodiste, mis en station en France, par la Conférence, dans l'année 1791.*

apostolique, était un bon spécimen de ces évangélistes sortis des entrailles du peuple, qui, sous la conduite de Wesley, révolutionnèrent l'Angleterre au point de vue religieux. Mais ses qualités plus encore que ses lacunes expliquent l'antipathie qu'il rencontra de la part de beaucoup de protestants normands, qui n'entendaient pas qu'on troublât leur sommeil.

A son arrivée à Courseulles, Mahy « fut reçu chez un protestant de cette paroisse, où il séjourna quelques jours ; ses prédications furent bien accueillies. » Le bruit s'étant répandu dans les paroisses voisines qu'un prédicateur étranger était arrivé, les anciens vinrent l'inviter à prêcher dans leurs lieux de culte, à Cresserons, à Périers, à Beuville, à Fresne-Camilly et à Saint-Martin, villages situés dans ce qu'on appelle la campagne de Caen. « Partout il annonça la Parole avec la vertu et le pouvoir de la grâce du Seigneur, de sorte que plusieurs disaient : « On n'a rien vu de semblable ; cet homme « parle comme s'il connaissait les secrets des cœurs et « les pensées les plus cachées. » Pendant quelques semaines, le nombre des auditeurs alla toujours en croissant, car il en venait de différents lieux pour entendre la Parole du Seigneur » (1).

Quelques semaines après l'arrivée de Mahy en Basse-Normandie, Jean de Quetteville vint le rejoindre et passa quinze jours avec lui, à visiter et à prêcher de village en village. Il avait eu la pensée de se fixer en France, et de vouer sa vie à l'évangélisation de ce grand pays, en laissant Mahy libre de retourner dans son île natale. Mais la fatigue des longues marches le découragea. Cette première rencontre avec les protestants normands fut loin de l'enthousiasmer : il les appelle, dans une lettre à

(1) Relation manuscrite de la veuve Mahy.

un ami, « un peuple stupide et insensible » (1), et il dit ailleurs : « Les protestants parurent d'abord contents du secours qu'on leur apportait, mais sans autre réforme apparente que de fréquenter le culte le dimanche, l'après-midi comme le matin ; car avant nos remontrances à ce sujet, les protestants allaient le matin à leur assemblée et les papistes à leur messe, et l'après-midi les jeunes gens des deux cultes se réunissaient pour danser » (2).

De Quetteville retourna dans les Iles, en laissant Mahy poursuivre seul son travail. Il semble bien que celui-ci, quoique moins bien doué que son ami, avait plus que lui les qualités d'endurance et de ténacité qui convenaient à une œuvre aussi difficile et aussi ingrate.

Les protestants les plus sérieux appréciaient le zèle désintéressé avec lequel cet étranger s'efforçait de les servir et de leur faire du bien. Les anciens des églises et les notables se réunirent en conseil à Cresserons et décidèrent de lui fournir un cheval et d'établir un dépôt de fourrage dans chaque paroisse où il avait à prêcher, afin de faciliter ses voyages. De plus, ils s'engagèrent à lui donner 400 francs par an pour aider à son entretien.

III

LE D^r COKE EN FRANCE. — UNE TENTATIVE A PARIS

Le D^r Coke, l'infatigable pionnier des missions wesleyennes, ne tarda pas à être informé de l'ouverture qui venait de se produire en Normandie. Ce fut lui qui, à la Conférence de 1791, réunie à Manchester, le 26 juillet,

(1) Lettre inédite à Abraham Bishop.

(2) *Mag. méth.* 1836, p. 170.

quelques mois seulement après la mort de Wesley, fit inscrire sur la liste des stations missionnaires cette mention : « *France, William Mahy* (1). » C'était donner le sceau de l'officiel à une œuvre qui commençait à peine; et c'était prendre pied résolument dans un pays où, après un siècle de cruelles persécutions, brillait enfin l'aurore de la liberté religieuse. Il n'est pas probable que la Conférence, absorbée par la crise amenée par la mort de Wesley, eût songé à commencer une mission en France à ce moment, si elle ne se fût pas trouvée en face de l'initiative courageuse des méthodistes des Iles. Elle n'eut pas à fonder cette œuvre; elle n'eut qu'à enregistrer sa naissance, et elle le fit probablement sans se rendre compte de l'importance de ce commencement. Le devoir d'évangéliser le peuple français ne s'était pas encore imposé à la conscience des chrétiens anglais. Seuls, quelques Quakers et quelques Moraves avaient visité le Midi pour se rendre compte de l'état des protestants. Un quart de siècle de révolutions et de guerres devait s'écouler avant que retentît clairement, dans la conscience des chrétiens d'outre-Manche, l'appel du Macédonien : *Venez nous secourir!*

C'est l'honneur des Méthodistes d'avoir devancé de vingt-cinq ans les autres sociétés chrétiennes dans cette entreprise. Ils furent les précurseurs et les pionniers du réveil, en Normandie d'abord, puis au milieu des prisonniers de guerre sur les pontons britanniques. Le D^r Coke fut l'âme de cette double entreprise, et son nom mérite d'occuper une place honorable dans l'histoire de notre réveil religieux.

Dès 1791, il crut le moment venu de tenter un effort

(1) Dans les *Minutes* (ou *Actes*) de la Conférence de 1791, la France est mentionnée immédiatement après les Iles de la Manche. Il en est de même en 1792. Mais dès l'année suivante, sans doute à cause de l'état de guerre, la mention de la France est supprimée, quoique William Mahy continue à y résider.

sérieux pour évangéliser la France. Les premiers actes de la Révolution française avaient créé un grand enthousiasme parmi tous les esprits éclairés et libéraux de l'Europe. La chute de la Bastille, et, avec elle, la destruction du despotisme de l'ancien régime et la proclamation de la liberté civile et religieuse, semblaient ouvrir une ère de paix et de liberté. Coke, dont l'âme était optimiste parce qu'elle était chrétienne, jugea qu'il convenait de ne pas se borner à occuper quelques villages de la côte normande, et il résolut de faire, à Paris même, une visite d'observation.

Le 22 septembre 1791, il arrivait à Jersey, en route pour Paris, accompagné de l'un de ses amis, M. Gibson. Il fit part à Jean de Quetteville de son désir de l'emmener avec lui et de le placer à Paris, dans le cas où il y aurait quelques perspectives de réussite dans cette ville. Le jeune prédicateur insulaire, qui était alors dans toute la ferveur de son zèle missionnaire, accepta sans hésiter les propositions du docteur. Celui-ci lui conféra, le jour même, dans la chapelle de Saint-Héliier, la double ordination de diacre et d'ancien, et le lendemain, ils s'embarquèrent sur un *sloop* qui les transporta à Regnéville, petit port de pêche sur la côte normande. Comme il n'y avait pas de voiture à trouver dans ce village, ils partirent à pied pour Coutances. Ils reçurent en route l'hospitalité dans le château d'un vieux gentilhomme infirme, auquel, en retour de son aimable accueil, ils annoncèrent l'Évangile.

Ils arrivèrent le soir à Coutances, et en repartirent le lendemain pour Courseulles. Le D^r Coke fut fort intéressé par l'œuvre que William Mahy venait de commencer dans cette région. Il comprit que ce jeune prédicateur, pour avoir accès auprès des protestants, devait pouvoir leur administrer les sacrements et remplir toutes les fonctions pastorales. Il le consacra donc par l'imposition

des mains, comme il l'avait fait pour de Quetteville (1).

Puis, prenant congé de lui, Coke et ses deux compagnons partirent pour Paris. Ils espéraient prendre à Caen la voiture publique ; mais il se trouvait justement que, la veille, un grand nombre d'émigrés, en route pour la frontière, avaient fait main basse sur tous les véhicules disponibles, et ils durent se contenter d'une misérable carriole, dont le possesseur s'engagea à les transporter à Paris en trois jours. Ils partirent donc, ayant avec eux un membre de l'Assemblée nationale, qui leur avait demandé de l'accepter pour compagnon de route. Dans ses notes de voyage, le Dr Coke s'extasia sur la beauté du pays qu'il traverse, mais signale en même temps plusieurs symptômes affligeants de la démoralisation du peuple.

Arrivés à Paris, Coke et ses amis se mirent à la recherche de deux Anglais, dont ils avaient les noms et qui s'étaient adressés, quelques années auparavant, à lady Huntingdon, pour la presser d'envoyer un ministre à Paris. Cette demande était restée sans réponse, et le Dr Coke, en ayant entendu parler, avait pensé que de ce côté-là se trouverait peut-être l'ouverture providentielle qu'il cherchait. Ces deux Anglais étaient des professeurs qui, en ces temps troublés, n'avaient guère ni élèves ni leçons. Espérant sans doute relever leurs affaires par ce moyen, ils encouragèrent Coke à ouvrir un lieu de culte, lui promettant le plus grand succès. Celui-ci n'hésita pas, sur

(1) Le Dr Coke avait été chargé par Wesley d'organiser l'Eglise méthodiste épiscopale d'Amérique, dont il fut le premier évêque. Mais ces pouvoirs épiscopaux, qu'il possédait en Amérique, il ne devait pas les exercer en Angleterre. Il crut sans doute que cette règle de conduite ne l'empêchait pas de faire des ordinations en vue de la France. Plusieurs de ses collègues anglais se plaignirent toutefois de l'initiative qu'il avait prise en consacrant de Quetteville et Mahy, et la Conférence de 1792 décida qu'« aucune ordination n'aurait lieu dans le corps méthodiste sans que le consentement de la Conférence eût préalablement été obtenu. » (Etheridge, *Life of Coke*, note XVII).

la foi de ces promesses, à louer une salle dans une rue très fréquentée près du Pont-Neuf, et à annoncer, par la voie des journaux, l'ouverture prochaine de prédications évangéliques. On lui conseilla, en même temps, de profiter de la vente qui allait avoir lieu de biens ecclésiastiques confisqués, pour se procurer un lieu de culte permanent. Les conditions qui lui furent offertes étaient si séduisantes (3.000 fr. pour une église pouvant contenir 2.000 personnes), qu'il n'hésita pas à conclure le marché.

Pendant que se poursuivait cette transaction, la salle de culte provisoire avait été préparée, et Jean de Quetteville y donna sa première prédication à un auditoire qui comptait en tout trente-six personnes, y compris les deux professeurs anglais et leurs familles. Un peu déçu d'un si mince résultat, le prédicateur l'attribua modestement à l'obscurité de son nom et de son talent, et annonça que, le lendemain, le révérend docteur Coke, de l'Université d'Oxford, lirait un discours français de sa composition. Les titres du prédicateur ne réussirent pas à éveiller la curiosité du public, et, à l'heure fixée, six personnes seulement se présentèrent pour entendre le sermon, que le docteur avait pris tant de peine à composer, dans une langue qui ne lui était pas familière. Coke fut découragé, — on l'aurait été à moins, — et il se décida aussitôt à renoncer à une entreprise qui n'avait aucune chance de succès. Il retourna en Angleterre, « bien convaincu, dit l'un de ses biographes, que les Français étaient trop engoués de leur révolution et trop éblouis par leur nouvelle philosophie pour accorder la moindre attention aux vérités du christianisme ou au salut de leurs âmes » (1).

Avant de partir pour Londres, le Dr Coke s'occupa de résilier le marché qu'il avait fait pour l'achat d'une église. Grâce à la complaisance des agents du gouvernement, il

(1) Drew, *Life of Dr Coke*, p. 244.

put le faire sans trop de difficulté. De Quetteville resta quelques jours après lui à Paris pour achever de régler cette affaire, puis il quitta la capitale à son tour pour n'y plus revenir, et en secouant la poussière de ses pieds contre elle. « C'est la mère des abominations, écrivait-il à son ami Abraham Bishop, peu après son retour; elle abonde en toutes sortes d'iniquités. » « La religion, disait-il encore, leur était moins que la boue des rues (1). » L'honnête insulaire avait éprouvé une impression de douloureux effroi en face de cette population à la fois démoralisée et impie, et il dut, en la quittant, ressentir quelque chose de ce qu'éprouva Lot en fuyant les villes maudites. Il ne se doutait pas que cette révolution, dont il entendit le grondement et dont il vit les excès, pendant son séjour à Paris, allait fonder en France un régime de liberté que la royauté avait toujours refusé.

Coke fit part à un ami de ses impressions en France dans les termes suivants : « J'ai passé environ cinq semaines en France, avec deux de nos prédicateurs français, l'un de Jersey et l'autre de Guernesey. En Normandie, nous avons eu quelques succès. Environ huit cents protestants des environs de Caen se sont placés sous nos soins. Trente d'entre eux qui manifestent de bons désirs se sont unis en réunions de classes; six sont sérieusement réveillés. J'ai laissé les deux prédicateurs à l'œuvre en Normandie. J'ai pris l'un d'eux avec moi à Paris; mais notre succès dans cette ville dissolue n'a pas été égal à notre attente (2). »

Le Dr Coke ne cessa pas de tourner ses regards vers la France, et il attendait avec impatience le moment où

(1) De Quetteville, *Les Commencements du méthodisme en France*. (*Mag. méth. des Iles de la Manche*, 1836, page 171.)

(2) Lettre à Churchey (décembre 1791), dans Etheridge, *Life of Coke*, page 435.

prendraient fin les guerres et les agitations politiques et où le fruit de la justice pourrait être semé en paix dans les sillons sanglants creusés par la Révolution. L'intensité de son désir de se vouer à l'évangélisation de notre pays se montra, en 1796. Il offrit alors de se consacrer entièrement à l'Eglise méthodiste des Etats-Unis, avec cette seule réserve : « à moins que la porte s'ouvre en France (1). » Et comme la porte ne s'ouvrait pas, il s'occupa des Français prisonniers ou réfugiés en Angleterre, et eut une influence très notable sur Pierre du Pontavice, comme nous le verrons plus loin.

Il mourut en plein Océan, en 1814, pendant l'un de ses voyages missionnaires, à la veille du moment où la France, après vingt ans de guerre, allait ouvrir ses portes à l'Évangile de paix.

IV

JEAN DE QUETTEVILLE EN NORMANDIE

Jean de Quetteville, à son retour de Paris, passa quelques semaines avec Mahy dans les villages de la campagne de Caen. « Le frère Mahy, écrivait-il, a établi une classe de dix ou onze membres; plusieurs sont, je crois, profondément convaincus, et sept ont trouvé la paix avec Dieu. Mahy désire vivement que je lui succède; mais l'état de ma santé et le vœu des amis de Jersey de m'avoir au milieu d'eux me font hésiter. J'attends de connaître la volonté de Dieu et je suis tout disposé à la suivre (2). »

De retour dans les Iles au commencement de 1792, de Quetteville ne tarda pas à se demander si sa place n'était

(1) Etheridge, page 275.

(2) Lettre à Abraham Bishop, missionnaire en Nouvelle-Ecosse, du 14 janvier 1792.

pas après tout en France. « L'insuccès de ma précédente visite, écrivait-il à un ami, me faisait craindre d'en entreprendre une autre. J'étais extrêmement agité dans mon esprit, ne voulant aller que si j'avais l'assurance que le Seigneur y irait avec moi. Pendant l'hiver, un appel nous vint de Roscoff, et je demandai instamment au Seigneur de ne pas permettre que j'y allasse, à moins que ce ne fût pour sa gloire et pour le salut des âmes, et, dans son infinie miséricorde, il y mit empêchement (1). Pour ce qui est de mon retour en Normandie, je fus quelque temps sans discerner la volonté de Dieu. Un matin, dans un songe, je fus convaincu que je devais aller, et, après avoir encore prié à ce sujet pendant un jour ou deux, je vis, comme par un rayon soudain de lumière, que je devais faire ce voyage et partir après Pâques.

« En arrivant à Cherbourg, je trouvai qu'il n'y avait pas de place dans la diligence, et je partis à pied avec un Guernesiais qui était un homme sérieux. Nous ne fîmes que cinq lieues le premier jour, à cause de la pluie; le lendemain, après avoir marché sept lieues, ma jambe droite s'enfla, et je sentis une douleur si vive au pied gauche qu'il me fut impossible de continuer mon voyage à pied.

« Lorsque j'arrivai chez le frère Mahy, je vis qu'il y avait si peu d'apparence de faire du bien que j'en fus affligé et je priai à ce sujet pendant un jour entier. Mon esprit était préoccupé de trois choses : 1^o Devions-nous louer un local à Caen et essayer d'y prêcher? — 2^o Quelle marche il convenait de suivre par rapport à l'adminis-

(1) Quelques Anglais en séjour à Roscoff, en Bretagne, avaient demandé qu'on leur envoyât un prédicateur. Joseph Sutcliffe, alors en résidence à Jersey, y fit une visite vers la fin de 1791, mais, après examen, il ne jugea pas qu'il y eût lieu d'y placer un agent. Un second essai tenté, en 1816, par Amice Ollivier, n'eut pas plus de succès.

tration de la Sainte Cène, que les protestants réclamaient avec insistance, quoique, à quelques exceptions près, ils n'eussent pas les dispositions requises; — 3^o Comme il n'y avait pas assez d'ouvrage pour deux prédicateurs, que le frère Mahy avait été là déjà longtemps, et que, d'autre part, j'étais hors d'état de parcourir les campagnes à cause de mes douleurs aux jambes, lequel de nous deux devait rester? Je demandai avec larmes au Seigneur de me diriger, et je fus convaincu qu'aucune porte ne nous était ouverte à Caen, que le frère Mahy devait rester et que nous devions soumettre à un examen ceux qui voudraient recevoir la Cène de nos mains (1). »

La question de l'admission à la Sainte-Cène devait être en effet fort embarrassante pour les deux missionnaires, qui, jeunes et sans expérience (ils n'avaient guère qu'une trentaine d'années), se trouvaient jetés dans un milieu fort différent de celui auquel ils étaient habitués. Dans les sociétés des îles de la Manche, cette question ne se posait pas (2), et si elle se fût posée, on l'aurait tranchée certainement dans le sens du rigorisme disciplinaire. Mahy et de Quetteville devaient donc éprouver une vive répugnance à admettre à la table de communion tous ceux qui s'y présenteraient. Voici, d'après la lettre déjà citée, comment ils résolurent ce difficile problème :

« Après avoir prêché plusieurs fois sur ce sujet, je leur dis que je ne pouvais pas donner la Cène à ceux qui ne voulaient pas abandonner le péché et chercher le Seigneur

(1) Lettre à Brackenbury, du 8 juin 1792.

(2) Wesley, par égard pour l'Eglise anglicane, s'était toujours refusé à autoriser ses prédicateurs à administrer les sacrements, et exhortait les membres des sociétés à communier à l'église paroissiale. Ils y étaient peu disposés en général, à cause de l'attitude hostile de la plupart des ministres officiels. Ce ne fut qu'après la mort de Wesley que, sur les réclamations de plus en plus vives des sociétés, le droit pour leurs conducteurs spirituels de leur administrer les sacrements fut reconnu par la Conférence.

Jésus-Christ, et que je ne pouvais savoir où ils en étaient à cet égard qu'en m'entretenant avec eux un par un. Je fixai un soir dans ce but. La plupart ne voulurent pas être interrogés et nous ont quittés. Une cinquantaine se sont soumis et ont promis d'abandonner le péché et de chercher la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ. Le frère Mahy ne voulant pas leur donner la Cène, je la leur ai administrée moi-même, après beaucoup de combats intérieurs à ce sujet.

« Le Seigneur a condescendu à visiter et à bénir mon âme d'une manière extraordinaire, pendant que je leur distribuais la Cène et que je les exhortais ensuite solennellement à s'attacher au Seigneur. Je ne crois pas que j'aie jamais trouvé une plus grande bénédiction dans aucun service de ce genre. Que Dieu en soit béni à jamais ! S'il en avait été autrement, j'en aurais tant souffert ensuite. Le Seigneur m'a rendu capable de prêcher avec une mesure de puissance, et les auditeurs ont paru un peu touchés. J'ai vu des larmes couler des yeux de plusieurs. L'un des derniers soirs que j'y prêchai, une jeune femme pleura pendant une partie du service, et d'autres s'en retournèrent chez eux en larmes.

« Il y avait seulement neuf personnes en classe lorsque j'arrivai, deux ayant quitté. Deux femmes se sont rattachées depuis lors à la classe. C'est à Périers qu'elle se tient ; j'espère qu'il y en aura bientôt une à Beuville, car plusieurs personnes, dans cet endroit, paraissent convaincues. Je ne pense pas que plus d'une centaine de personnes continueront à se placer sous notre ministère. Les autres sont trop orgueilleuses et trop endurcies. Ce sont les plus pauvres qui nous demeurent attachés. A Courseulles, à l'exception de huit ou dix (parmi lesquels une femme sérieusement convertie), tous ont abandonné le frère Mahy en mars dernier, parce qu'il n'a pas voulu leur donner la Cène, les voyant endurcis dans le péché et

négligeant les moyens de grâce. A Cresserons, ils ont fait la même chose, pendant que j'étais là. A Fresne, ils le feront aussi, s'ils ne l'ont pas déjà fait. Si nous voulions leur donner la Cène, ils continueraient à venir nous entendre ; mais il n'y a vraiment pas à espérer que nous leur fassions du bien. Après une année de travail parmi eux, ils sont les mêmes. Ils disent que nous sommes trop dévots, etc. Je ne sais pas si j'ai bien fait en voulant les examiner, mais j'ai cherché le Seigneur et agi selon la lumière que j'ai reçue. Je me sentais insuffisant pour la tâche qui m'était échue, et c'est là ce qui me troublait.

« Quant à Caen, il n'y a pas, dans cette ville, la moindre préparation ou disposition à recevoir l'Évangile, et je ne me suis pas senti la force d'y entreprendre quoi que ce soit. Mon esprit était lié à un point que je ne puis exprimer. J'éprouvais la même impression que pendant mon séjour à Paris et pendant le temps que j'ai passé à Cherbourg (1). »

Après les deux visites en France dont nous venons de parler, Jean de Quetteville resta dix ans sans y revenir. L'état de guerre entre la France et l'Angleterre interrompit toute communication, même par correspondance, entre les méthodistes des îles de la Manche et la petite mission fondée par eux en Basse-Normandie. De Quetteville profita de la courte paix de 1802, pour visiter cette œuvre, toujours dirigée par William Mahy. Avant de revenir aux travaux de celui-ci, il sera intéressant de donner quelques détails sur cette visite (2).

Il débarqua à Diélette vers la fin de mars 1802, et se mit immédiatement à évangéliser ceux qu'il rencontra sur son chemin. « Je prêchai hier au soir, écrivait-il à sa

(1) Lettre à Brackenbury, du 8 juin 1792.

(2) Voy. la *Vie de Jean de Quetteville*, par Henri de Jersey. Londres, 1847, pages 108-112.

femme, au petit village de Diélette, dans la maison d'un *aristocrate*, qui souffrit deux mois de prison pour ses opinions. Aristocrates et démocrates étaient à genoux à la prière et je trouvai une onction divine en leur parlant; mais je crains que leurs cœurs n'aient pas été atteints. Ils ont admiré la prédication et en ont rendu un bon témoignage; mais je voudrais quelque chose de plus. Je vais ce soir prêcher dans un plus grand village situé à trois quarts de lieue d'ici. Oh! que j'ai besoin des prières des âmes fidèles et du puissant secours de Dieu! Sans lui, je ne puis rien faire. Que ces pauvres gens sont à plaindre de n'avoir pas la Parole divine pour connaître la vérité! Certainement nos méthodistes devraient se réunir pour faire imprimer deux ou trois mille exemplaires du Nouveau-Testament pour les répandre parmi ces pauvres catholiques. En les visitant à domicile, on pourrait en laisser dans chaque famille un exemplaire, qui ferait un bien considérable, ne fût-ce qu'en dissipant les ténèbres de la superstition, en détruisant plusieurs préjugés et en convainquant le peuple que les vrais pasteurs ont plus à cœur leur salut que leurs propres prêtres, et que les vrais protestants sont plus généreux et plus zélés pour leur bien que les catholiques. »

Le 1^{er} avril, il écrit de Cherbourg: « J'ai prêché mardi soir, comme je vous l'avais annoncé, dans un hameau voisin de Diélette. Le peuple écoute la parole et se prosterne à la prière. Les prêtres sont aristocrates et du grand nombre de ceux qui se sont réfugiés dans les Iles. J'arrivai hier à Cherbourg. Je prêchai dans la petite chambre où loge le frère Thomas Sarchet. On m'a dit que le peuple était très satisfait de ma prédication, mais que, pour faire un bon essai, il faudrait rester quinze jours. On a bien dit à la femme de la maison qu'on lui fera des affaires; mais tout culte est libre en France... J'espère qu'on pourrait faire quelque chose à Cherbourg, en y

faisant un plus long séjour. Mais quelle ignorance y règne! quelle corruption!

« Je suis entré dans une maison entre Diélette et Cherbourg. Les gens m'ont dit que, s'ils m'eussent attendu, ils auraient réuni leurs voisins pour m'entendre, quoiqu'il fût onze heures du matin. Un vieillard jurait contre les prêtres; je lui ai dit qu'il ne fallait pas jurer et que j'avais pitié d'eux. Certainement les méthodistes devraient faire tous leurs efforts pour procurer la connaissance de l'Evangile à ce grand peuple, qui a été si longtemps dupe de leurs erreurs. J'ai d'ailleurs trouvé autant de liberté à prêcher ici que dans nos îles, bien que fatigué, enrhumé et privé de toute possibilité de recueillement. »

Pendant cette dernière tournée en Normandie, qui dura trois ou quatre mois, de Quetteville ne se borna pas à visiter le champ de travail de Mahy; il fit quelques tournées missionnaires dans la région. Il consacra une semaine à Crocy, près Falaise, où il prêcha quatre fois le dimanche et tous les soirs pendant les autres jours. Ses auditeurs, presque tous catholiques, se montrèrent respectueux et attentifs, et quelques-uns parurent touchés. Plusieurs demandèrent au missionnaire de devenir leur pasteur et se déclarèrent prêts à se constituer en Église protestante. Mais ses devoirs le rappelaient dans les Iles. Il ne devait plus revenir en Normandie, où William Mahy demeura seul.

V

WILLIAM MAHY EN NORMANDIE

Quoique Mahy ait consacré près de dix-neuf ans de sa vie à l'évangélisation de la Basse-Normandie (1791-1809), nous serons forcément très bref sur cette mission prolongée. Les documents font presque complètement défaut,

et lui-même n'a laissé aucun écrit. Nous n'avons pas eu entre les mains une seule lettre de lui, soit qu'elles n'aient pas été conservées, soit surtout parce que les communications postales régulières entre la France et les îles normandes durent cesser pendant les longues guerres de la République et de l'Empire. Nous en sommes donc réduit aux quelques détails recueillis par ses successeurs, ou notés par sa femme, dans une courte relation écrite plusieurs années après sa mort.

Mentionnons d'abord la tentative que fit Mahy pour fonder un culte à Caen. C'était le désir du Dr Coke qu'il ne s'enfermât pas dans les villages où l'œuvre avait commencé, et qu'il louât un local dans la ville de Caen, où les protestants avaient un grand besoin d'être réveillés. Il n'y avait pas d'action commune possible avec le pasteur ou avec ses riches paroissiens, qui tenaient en profond mépris l'évangéliste méthodiste qui prenait soin bénévolement des protestants de la campagne, abandonnés à eux-mêmes par décision consistoriale. Mais il était permis d'espérer qu'une œuvre fidèle d'évangélisation pourrait avoir quelque accès auprès du peuple. Mahy voulut au moins en avoir le cœur net, et, dans les derniers jours de 1792, il loua une salle de réunion dans la rue Notre-Dame.

Nous avons sous les yeux la minute de l'accord intervenu entre le prédicateur et le propriétaire. Le lecteur sera peut-être curieux de lire cette pièce, rédigée dans le style que la Révolution avait mis à la mode.

« Terme et conditions du louage convenu et arrêté entre le citoyen Caugy, propriétaire d'une certaine maison située dans la rue appelée la rue Notre-Dame, donnant sur la rue de l'Odon à Caen, d'une part; le citoyen Mahy, prédicateur du Saint Evangile, établi par la Conférence des Sociétés unies des Méthodistes en Angleterre et ailleurs, selon l'ordre et les Règles de feu le Révérend Monsieur Jean

Wesley, A. M., Compagnon (1) de l'Université d'Oxford, d'autre part.

« Par les présentes est convenu et accordé entre lesdites parties que le dit citoyen Caugy loue au dit citoyen Mahy la grande chambre du premier étage de la susdite maison sans cheminée, et une autre petite à gauche en entrant à cheminée; de plus, un cabinet, le tout de plain pied, tout bien conditionné, pour le terme et espace de trois mois, à commencer à compter de ce jour et date; par le prix et somme de trente livres, argent de France, payable au commencement de la jouissance du dit terme en assignats. Et ce pour que le dit citoyen Mahy, ou tout autre prédicateur qu'il jugera à propos d'y introduire, puisse y former telles congrégations qu'il trouvera propre et convenable, pour leur prêcher et annoncer l'Evangile dans les principes protestants. Et ne sera loisible à l'une ou l'autre des parties de casser ou annuler le dit louage, si ce n'est à la fin des trois mois. Et le dit Caugy promet et s'oblige de fournir et garantir le dit louage au commencement de la jouissance, le tout sur l'obligation de tous et chacune des dites parties, leurs biens meubles et héritages présents et futurs et de leurs hoirs.

« En foi de quoi les dites parties ont signé double, à Caen, le vingt-quatrième décembre mille sept cent quatre-vingt-douze, quatrième de la Liberté et premier de l'Egalité Française.

« CAUGY. »

« MAHY,
« Prédicateur. »

Mahy prêcha, « pendant quelque temps » dans ce local, « à une assemblée passablement nombreuse, composée presque uniquement de catholiques romains, dont un certain nombre paraissaient très attentifs et pénétrés et auront, je pense, dit la veuve Mahy, sujet d'en bénir le Seigneur éternellement » (2). Les réunions durent être discontinuées, quelques mois après avoir commencé. On était en 1793, l'année de la Terreur et du culte de la Raison, et il

(1) En anglais : *Fellow*.

(2) Relation manuscrite de la veuve Mahy.

ne pouvait pas être question de poursuivre cet essai d'un culte libre, au moment où la tempête révolutionnaire se déchainait sur les cultes reconnus.

Avant ce moment, Mahy eut à souffrir du mauvais vouloir du pasteur de Caen. Voici comment sa veuve raconte cet incident : nous laissons à son récit sa forme naïve.

« Tout paraissait en bonne harmonie; mais Satan qui rode sans cesse, cherchant qui il pourra dévorer, s'opposa bientôt à l'œuvre du Seigneur et se servit à cet effet du ministre de la ville de Caen, lequel officiait dans ces églises. Il eut quelques conversations avec un homme de l'île d'Aurigny qui vint à cette époque en France. Cet homme lui dit, en mentant, toute sorte de mal des Méthodistes; de sorte que ce ministre écrivit immédiatement des lettres à tous les anciens des églises pour les avertir de se défier de ce soi-disant pasteur, qui s'était introduit adroitement parmi eux, et de ne pas le recevoir. « Vous devez, leur dit-il, lui demander s'il est admis à la charge du ministère, où sont ses ordres, etc. Refusez de l'entendre jusqu'à ce qu'il soit venu vers moi, et, s'il vient, laissez-moi faire. Ces gens-là sont comme autrefois chez nous les moines fanatiques, bigots et fripons. Il y en a un qui a eu l'adresse de prendre à une dame une montre à répétition qu'elle avait (1). De sorte que vous ne pouvez trop vous défier de ces gens-là. »

« Il ajouta plusieurs propos semblables. Il en résulta que plusieurs de ceux qui avaient mis de l'empressement à se rendre aux assemblées se retirèrent et se déclarèrent les ennemis de la bonne cause. Cela amena une grande division entre les protestants. A Cresserons, presque tous se retirèrent aussitôt. A Périers, le troupeau ne fut pas

(1) D'après Toase (*Wesleyan Mission in France*, page 18), le pasteur de Caen attribuait à Wesley lui-même ce larcin. Il est probable que la narration de la veuve Mahy est la plus correcte.

séparé; quelques-uns des anciens cessèrent d'assister à la prédication, mais cela ne dura pas longtemps; car, voyant que la doctrine était conforme à la parole de Dieu et que celui qui l'annonçait la pratiquait lui-même, cela attira la confiance générale des protestants de Périers. Beuville éprouva une forte secousse de la part du ministre et des anciens. Il y avait dans cette église un grand ordre dans le culte et l'on y gardait la discipline dans toutes les formes. Les anciens qui faisaient le service étaient des pharisiens orthodoxes. On se réunit dans le lieu de culte et chacun déclara son sentiment. Un ancien sur quatre resta avec nous. Notre nombre était de beaucoup plus grand, et nous eûmes l'usage du lieu de culte, d'autant que le maître de la maison était de notre sentiment » (1).

Voici comment les choses se passèrent d'après le récit de Toase :

L'un des anciens de Beuville vint essayer d'expulser Mahy de la salle où il tenait le culte dans cette localité; mais le propriétaire de la maison, Jacques Martin, qui, avec ses quatre enfants, s'était joint à la Société, se leva et dit : « La maison est à moi; je n'ai rien vu ni entendu en M. Mahy que de bonnes choses, et je suis décidé à rester auprès de lui, et ceux qui voudront faire comme moi seront les bienvenus. » La fermeté de ce brave homme n'empêcha pas de se retirer ceux qui ne cherchaient qu'un prétexte pour le faire, mais elle conserva à l'œuvre de Beuville son lieu de culte (2).

« Après cette séparation, continue M^{me} Mahy, bientôt leurs assemblées, pasteur et troupeau, furent en confusion, de sorte que plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Mais la parole du Seigneur était efficace dans nos assemblées et ceux qui avaient choisi le bon parti s'affermisèrent de

(1) Relation manuscrite.

(2) Toase, p. 19.

plus en plus. Il y eut des classes formées à Périers et à Beuville, et environ une vingtaine de personnes y assistaient, plusieurs desquelles paraissaient pénétrées de l'importance du salut. L'empressement était tel que le matin à quatre heures, pendant les beaux jours d'été, les hommes de travail venaient à la prédication, avant d'aller à leur journée. Plusieurs de ceux qui allaient en classe reçurent le pardon de leurs péchés et le don de la prière, et la parole du Seigneur agissait avec onction et puissance » (1).

La situation générale de la France devenait de plus en plus grave. A l'intérieur, le régime terroriste frappait des milliers de victimes. A l'extérieur, une coalition formidable menaçait la France sur toutes ses frontières, et le gouvernement anglais, sous l'habile direction de Pitt, était à la fois l'instigateur et le banquier de cette coalition. On disait que ses agents secrets, répandus surtout dans les provinces de l'ouest, y prenaient des renseignements sur l'état de nos forces, de nos places et de nos approvisionnements et répandaient l'or à pleines mains pour provoquer la trahison. Tout étranger devint un suspect, il l'était doublement s'il était sujet britannique. Les étrangers furent d'abord mis sous la surveillance des comités révolutionnaires. Puis un décret de la Convention, en date du 1^{er} août 1793, dénonça Pitt comme l'ennemi du genre humain et ordonna que tous les étrangers domiciliés en France depuis le 14 juillet 1789 seraient mis en état d'arrestation (2).

La situation de Mahy en Normandie était, à ce moment, des plus difficiles. Regardé comme un intrus par le pasteur et le consistoire de Caen, il devait être fortement soupçonné d'espionnage par les autorités politiques,

(1) Relation manuscrite.

(2) Thiers, *Histoire de la Révolution*, livre XVI.

d'abord parce qu'il était originaire des îles de la Manche, l'un des quartiers généraux des émigrés, et ensuite parce que la présence de cet étranger dans les villages de la côte normande semblait inexplicable, à des hommes qui ne comprenaient pas qu'on s'expatriât pour le seul plaisir de prêcher l'Évangile aux Français de la Révolution. Il ne fut pourtant ni arrêté ni sérieusement inquiété, tant à cause de son caractère irréprochable que de la sagesse qu'il montra en se tenant à l'écart des partis politiques. S'étant marié avec une Française de Beuville, la demoiselle Houel, il se fit naturaliser et se fixa définitivement en France (1).

La marche des événements fit de lui, pendant quelques années, l'unique pasteur de la Basse-Normandie. Le signal des défections ecclésiastiques vint de Paris. Le 7 novembre 1793, Gobel, évêque constitutionnel de Paris, déposa son caractère ecclésiastique à la tribune de la Convention. D'autres suivirent son exemple, entre autres Julien, pasteur de Toulouse, qui déclara qu'il n'aurait désormais « d'autre Divinité que la liberté, d'autre Évangile que la Constitution républicaine ». Les protestants de Paris suivirent le mouvement et le pasteur Marron apporta à la Commune de Paris les coupes de la Sainte-Cène, et prononça ces paroles équivoques : « Recevez, citoyens, mon serment inviolable de ne pas rester au-dessous de votre zèle pour étendre le règne de la Raison. Honte à tous ces échafaudages de mensonges et de puérités que l'ignorance et la mauvaise foi ont décorés du nom de théologie. » Il y eut des résistances honorables de la part de plusieurs pasteurs, mais la plupart se soumièrent et cessèrent toute activité pastorale (2). Ce fut le

(1) « Notre cher frère fut obligé de se faire inscrire domicilié Français, pour avoir la liberté de prêcher sans être molesté et ouvertement ». Relation de la veuve Mahy.)

(2) Voy. Ed. de Pressensé, *l'Église et la Révolution*, 2^e édit., p. 457, et A. Lods, *l'Église réformée de Paris sous la Révolution*.

cas pour les deux pasteurs de la Basse-Normandie, Duvernet et Gourjon. Ils n'apostasièrent pas, mais ils se soumièrent et déclarèrent « renoncer à faire aucune fonctions quelconques de ministres, désirant en tout se conformer aux décrets de la Convention » (1). Cette attitude montrait assez que l'on était loin des temps héroïques et que l'Eglise réformée avait grand besoin d'un réveil.

Resté seul à prendre soin des troupeaux protestants abandonnés, Mahy se dévoua sans bruit et avec fidélité à cette tâche. Si le culte public dut être suspendu pendant quelque temps, rien ne l'empêchait de porter de maison en maison les consolations et les exhortations d'un ministre chrétien. Beaucoup de protestants sans doute se laissèrent entraîner par le courant d'incrédulité qui passait ; mais, chez d'autres, les besoins religieux persistaient. On ne saurait trop admirer l'œuvre de conservation protestante et de conquêtes spirituelles que poursuivit Mahy pendant ces années difficiles.

Outre les Eglises des environs de Caen, il visita régulièrement le groupe d'Eglises protestantes qui se trouvent dans la région connue sous le nom de Bocage : Condé-sur-Noireau, Athis, Sainte-Honorine et Fresne (2). « Notre cher pasteur, dit M^{me} Mahy, fut appelé à aller exercer dans ces églises toutes les fonctions du ministère. Il y eut beaucoup d'âmes réveillées par son moyen, dont plusieurs témoignent encore aujourd'hui qu'elles lui doivent d'avoir été amenées à la connaissance du Seigneur. Il prêcha aussi à douze lieues plus loin, dans une

(1) Ce furent les termes de la déclaration du pasteur de Condé-sur-Noireau. Voy. plus haut, page 9.

(2) Localité qu'il ne faut pas confondre avec Fresne-Camilly, près de Caen. C'est ce Fresne, dans le Bocage, qui a donné à l'Eglise méthodiste deux excellents pasteurs, Frédéric Prunier et son fils, Onésime Prunier.

paroisse où il y avait autrefois beaucoup de protestants (1), et même un temple qui fut démoli au temps de la persécution. Un grand nombre de personnes, quoique papistes, lui firent un bon accueil et vinrent écouter la parole de Dieu, qui ne leur avait jamais été annoncée dans sa pureté. « Oh ! disaient-ils, si vous pouviez toujours demeurer avec nous pour être notre pasteur, nous laisserions les prêtres. » Cela dura quelque temps ; mais il ne put pas y aller assez souvent à cause de l'éloignement, et aussi parce qu'il était nécessaire de cultiver l'œuvre commencée dans les églises protestantes. Il en résulta que les assemblées diminuèrent et que Satan en détourna plusieurs. Il y eut toutefois des personnes converties, qui ont depuis lors terminé leur carrière dans le triomphe de la foi. J'espère aussi que les quelques vieillards protestants qui se trouvaient dans cette localité ont été aidés à achever leur course dans la crainte du Seigneur. Au reste, Dieu seul connaît combien les visites de ses chers serviteurs ont été en bénédiction à ces pauvres âmes égarées loin des chemins de la vie. J'aime à croire que plusieurs en béniront le Seigneur à jamais.

« En général, partout où mon mari a prêché, il a réveillé des âmes et en a amené plusieurs à la connaissance des voies du Seigneur. Il allait de lieu en lieu inviter les âmes à recevoir le salut de Dieu par Christ. C'est ainsi qu'il a parcouru sa course pénible avec une patience admirable et un zèle infatigable. Son don pour la prédication était convainquant et persuasif, et ses textes admirablement choisis pour s'adapter à l'état de son auditoire ; il les traitait avec l'assistance de la grâce et les lumières du Saint-Esprit. Comme on se servait des psaumes pour le chant au culte public du dimanche, il

(1) Il s'agit évidemment de Crocy, que visita aussi de Quetteville en 1802, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, page 27.

avait l'habitude de faire une explication sur les versets qu'on chantait, et il le faisait avec une clarté et une onction touchantes. J'ai vu quelquefois la plus grande partie de l'assemblée répandre des larmes abondantes, tant la parole était puissante de par le Seigneur.

« Il y aurait encore beaucoup de choses à dire dont je ne me souviens pas, conclut M^{me} Mahy, qui serviraient à montrer combien son ministère fut laborieux et utile dans cette grande nation, où il a défriché une terre aride et privée de la vraie connaissance de Dieu (1). »

Pendant douze ans, Mahy fut seul à défricher le champ où Dieu l'avait placé. Mais en 1802, lors de la paix d'Amiens, il put enfin recevoir la visite d'abord de Jean de Quetteville, dont nous avons parlé dans notre précédent chapitre, puis de Pierre du Pontavice, qui lui fut associé pendant quelque temps. Ses conversations pieuses, pendant le temps qu'ils furent ensemble et ses lettres affectueuses lorsqu'ils furent séparés, furent pour l'âme de Mahy comme une rosée bienfaisante sur une terre altérée. Mais la longue solitude dans laquelle il avait vécu tant d'années, l'opposition qui lui avait été faite et les commotions politiques de l'époque avaient eu un retentissement douloureux dans son âme délicate ; il tomba dans un état de profonde mélancolie qui affecta sa raison. Il eut ce qu'on appelle la manie de la persécution et imagina que ses ennemis l'avaient empoisonné (2). Ses amis pensèrent

(1) Relation manuscrite.

(2) Ce qui paraît étrange, c'est que sa femme crut aussi à un empoisonnement. Voici ce qu'elle en dit dans sa Relation : « Il a donc passé ainsi le cours de sa laborieuse vie missionnaire en France, jusqu'à l'époque funeste où il fut empoisonné par quelques-uns des émissaires de Satan qui, jaloux de la prospérité du culte protestant, selon toute apparence lui donnèrent une dose de poison qui l'a conduit au tombeau... Mais, que dirons-nous ? le Seigneur l'a permis, toute mort des bien-aimés de l'Éternel est précieuse à ses yeux... Il a été retranché par la force de l'angoisse et de la douleur. C'est ainsi qu'il a passé de

que, s'il était possible de le transporter à Guernesey, son île natale, il pourrait recouvrer la raison au milieu de sa famille et de ses amis et entouré de scènes paisibles qui lui rappelleraient les années de sa jeunesse. Mais la guerre sévissait alors dans toute sa furie et semblait rendre ce transfert impossible. « Son aimable et pieuse campagne, dit Toase, et ses amis firent, pendant longtemps, des démarches répétées et inutiles auprès du gouvernement de Napoléon. A la fin, grâce surtout à l'influence de M. S. (1), on lui accorda l'autorisation d'être transféré à Guernesey, à bord d'un vaisseau muni d'une licence. » (2) L'air natal parut d'abord lui être propice, et une amélioration sensible se fit dans son état. Le 4 juillet 1810, de Quetteville écrivait à du Pontavice, qui lui avait demandé de ses nouvelles : « Notre frère William Mahy ne se rétablit pas, comme nous l'avions d'abord espéré ; toutefois il continue à prêcher, et nous devons tous prier pour lui. Sa femme nous a dit bien des choses de vous et du bon effet de votre ministère ; ce qui répond aux sentiments que j'en ai toujours eus et au témoignage que j'en ai rendu à ceux qui s'en informaient... Puisque vous n'êtes qu'à sept lieues du Havre, j'espère que vous aurez la bonté de visiter le petit troupeau de Beville aussi souvent qu'il vous sera possible. » (3)

Quand du Pontavice reçut cette lettre à Bolbec, où il était alors pasteur réformé, il se préparait à se rendre à Beville, pour y mourir auprès de ses amis méthodistes. William Mahy lui survécut trois ans. Transporté dans une maison de santé près de Manchester, pour y recevoir les

cette vallée de larmes et d'adversité dans la Canaan céleste, pour se reposer de ses pénibles travaux et pour y boire à longs traits au pur Océan des délices éternelles. »

(1) Probablement le pasteur Sabonnadière, de Caen.

(2) Toase, *The Wesleyan Mission in France*, page 21.

(3) *Vie de J. de Quetteville*, page 130.

soins que nécessitait son état, il y mourut le 1^{er} décembre 1813, trois ans, jour pour jour, après la mort de du Pontavice. Ses dernières paroles furent : « Ma seule espérance est dans la miséricorde de Dieu ». Sa femme conclut ainsi sa relation : « Sa sépulture a été honorable, parmi les frères à Manchester. Il a été inhumé le 4 décembre 1813, âgé de 46 ans. Le ministre qui a lu le service funèbre se nomme John Kershaw. »

La Conférence wesleyenne de 1814 enregistra dans ses *Minutes* la mort du pionnier du méthodisme en France, dans les termes suivants :

« William Mahy, né à Guernesey, fut réveillé du sommeil du péché par le ministère de M. Jean de Quetteville. Quelques semaines plus tard, il trouva la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. En 1790, il fut employé pour deux ou trois mois comme prédicateur itinérant à Jersey et Aurigny; dans cette dernière île, sa fidélité l'exposa au danger de perdre la vie. Peu de temps après, il fut envoyé en France, et, pendant dix-huit ans et demi, il y endura beaucoup d'épreuves et d'afflictions. Il prêcha dans un grand nombre de localités et organisa plusieurs petites sociétés; mais, par suite des préjugés du peuple, de la méchanceté des prêtres, des circonstances de l'époque et de son épreuve personnelle, il n'eut pas tout le succès qu'il désirait. Il plut à Dieu, dont les voies sont mystérieuses, de le priver de sa raison; il dut être ramené à Guernesey, et, peu de temps après, être envoyé en Angleterre, pour y recevoir les soins médicaux que réclamait son état. Il termina sa vie de souffrance le 1^{er} décembre 1813, dans la cinquantième année de son âge, et avec une joyeuse espérance de l'immortalité. Il dit, peu avant de mourir : « Ma confiance est dans les mérites de mon Sauveur, et la miséricorde de mon Dieu ne m'abandonne pas. »

UN PRÉCURSEUR DU RÉVEIL

PIERRE DU PONTAVICE

1770-1810

CHAPITRE PREMIER

LE GENTILHOMME BRETON. L'ÉMIGRÉ.

(1770-1796)

« Le pays de Fougères en Bretagne a été appelé la Suisse de l'Ille-et-Vilaine. Au sortir de Pontorson, qui est à 9 kilomètres de la baie du mont Saint-Michel, le chemin de fer se dirige vers le sud; les plis du terrain s'accroissent et forment une succession de vallées étroites, mais boisées et parcourues par de frais ruisseaux. Les champs sont partagés par des talus, plantés de chênes et tapissés d'ajoncs épineux; c'est bocager et charmant. La ville de Fougères, bâtie pittoresquement sur une colline, domine un immense horizon; débordant l'étroit plateau de son acropole, où se trouvent l'église, l'hôtel de ville et quelques rues aristocratiques, elle égrène ses habitations sur ses flancs, dans le ravin semi-circulaire qui l'enveloppe. Des débris magnifiques d'un château féodal, bâti au XII^e siècle, attestent la grandeur passée de cette ville (1). » Fougères

(1) Notes de M. Édouard Gallienne.

a, en effet, une origine toute féodale. Dès le XI^e siècle, c'était une des neuf grandes baronnies de la Bretagne. Elle fut assiégée et prise durant la guerre contre l'Angleterre. A la fin du XVI^e siècle, elle fut deux fois prise par la Ligue et deux fois reprise par l'armée royale. A l'époque de la Révolution, elle vit se dénouer une conspiration royaliste, en 1792, par l'exécution de treize conjurés. Enfin, l'armée vendéenne emporta la ville le 4 novembre 1793, y resta huit jours, et provoqua ainsi sa mise en état de siège pendant cinq ans (1).

C'est dans cette vieille cité, toute pleine des souvenirs du passé, que naquit, le 21 mai 1770, Pierre-Thomas-Eusèbe du Pontavice, dans une maison de la rue qui porte aujourd'hui le nom de Chateaubriand. Il appartenait à une vieille famille noble, et à la branche aînée de cette famille, les du Pontavice, seigneurs du Vaugarny. Les représentants de cette famille portent aujourd'hui le titre de comtes (2).

Pierre-Guy du Pontavice, seigneur du Vaugarny, et sa femme Marie-Marguerite-Thomasse de Poilley de Beauval, élevèrent leurs enfants dans un respect égal pour le trône et pour l'autel. Les renseignements sur la jeunesse de Pierre du Pontavice font défaut. Nous savons seulement qu'il fit ses études à Rennes, à un moment où la jeunesse scolaire était fortement imbue de principes libéraux. L'attachement à la foi romaine qu'il avait puisé dans ses traditions de famille semble avoir été battu en brèche par l'influence des principes sceptiques, qui étaient fort répandus dans la société du XVIII^e siècle et qui s'infiltraient même dans la catholique Bretagne. Preuve en soit son compatriote et contemporain, Chateaubriand, qui traversa, dans sa jeunesse, une crise prolongée d'incrédulité (1). Les allusions que du Pontavice fit plus tard, dans ses lettres, aux égarements de sa jeunesse semblent indiquer qu'il eut, lui aussi, sa crise de scepticisme. L'édifice de ses convictions religieuses était, en tout cas, trop peu solide pour pouvoir résister à l'assaut d'une forme supérieure du christianisme, lors qu'elle se présenterait à lui, à la fois comme une doctrine plus pure et comme une puissance de vie régénérée. Comme d'autres jeunes gentilshommes, ses contemporains et ses amis, il avait l'esprit ouvert aux souffles nouveaux ; mais il semble avoir eu, de plus qu'eux, des besoins religieux latents, en même temps qu'une énergie morale et une force de caractère qui devaient, le moment venu, le rendre capable de rompre avec les traditions du passé et de conformer sa vie à la vérité enfin trouvée et conquise.

Du Pontavice avait dix-neuf ans lorsqu'éclata, en 1789, la Révolution, qui allait changer la face de la France et ébranler l'Europe. Comment l'accueillit-il ? Une âme comme la sienne avait assez d'indépendance et d'élévation pour frémir d'espérance au souffle de la liberté naissante. Mais le monde dans lequel il vivait s'effraya bien vite des excès qui ne tardèrent pas à se produire ; les événements qui se précipitaient à Paris eurent un retentissement lugubre dans la vieille Armorique. La panique qui s'était emparée de la Cour, la fuite du roi, son arrestation à Varennes, sa captivité dans son palais des Tuileries d'abord, puis dans la prison du Temple, son procès et son exécution, déterminèrent un réveil intense de l'esprit monarchique dans les provinces de l'Ouest. Les

(1) *Nouveau Dictionnaire de géographie*, de Vivien de Saint-Martin, article *Fougères*.

(2) Voy. l'acte de baptême, à la fin du chapitre.

(1) Chateaubriand naquit à Saint-Malo en 1768. Après la mort de son père, en 1786, « il passa quelques mois à Fougères, chez sa sœur, M^{me} de Farcy ». Pierre du Pontavice avait alors seize ans, et Chateaubriand en avait dix-huit. Ils durent se rencontrer dans la société aristocratique de cette ville. Peut-être se retrouvèrent-ils plus tard, dans l'émigration, à Jersey et à Londres. (Voy. Villemain, *M. de Chateaubriand*, page 26.)

frères du roi donnèrent le signal de l'émigration, bientôt suivis par presque toute la noblesse du royaume. Les nobles s'en allaient, afin d'émouvoir l'Europe sur les malheurs de la France et de revenir bientôt, avec les armées étrangères, pour mettre à la raison les révolutionnaires et relever le trône des Bourbons.

Pierre du Pontavice et son frère n'hésitèrent pas à partir, convaincus que le devoir et l'honneur leur commandaient cette résolution. C'était l'une de ces heures troubles où les meilleurs ne savent pas distinguer entre l'orgueil de caste et le devoir du citoyen. Ils laissaient leurs vieux parents derrière eux, et s'en allaient persuadés qu'ils reviendraient bientôt, à l'ombre du drapeau blanc fleurdelysé. Ils ne se doutaient guère que leur exil allait durer de longues années.

Pierre du Pontavice rejoignit en Belgique l'armée des princes, et se trouva immédiatement jeté au milieu des horreurs de la guerre. « Bientôt la victoire se déclare en faveur des républicains français ; l'armée royale n'a d'autre ressource qu'une fuite précipitée ; plusieurs émigrés, incapables de soutenir des marches forcées, deviennent la proie d'un ennemi implacable, qui en fait un cruel massacre. Du Pontavice échappe à leur poursuite. Arrivés à Liège, les débris de l'armée royale sont licenciés. Toute espérance du rétablissement des Bourbons sur le trône de France est anéantie. Les émigrés s'abandonnent à la douleur et au désespoir. Plusieurs s'arrachent, de diverses manières, une vie qu'ils ne peuvent plus supporter. Les uns se font sauter la cervelle, d'autres se noient dans la Meuse. Un bras invisible soutient du Pontavice ; son courage semble s'accroître à la vue des difficultés (1). » Son ami, Armand de Kerpezdron, qui donne

(1) Cette citation de Kerpezdron est empruntée à la Notice sur du Pontavice, parue en 1817, dans le *Magasin méthodiste des îles de la Manche*.

ces détails, ajoute : « Si la teneur des entretiens que j'eus avec lui dans ces temps critiques se retrace fidèlement à ma mémoire, il se confiait en Dieu, quoique machinalement et sans le connaître. »

De Liège il se rendit en Hollande, où la Compagnie des Indes hollandaises faisait des enrôlements pour Batavia. Plusieurs émigrés, ne sachant pas la langue du pays et se trouvant sans ressources, se laissèrent enrôler, plus ou moins volontairement, et eurent lieu de s'en repentir. Du Pontavice réussit à échapper aux recruteurs.

Il s'embarqua pour l'île de Jersey, où l'on formait un corps d'armée composé d'émigrés bretons et normands. Les îles étaient, à cette époque, un foyer très actif de menées royalistes, et cela avec l'approbation du gouvernement anglais. Leur voisinage de la côte bretonne en faisait la première étape des émigrés, qui s'y préparaient à faire une descente en France. En attendant que l'occasion se présentât, du Pontavice voulut employer ses loisirs à étudier la langue anglaise. Ses ressources étant limitées, il eut la pensée de s'offrir à enseigner le français, en échange de leçons d'anglais. Il se trouva que le ministre wesleyen, Richard Reece, était désireux, de son côté, d'apprendre le français. Ils entrèrent en relation, et ainsi commença une amitié qui eut pour résultat de donner une direction inattendue à la vie du jeune gentilhomme breton. Richard Reece fut l'un des ministres méthodistes les plus distingués de son temps, et deux fois il occupa les fonctions de président de la Conférence. Il vécut jusqu'en 1850, et mourut dans la soixante-troisième année de son ministère, à l'âge de 84 ans (1). L'intimité des rapports qui s'établirent entre du Pontavice et Reece est attestée par treize lettres, qui vont de 1794 à 1803, et

(1) Voy. la biographie publiée en 1899, par R. Denny Urlin, sous ce titre : *Father Reece, the Old Methodist Minister* (avec trois portraits.)

où le jeune Français ouvre son cœur à son ami jusque dans ses replis les plus intimes (1).

Que se passa-t-il entre eux ? Ils étaient presque du même âge et se sentirent attirés l'un vers l'autre. Le jeune prédicateur anglais s'intéressa à ce Français, noble de naissance et plus noble encore de caractère, que la tempête révolutionnaire avait jeté, comme une épave, sur les côtes de Jersey. Il fut touché de la mélancolie qui se lisait sur ses traits, et, quand il l'eût vu de plus près, il admira le sérieux de cette âme mûrie de bonne heure par l'épreuve. La loyauté du caractère de Richard Reece, attestée par sa longue vie sans tache, écarte absolument l'idée d'un prosélytisme indiscret exercé sur l'âme de du Pontavice. Les entretiens des deux jeunes gens passèrent tout naturellement des règles de la grammaire aux grands événements du jour, et de ceux-ci aux questions religieuses. Le jeune émigré, qui éprouvait à l'égard des protestants les préventions du milieu où il avait vécu, fut surpris d'en trouver un qui avait l'esprit ouvert et le cœur chaud, et pour qui la religion n'était pas une vaine forme. Il en connut beaucoup d'autres pendant les années qui suivirent, et le contact de ces chrétiens qui prenaient le christianisme au sérieux et faisaient de l'Évangile la règle de leur vie l'impressionna beaucoup. La lecture de la Bible fit le reste. Le fruit mit deux années à mûrir, mais le germe en fut déposé par Richard Reece, le jour où, mettant une Bible dans la main du jeune exilé, il lui dit : *Prends et lis !*

Ce fut pendant le courant de l'année 1794 que Pierre du Pontavice se lia d'amitié avec Richard Reece, qui exerçait alors son ministère parmi les Méthodistes de langue anglaise de Jersey. Celui-ci ayant été appelé à

(1) Ces lettres inédites nous ont été communiquées obligeamment et sont l'une des sources les plus précieuses de notre étude.

se fixer à Guernesey, le jeune émigré breton lui écrivit la lettre suivante, qui est la plus ancienne que nous possédions de lui :

• Le 4 décembre 1794 (1).

« Monsieur et cher ami,

« Permettez-moi de me servir de cette expression Vous avez des droits si forts sur mon amitié et un si beau titre pour la mériter, que je ne puis vous donner un autre nom. En est-il un, en effet, plus beau que celui que vous avez, celui, dis-je, de s'intéresser au sort d'un malheureux ? Pourrais-je vous appeler autrement, alors qu'au milieu de mes infortunes, pendant que tous les hommes semblent pour ainsi dire me tourner le dos et m'abandonner à mon malheureux sort, vous courez au-devant de moi, vous recherchez mon amitié, vous tâchez même de l'acheter par votre sensibilité et votre compassion pour mes maux. Si avec tous ces titres vous n'êtes pas mon ami, je puis dire : Hélas ! je n'ai pas un ami dans le monde.

« C'est dans l'adversité qu'il faut éprouver ses amis ; c'est là que l'on voit s'ils sont vraiment sincères. Telle est ma situation aujourd'hui, situation bien dure, mais qui cesse de l'être autant, et qui devient même une époque heureuse dans ma vie, quand je considère qu'elle m'a procuré l'occasion de faire connaissance avec vous et qu'elle me prouve aujourd'hui que votre amitié est sincère.

« Mais que pourrez-vous retirer de l'amitié et de l'entretien d'un malheureux exilé, qui n'a plus ni parent ni patrie, qui est maintenant errant dans le monde. Vous n'en retirerez que des détails ennuyeux de ses infortunes. Et moi au contraire je recevrai de vous une foule de consolations. Tandis que vous étiez ici, vous étiez pour moi une source inépuisable où j'allais tous les jours puiser de

(1) Lettre inédite à Richard Reece, à Guernesey.

nouvelles consolations, de nouvelles richesses, sachant que je devais bientôt vous perdre ; j'en ai amassé le plus qu'il m'a été possible ; je m'en suis fait un trésor, pour m'en servir au besoin durant votre absence. Mais rappelez-vous que prendre toujours au même trésor, quelque considérable qu'il soit, quelque bon ménager qu'on en puisse être, il est bientôt dissipé, si l'on n'y verse de nouvelles richesses. Je vous prie donc de ne pas le laisser épuiser, mais de l'entretenir par des lettres fréquentes, jusqu'à ce que j'aie le plaisir et l'avantage de puiser de nouveau à la source et de m'y enrichir de plus en plus.

« Lucinière (1) va le matin chez M. Barker (2), et moi l'après-midi. Nous n'avons qu'à nous louer de la manière polie et engageante avec laquelle il nous a reçus. Il paraît à tous égards un bien aimable jeune homme. Nous tâchons de remplir chez lui le vide que nous a laissé votre absence. Qu'elle soit courte, c'est ce que désire celui qui veut être votre ami,

« DU PONTAVICE. »

Cette lettre est touchante par le besoin d'affection qu'elle montre chez le jeune émigré et par la reconnaissance qu'il témoigne à l'homme qui lui a tendu une main amie dans l'infortune. Mais l'absence, dans cette lettre, de toute allusion à la religion, confirme ce que nous avons dit de la discrétion de Reece en cette matière.

Six mois plus tard, le 21 juin 1795, du Pontavice faisait part à son ami des modifications que la lecture de la Bible avait apportées dans ses idées religieuses. Mais il lui annonçait en même temps qu'il était sur le point de s'embarquer avec les autres émigrés présents dans les Iles,

(1) Cet ami de du Pontavice, émigré comme lui, appartenait à une famille noble de Bretagne, dont un membre a joué un certain rôle de nos jours dans la politique.

(2) Jonathan Barker avait succédé à Richard Reece, à Jersey.

pour prendre part à l'expédition qui devait finir par le désastre de Quiberon. Nous nous bornerons, dans ce chapitre, à extraire la seconde partie de cette lettre.

On sait l'histoire de cette funeste entreprise, où périt la fleur de la noblesse émigrée, après avoir montré à la fois sa vaillance et ses incurables défauts. On lira avec intérêt les deux lettres suivantes, où du Pontavice raconte de quelle façon providentielle il échappa au désastre :

« Jersey, 21 juin 1795 (1).

« ... Je viens d'être troublé dans mes réflexions par le cri terrible de guerre. L'on vient de nous donner des ordres pour nous tenir prêts à nous embarquer. C'est, dit-on, pour faire une descente sur les côtes de Bretagne. Que j'ai désiré dans ce moment être en Angleterre ! N'attribuez pas ce désir à la peur de la mort. Non, jamais je ne l'ai crainte aussi peu que je le fais aujourd'hui. Je mets ma confiance en Dieu, Lui qui est le Dieu des armées, et je ne me suis jamais senti autant de courage. J'espère qu'il me préservera au milieu des dangers ; ou du moins, si je succombe, je le prie sincèrement qu'il me soit miséricordieux, et qu'il ne permette pas que je paraisse devant lui souillé du sang d'un seul de mes semblables. Plusieurs émigrés arrivant d'Angleterre m'ont assuré que la flotte où sont embarqués tous les régiments français destinés pour cette expédition a mis à la voile. S'ils mettent à terre, il n'y a pas de doute que nous irons les rejoindre. Je suis même surpris qu'ils ne nous aient pas pris en passant, de même que plusieurs officiers qui appartiennent à ces régiments et qui sont restés ici.

« Je n'aurai pas le plaisir d'aller vous voir à Guernesey. Comme c'est peut-être la dernière lettre que vous recevrez de moi, je vous fais mes adieux. Souvenez-vous de

(1) Lettre inédite à Richard Reece, à Guernesey.

votre infortuné ami Pontavice. Mais comme cette expédition pourrait manquer et que nous ne fussions pas envoyés en France, si M. le Dr Coke désirait de continuer d'apprendre le français, je m'estimerais fort heureux de pouvoir lui aider dans cette étude et d'aller avec vous le trouver en Angleterre, comme vous me l'aviez fait espérer ici. Ecrivez-moi le plus tôt possible, de peur que votre lettre ne me trouve pas ici.

« Adieu, cher ami, adieu peut-être pour toujours. N'oubliez jamais votre malheureux ami,

« PONTAVICE ».

La lettre qui suit raconte par suite de quelles circonstances du Pontavice et ses compagnons réfugiés à Jersey échappèrent à l'horrible boucherie qui eut lieu dans la baie de Quiberon, le 21 juillet 1795.

« Romsey, le 8 août 1795 » (1).

« Mon cher ami,

« Je suis parti si subitement de Jersey que je n'eus pas le temps de vous écrire avant mon départ. A peine trouvai-je le temps de faire mes adieux à M. Barker. Nous reçûmes l'ordre de partir à 9 heures du soir, et le lendemain nous embarquâmes. Le jour d'après, nous mîmes à la voile. Nous passâmes près de Guernesey. Qu'il me fut douloureux d'être aussi près du lieu de votre demeure, sans pouvoir aller vous voir pour la dernière fois de ma vie, car je comptais bien en ce temps aller au sacrifice ! Mais Dieu qui dirige tous les événements m'a conservé jusqu'ici la vie. Si l'on eût exécuté les ordres, peut-être ne serais-je plus. Nous devions rejoindre en mer les régiments d'émigrés qui venaient d'Allemagne, sous le commandement de M. de Sombreuil ; mais ayant parti

(1) Lettre inédite à Richard Reece, à Manchester. Romsey est un bourg voisin de Southampton.

sept heures trop tard, nous apprîmes d'une frégate qu'ils étaient passés. Nous fîmes route pour Plymouth, où nous avons appris cette malheureuse défaite, où ont péri la plupart des émigrés bretons. Deux officiers seulement du régiment de du Dresnay se sont sauvés, dit-on. L'on fait monter le nombre des soldats et des officiers qui se sont rembarqués à trois cents seulement.

« Mais quelle bonne nouvelle je viens tout à l'heure de recevoir. Lucinière (1) est du nombre de ceux qui se sont sauvés. Il est maintenant à Southampton, dans la maison d'une famille amie de son père, où il est resté pour rétablir sa santé. Il a été blessé à la cuisse, et de plus sa santé se trouve fort altérée. J'espère le voir peut-être demain.

« Après avoir quitté Plymouth, nous vinmes débarquer à Southampton, ainsi que toutes les troupes anglaises destinées pour cette expédition. Leur nombre n'était pas grand ; il était de 4.000 hommes. Nous avons été embarqués près de quatre semaines, durant lesquelles nous avons beaucoup souffert. Nous étions si pressés que nous pouvions à peine nous remuer, et la nourriture qu'on nous donnait n'était pas mangeable. Enfin, malgré tout cela, ma santé n'a point été altérée. Quand nous avons été mis à terre, nous nous attendions à un meilleur traitement, mais nous avons été trompés. Quant au logement, on nous a logés dans des casernes remplies de vermine. J'ai été obligé de louer un logement dans la ville. L'on croit ici notre expédition absolument manquée, et certainement elle l'est. Cependant l'on embarque tous les jours de la cavalerie à Southampton. L'on dit que c'est pour aller attaquer la Hollande. S'ils y vont, je suis bien décidé à les laisser partir seuls et ne point y aller.

« Quand je suis parti de Jersey, ce n'était pas pour faire

(1) Déjà mentionné plus haut, page 46.

le métier de soldat, mais pour aller dans mon pays. D'ailleurs, le métier d'aller tuer d'autres hommes ne me convient nullement. Je ne me sens pas l'âme assez sanguinaire pour le faire. J'aimerais parfois mieux gagner ma vie à quelque travail que ce fût. »

Il terminait en rappelant à son correspondant son offre de le mettre en rapport avec le Dr Coke, qui avait exprimé le désir d'avoir un professeur de français. Puis il lui donnait son adresse : *M. du Pontavice, volontaire au corps de M. le Prince de Léon, à Romsey.*

Quinze jours plus tard, du Pontavice écrivait de Southampton, à son ami Reece :

* Southampton, ce 25 Août 1795 (1).

« ... J'attendrai votre lettre à Southampton jusqu'à ce que je prenne un parti. Les corps d'émigrés dont je faisais partie sont embarqués et prêts à mettre à la voile pour les côtes de France. Le comte d'Artois (2) est à leur tête. On dit que c'est lui qui a conjuré le gouvernement de tenter cette autre expédition. Elle est bien hasardée ; il n'y a pas de probabilité de succès (3). C'est ce qui m'a engagé à quitter mes camarades, à qui j'ai fait mes éternels adieux. Quand je les ai vu passer, il me semblait voir autant de victimes aller au sacrifice. Qu'il en a coûté à mon cœur de les laisser aller sans les accompagner ! Que de combats j'ai eu à soutenir ! Mille fois j'ai été tenté d'aller les rejoindre, mais quand je réfléchissais que ce serait exposer ma vie en pure perte, et que Dieu peut-être me destinait à être utile à la société, mon ardeur se ra-

(1) Lettre inédite à Richard Reece, à Manchester.

(2) Frère de Louis XVI et futur roi de France sous le nom de Charles X.

(3) Cette expédition de 1795 finit en effet misérablement. Le comte d'Artois, après avoir fait une démonstration inutile sur les côtes de Bretagne, n'osa pas faire une descente et ramena en Angleterre ses partisans désappointés.

lentissait beaucoup. Quelquefois aussi je me faisais scrupule d'y aller. Quoi ! disais-je, j'irais dans mon ancienne patrie, pour y porter le fer et le feu et y ranimer le brasier de la guerre civile ! Non, j'aime mieux ne jamais y rentrer que de m'y frayer une route à tel prix. D'un autre côté, l'honneur, ce préjugé souvent si mal entendu, me tourmentait sans me donner de relâche. Enfin, après avoir été ballotté par mille passions différentes, je pris le parti de les laisser aller sans moi, et j'y suis resté ferme, quoique cela me prive de tous les secours pécuniaires que le gouvernement a eu la bonté de nous accorder. Car tous ceux qui ne veulent pas à présent porter les armes ne recevront plus rien. Je suis donc maintenant abandonné à moi-même ; mais je me repose sur la Providence divine et je n'ai nulle inquiétude.

« Je n'ai pas encore pu voir Lucinière ; il a été si malade de ses blessures et d'une fièvre maligne que son médecin ne veut pas le laisser voir qui que ce soit ; il est cependant un peu mieux. Le reste de son régiment s'est embarqué pour la nouvelle expédition. Il est peut-être fort heureux pour lui d'avoir été blessé à la première. Quand il sera rétabli, il doit bien remercier Dieu d'avoir été du petit nombre de ceux qu'il a préservés. »

Du Pontavice passa quelque temps à Londres vers la fin de 1795, et il eut la joie d'y revoir son ami Reece, qui y fut placé, par la Conférence de cette année-là, comme second prédicateur de la chapelle de City Road, où il fut le jeune collègue de John Pawson, l'un des plus considérés parmi les successeurs de Wesley et le troisième des présidents de la Conférence après sa mort. Le jeune émigré fut bien reçu dans la maison de Wesley, et son amitié pour Reece s'accrut encore au cours des rapports qu'ils eurent ensemble. Quelques mois plus tard, en juin 1796, Richard Reece amenait, dans ce presbytère, où John Wesley était mort cinq ans auparavant, une aimable

jeune femme, Hannah Marsden, qui fut, pendant près d'un demi-siècle, sa fidèle compagne. Mais du Pontavice avait dû quitter Londres précipitamment au commencement de cette même année, dans les circonstances qu'il raconte dans la lettre qui suit :

« Jersey, 11 février 1796 (1).

« Mon cher ami,

« Mon départ si subit de Londres vous aura peut-être surpris. Je fus bien fâché de ne vous avoir pas vu la veille pour vous faire mes adieux. J'aurais pu retarder mon voyage de quelques jours, si je n'avais pas craint de ne plus retrouver mes camarades que j'allais rejoindre à Portsmouth. D'ailleurs, je n'étais pas très bien portant. Et sentant ma santé s'affaiblir de jour en jour, j'appréhendais de ne plus me trouver en état d'entreprendre le voyage, ce qui serait infailliblement arrivé ; car je tombai malade dès le lendemain de mon arrivée à Southampton. Après y avoir passé cinq semaines, ma santé commençant alors à se rétablir, je m'embarquai pour Jersey, où je suis arrivé quinze jours après, grâce à Dieu, beaucoup mieux portant.

« Ce qui m'engage encore à quitter Londres, c'est que j'espérais que le Gouvernement nous aurait laissé vivre paisiblement à Jersey, sans nous obliger à reprendre encore une fois les armes. Mais j'ai été trompé dans mes espérances. Le Gouvernement vient de nous faire savoir qu'il voulait former un régiment anglais des émigrés qui sont à Jersey et à Guernesey. Et quiconque ne voudrait pas s'y engager serait privé du secours accordé (2). Ainsi, nous voilà réduits à nous faire soldats ou à passer en France pour rejoindre ceux qu'on appelle *Chouans*, —

(1) Lettre inédite à Richard Reece, à Londres.

(2) Le gouvernement anglais allouait 1 shilling (1 fr. 25) par jour aux émigrés.

partis qui me répugnent infiniment. Je commence à regretter d'avoir quitté Londres, et si je savais pouvoir y gagner ma vie d'une manière quelconque, serait-ce même à la force de mes deux bras, je ne balancerais pas à y retourner.

« Je viens de recevoir des nouvelles de ma famille. J'ai appris que mes parents étaient en très bonne santé. Un monsieur de ma ville venant de France me l'a assuré. Et ce qui a encore contribué à augmenter ma joie, c'est qu'il dit que ma sœur avait rendu de grands services, avait montré une énergie peu commune à une femme et s'était par sa conduite attiré le respect et la vénération de tout le monde. Il est venu aussi d'autres Français pour solliciter les émigrés à passer en France pour rejoindre les royalistes, parti qu'un grand nombre aime mieux prendre que de se faire soldat.

« J'ai vu M^{me} et M. Legros, M. Bishop et Miss Parker, qui m'ont tous demandé de vos nouvelles ; de même que M. Simmonite, qui est ici dans votre place (1). Je vais chez lui tous les matins comme j'allais chez vous. Si j'ai tant tardé à vous écrire, ce sont les vents contraires qui en sont la cause. J'ai trouvé ici Lucinière. Il m'a chargé de vous dire bien des choses de sa part. Voulez-vous bien aussi vous charger d'assurer de mes respects M^{me} et M. Pawson, de même que M^{me} et M. Clarke (2) ? Et vous obligez celui qui est votre ami,

« DE PONTAVICE (3). »

(1) Thomas Simmonite fut ministre méthodiste à Jersey et à Guernesey, en 1795 et 1796.

(2) Sur John Pawson, voy. plus haut, p. 51. Clarke n'est autre que le célèbre D^r Adam Clarke, savant orientaliste et commentateur de la Bible. Il avait été pasteur méthodiste dans les îles de la Manche de 1796 à 1798.

(3) C'est la seule fois que nous trouvons de au lieu de *de* dans la signature de Pierre du Pontavice.

Comme ses lettres en font foi, du Pontavice n'avait aucun goût pour l'état militaire, et il éprouvait surtout une vive répugnance à devenir un soldat de guerre civile et à porter les armes contre le gouvernement de son pays, bien que ce gouvernement, au lendemain du règne de la Terreur, dût lui être antipathique. Comme beaucoup d'autres émigrés, il avait quitté la France en obéissant à un mot d'ordre venu de haut, et avec la persuasion que la tempête ne durerait pas. Et la tempête durait toujours. Le nouveau régime issu de la Révolution ne se bornait pas à durer ; il tenait tête à l'Europe monarchique et repoussait les armées de la coalition. Beaucoup d'émigrés se faisaient de grandes illusions et attendaient un revirement qui ne venait pas. Mais d'autres, comme du Pontavice, jugeaient la situation avec sang-froid et hésitaient à se faire les soldats d'une cause perdue.

Mais que faire et que devenir dans cet exil qui se prolongeait ? La question du pain quotidien se posait durement devant ces hommes, dont les biens avaient été confisqués ou mis sous séquestre, et un grand nombre en étaient réduits à la misère noire. Le *shilling*, que le gouvernement anglais accordait aux émigrés nécessiteux, était une aumône dure à accepter et qui ne leur donnait que tout juste le moyen de ne pas mourir de faim. Encore fallait-il, comme on vient de le voir, pour mériter cette maigre pitance, se décider à porter les armes contre la France, quelque répugnance qu'on y eût.

La lettre qu'on vient de lire nous a montré du Pontavice placé en face de ce dilemme : être soldat ou mourir de faim. Pour y échapper, il n'y avait qu'une issue : trouver un travail quelconque, intellectuel ou même manuel, qui lui permit de gagner honorablement sa vie. Ce travail, il demandait à son ami Richard Reece de l'aider à se le procurer ; mais il le demandait aussi à Dieu, qu'il avait appris à prier, non plus en répétant les oraisons de son

enfance adressées à la Vierge et aux saints, mais en s'adressant librement au Père céleste, au nom de Celui qui a dit : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par-dessus. »

Extrait de l'Acte de baptême de Pierre du Pontavice.

Paroisse de Saint-Sulpice (Fougères).

PIERRE-THOMAS-EUSÈBE, fils de Messire Pierre-Guy du PONTAVICE, seigneur du Vaugarny et de dame Marie-Marguerite-Thomasse de Poilley de Beauval, son épouse, né le vingt-unième jour du mois de mai mil sept cent soixante-dix, a été baptisé par nous, le même jour dans notre église, par nous Recteur soussigné. Parrain Messire Eusèbe-François-Pierre du Pontavice, seigneur du Bois-henry, oncle paternel dudit enfant ; marraine demoiselle Thomasse Magdeleine de Poilley, demoiselle, sa tante maternelle.

Signé : Thomasse de Poilley, E. Dupontavice, Bois-henry, de Brégel, Dupontavice, Chobé de Québriac, Le Pays, Dupontavice, Anne du Pontavice, François-Agnès du Pontavice, de Québriac, de Québriac, du Pontavice du Vaugarny, et Vallée, recteur.

CHAPITRE II

LA CONVERSION (1796)

La crise intime qui fit passer Pierre du Pontavice, d'abord du catholicisme au protestantisme, puis de la vie mondaine à la vie régénérée, fut l'œuvre de la Bible, bien plus que celle de l'homme. On peut toutefois indiquer trois hommes, comme ayant contribué à l'amener à la foi évangélique : Richard Reece, qui, le premier, lui révéla, par ses entretiens et par sa vie, ce qu'est une piété vivante et joyeuse ; Thomas Coke, dont il fut le compagnon de voyage et dont le caractère apostolique fit sur lui la plus vive impression ; William Bramwell, l'homme à la foi puissante, sous les prières duquel il trouva la paix de son âme.

Avant de troubler sa conscience, la lecture de la Bible commença par renverser le fragile édifice de sa foi traditionnelle. Avec le courage intellectuel qui le caractérisait, il ne voulut plus pratiquer, même extérieurement, une religion à laquelle il ne croyait plus. Il semble que son ami Reece lui ait alors suggéré l'idée de se rattacher à l'Église anglicane (1). Ainsi s'expliquerait la phrase qui ouvre la lettre suivante, en date de « Jersey, 21 juin 1795 » (2) :

(1) On sait que le Méthodisme n'était pas encore constitué en Église indépendante et que les Méthodistes se considéraient comme membres de l'Église anglicane.

(2) La seconde partie de cette lettre inédite, adressée à M. Reece, à Guernesey, a été citée plus haut, page 47.

« Mon cher ami, — Mon dessein n'a jamais été de quitter une religion corrompue pour en embrasser une qui ne l'est pas moins. Dès le jour que j'ai commencé à lire sérieusement l'Évangile et à examiner si ma religion y était conforme, dès ce jour, dis-je, je formai la résolution de n'avoir pour guide que ce livre sacré, dont vous m'avez fait présent (présent le plus précieux que jamais mortel pût me faire) et de me conduire d'après ses principes, dussé-je être le seul dans l'univers. Depuis que j'ai adopté le principe de penser d'après moi, j'ai découvert tant d'absurdités et tant d'erreurs, que je me suis repenti bien des fois de n'avoir pas fait plus tôt usage de ma raison. Mais aujourd'hui je m'en sers pour déchirer le bandeau avec lequel on m'avait bandé les yeux. Et s'il n'est pas encore entièrement déchiré, il n'est plus assez épais pour que je ne puisse pas voir à travers. Tout concourt à me dégager de ces vieux préjugés, dont on a imbu ma jeunesse.

« Quand je repasse en mon esprit tous les événements qui ont accompagné cette guerre, je vois visiblement la main de l'Éternel qui a tout dirigé pour changer la face de l'univers. Je ne doute plus que tout ce que vous m'avez dit ne s'accomplisse un jour ; et, quoique cela me priverait peut-être du bonheur de retourner jamais dans mon pays, je ne puis m'empêcher, à cette pensée, de ressentir au dedans de moi une joie secrète... »

Ici s'arrêtaient les confidences d'ordre religieux de du Pontavice : le « cri terrible de guerre » venait de se faire entendre, et sa lettre se terminait, comme nous l'avons vu, par la nouvelle de son prochain départ pour la France, avec le détachement d'émigrés en séjour à Jersey (1).

Les lettres qui suivirent, et que nous avons citées, se taisent sur le développement ultérieur de cette crise, qui

(1) Voy. plus haut, page 47.

aboutit enfin, en avril 1796, à une conversion décidée. Le projet, dont il avait été souvent question dans les entretiens et dans la correspondance de du Pontavice avec Richard Reece, avait enfin abouti. Le Dr Coke s'était décidé à prendre le jeune émigré breton comme compagnon de voyage et professeur de français. C'était ce qu'il souhaitait par-dessus tout, d'abord parce que cet emploi l'arrachait décidément à la vie du soldat de guerre civile, pour laquelle il éprouvait une répugnance insurmontable, et ensuite parce qu'il ouvrait devant lui une existence dans laquelle sa vie religieuse atteindrait son plein développement, dans la communion de ces chrétiens méthodistes qu'il avait appris à vénérer et à aimer à Jersey et à Londres.

Ce fut à Sheffield qu'il rejoignit le Dr Coke, et ce fut là aussi que ses aspirations religieuses aboutirent à la joyeuse assurance du salut en Christ. Voici la lettre (1) où il raconte sa conversion :

« A Chester, ce 12 mai 1796.

« Mon cher ami,

« Gloire soit à Dieu ! Il a enfin fini l'ouvrage qu'il avait commencé par votre ministère. Quand je fis connaissance avec vous, j'étais, hélas ! dans un état déplorable, plongé dans toutes espèces de crimes, le cœur dépravé, endurci, la conscience assoupie. Mon âme, paralysée par le crime (2), n'était plus capable de ces sublimes élans vers son Créateur dont elle est émanée. Au lieu de vivre

(1) Lettre à Richard Reece, à Londres. Cette lettre a paru dans le *Magasin méthodiste des Iles de la Manche*, 1817, page 6, et a été reproduite en 1839 dans le *Magasin wesleyen*, de Paris, sous une forme retouchée et modifiée, peut-être par du Pontavice lui-même. Nous la donnons d'après l'original, que nous avons sous les yeux.

(2) Il faut entendre sans doute ce mot de *crime* dans le sens de péché, qu'il a souvent dans la langue des prédicateurs catholiques anciens.

dans les cieux et de s'entretenir avec la Divinité, elle menait une vie rampante sur la terre. Mon état était d'autant plus désespéré que je révoquais en doute la divinité de Celui seul qui pouvait me guérir. Vous me parlâtes de sa bonté et de sa miséricorde ; je commençai à me réveiller de ma léthargie. Je désirai de m'instruire. Vous me donnâtes une Bible que je dévorai. Je fus bientôt convaincu de la divinité de Jésus-Christ, et que j'étais un misérable pécheur. Bien des fois je me prosternai et demandai le pardon de mes fautes, en répandant des larmes. Bien des fois je m'aperçus que Dieu n'était pas insensible à mes pleurs. Je reçus de lui bien des consolations, et même quelquefois j'eus des moments heureux. Mais il y avait de grands obstacles à ma parfaite conversion. Les préjugés de mon enfance n'étaient pas encore vaincus. J'étais environné d'hommes corrompus. Dieu fut touché de me voir exposé à tant de dangers. Il m'a tiré de parmi ces hommes corrompus et m'a jeté au milieu d'un peuple pieux pour apprendre d'eux à l'adorer. Il m'a donné la force de vaincre tous mes anciens préjugés. Quand je me rappelle toutes les circonstances de ma vie, depuis que je vous ai connu, j'y vois le doigt de Dieu. Les livres qui se trouvaient entre mes mains semblaient quelquefois être tombés du ciel pour moi. Souvent même il semblait que la main de Dieu les ouvrit juste à l'endroit qu'il voulait que je lusse. Ainsi il me préparait pour ce jour à jamais mémorable pour moi, jour de ma nouvelle naissance.

« Sheffield est le lieu qui m'a vu renaître. Il y a eu mardi dernier quinze jours que j'allai chez M. Bramwell (1), pour lui faire lire des livres français. J'avais lu

(1) William Bramwell, né en 1759, mort en 1818. Il fut un des hommes de réveil les plus puissants qu'ait eu le Méthodisme. La fécondité extraordinaire de son ministère résidait plus encore dans la sainteté de sa

tout le matin la Bible. Les passages où Dieu dit qu'il pardonnera à tous ceux qui se repentiront et qu'il accordera tout ce qu'on lui demandera avec foi, attirèrent particulièrement mon attention. Je priai Dieu de me pardonner, et, me reposant sur sa parole, je laissai ma lecture, bien persuadé qu'un jour il me pardonnerait. Il me vint à l'esprit que Dieu avait dit que les prières des hommes pieux avaient beaucoup de pouvoir, et que je ferais bien d'engager M. Bramwell à prier pour ma conversion. Il dinait ce jour-là avec moi chez M. Holy. L'après-midi, il m'emmena chez lui. M. Taylor (1) vint nous y rejoindre. Ils s'entretenirent de diverses choses qui n'avaient nul rapport à moi. M. Taylor, avant de nous quitter, nous demanda si nous voulions prier. Je me mis à genoux. Je ne m'attendais nullement aux bénédictions que Dieu était prêt à faire pleuvoir sur moi. Ils commencèrent à prier pour ma conversion. Peu à peu je me sentis ému, et Dieu toucha tellement mon cœur que je fondis en larmes. M. Bramwell et M. Taylor me parurent *pleins du Saint-Esprit* (2), et la chambre remplie de la présence de Dieu sans pouvoir en douter (3). Dieu était au milieu de nous ; il me semblait que j'étais devant son tribunal, et là, tremblant comme un criminel, je demandais, par mes soupirs et mes pleurs, la rémission de mes péchés. Il me fut miséricordieux au delà de toute expression ; il ne me laissa pas

vie que dans l'éloquence de sa prédication. Sa biographie, publiée en français par J. de Quetteville, a fait beaucoup de bien, malgré les défauts de son style. Adolphe Monod a écrit, après l'avoir lue : « Le fond est admirable. Il y a là une ambition de sainteté, une puissance de prière, une grâce de renoncement, d'humilité, de charité, que je me souviens à peine d'avoir vues ailleurs. » Une autre biographie abrégée a paru, il y a quelques années, par les soins du pasteur Chaland.

(1) Thomas Taylor fut président de la Conférence en 1796 et 1809.

(2) Ces mots sont en anglais dans l'original : *Full of the Holy Ghost*.

(3) En anglais dans le texte : *no doubt*.

longtemps dans mes angoisses ; il me consola, et même je suis sûr qu'il me pardonna. Il fit entendre à mon âme attristée ces douces paroles : *Je ne me souviendrai plus de tes péchés ; j'essuierai toutes les larmes de tes yeux* (1), et une foule d'autres passages. Il me parlait, je lui parlais. O bonté infinie ! il daignait s'entretenir avec moi ! Pour mettre le comble à ses bénédictions, il remplit mon cœur d'une joie inexprimable. Depuis ce moment, *je me réjouis dans le Seigneur, et l'Esprit rend témoignage avec mon esprit que je suis enfant de Dieu* (2). Je sens que Dieu est en moi et moi en Lui. Il a promis de vivre dans le cœur de tous les fidèles pour qu'ils ne soient qu'un en Lui.

« Ainsi, mon cher ami, nous ne faisons plus qu'un maintenant. Plaise à Dieu que nous ne soyons jamais désunis, mais au contraire réunis encore plus étroitement, non seulement en esprit, mais même en corps dans les cieux. C'est ce que je désire de toute mon âme.

« Votre sincère ami pour toujours.

« P. PONTAVICE. »

Au terme de cette crise, qui avait duré environ deux ans, Pierre du Pontavice était parvenu à une expérience personnelle de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Les épreuves de l'exil, les déceptions des espérances trompées et d'une carrière brisée, l'isolement loin de sa famille et de sa patrie, au lieu de le plonger dans le découragement ou de le pousser à la frivolité, avaient mûri son caractère et disposé son cœur à écouter et à recevoir les appels de l'Évangile. Dépouillant cet orgueil de caste, si

(1) Ce texte et le suivant sont en anglais dans l'original. Il est évident que du Pontavice ne connaissait alors que la Bible anglaise et que les textes de l'Écriture se présentaient naturellement dans cette langue à sa mémoire.

(2) En anglais dans l'original.

marqué chez ses compagnons d'exil, il fréquenta ces humbles chrétiens méthodistes, qu'on lui représentait comme « le rebut du genre humain et les balayures du monde » (1), et chez lesquels il trouva une piété simple et joyeuse, qu'il ambitionna de posséder lui-même. Dieu ne trompe jamais une telle ambition. Du Pontavice eut à Sheffield son chemin de Damas, où il rencontra Jésus-Christ et se donna à lui pour toujours. Dès ce jour, son attitude devant son Maître fut celle de saint Paul : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? »

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 6. Cette phrase est empruntée à la lettre où du Pontavice raconte sa conversion, non pas toutefois à l'original de cette lettre, que nous avons reproduit plus haut (page 58), mais à une copie retouchée par du Pontavice lui-même, et que Jean de Quetteville a eue sous les yeux en rédigeant la notice de 1817. Pontavice gardait copie de ses lettres dans des cahiers, qui furent communiqués à de Quetteville, mais qui n'ont pas été conservés.

CHAPITRE III

LE COMPAGNON DU D^r COKE
(1796-1799).

Le D^r Coke avait une cinquantaine d'années, lorsque la Providence mit sur son chemin Pierre du Pontavice, âgé lui-même de vingt-six ans. Elève distingué de l'Université d'Oxford, et possédant une fortune indépendante, il eût pu ambitionner de brillantes perspectives dans le ministère de l'Eglise anglicane; mais sa vocation spéciale l'entraîna vers une activité missionnaire plus agressive que ne le permettait une paroisse officielle, et il devint l'un des collaborateurs de Wesley, qui le chargea de diriger l'œuvre de l'expansion du méthodisme au dehors de la Grande-Bretagne. Il l'appela, en 1784, à organiser en Eglise les sociétés formées depuis quelques années dans les colonies américaines, devenues les Etats-Unis. Coke fut le premier évêque de l'Eglise méthodiste des Etats-Unis et partagea désormais son temps et ses efforts entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

On a vu, dans l'introduction de cet ouvrage, que l'évangélisation de la France faisait partie du programme missionnaire du D^r Coke et qu'il y fit une visite dès 1791. L'échec de cette tentative ne le découragea pas, et il se promit de la recommencer dès que les circonstances politiques le permettraient. Mais comme il fallait pour cela savoir le français, il résolut de l'étudier sérieusement. Richard Reece lui parla du jeune gentilhomme breton, qu'il avait appris à estimer et à aimer à Jersey et dont l'âme s'était ouverte à l'Evangile. Il savait, par sa propre

expérience, que du Pontavice était un excellent professeur de français (1), et il le recommanda chaleureusement au Dr Coke. Celui-ci ne voulut pas se décider sans l'avoir vu, et il lui demanda, au printemps de 1796, de le rejoindre en Angleterre. C'était le moment où du Pontavice se demandait avec angoisse s'il n'allait pas être obligé de redevenir soldat, non par goût, mais par nécessité. On devine avec quel empressement il accueillit l'invitation du Dr Coke. Celui-ci fut tout de suite conquis par les qualités sérieuses et aimables de ce jeune Français, et il lui offrit de l'accompagner dans son sixième voyage en Amérique, en qualité de secrétaire, de professeur de français et d'amî. Du Pontavice accepta avec enthousiasme ces propositions, qui l'arrachaient à un milieu que ses nouvelles convictions lui rendaient peu sympathique, et l'associaient à la vie et aux travaux d'un chrétien d'élite. En attendant le moment du départ, il visita quelques localités, où les Méthodistes lui firent le meilleur accueil. Ce fut à Sheffield, comme nous l'avons raconté, que la crise de sa vie spirituelle aboutit à son dénouement. Il était dès lors dans un état d'âme, qui lui permettait de sympathiser pleinement avec les sociétés religieuses qu'il allait visiter. La lettre où il racontait sa conversion se terminait par ce *post-scriptum* : « Dimanche, nous devons être à Dublin. Cette nuit, nous partons pour Holyhead. » Nous manquons de détails sur ce premier séjour en Irlande, où il fit la connaissance de chrétiens avancés, au milieu desquels il revint plus tard.

Le 6 août 1796, le Dr Coke et son jeune compagnon s'embarquèrent à Gravesend pour Baltimore sur le

(1) Richard Reece continua, pendant toute sa longue carrière, à lire les auteurs français, dont les leçons de du Pontavice lui avaient ouvert l'intelligence. Son biographe, M. Denny Umlin, raconte qu'il l'a souvent trouvé, dans son cabinet d'étude, lisant à haute voix en français les sermons de Bossuet, de Massillon ou de Bourdaloue.

Friendship. La traversée, quoique payée un prix élevé (80 guinées ou 2.100 francs pour les deux passagers), fut loin d'être confortable. Le capitaine et son second étaient des hommes sans moralité, qui affectaient de tenir les propos les plus grossiers et les plus blasphématoires, dans le but évident d'être désagréables au ministre chrétien et à son compagnon. « Je ne saurais dire, raconte Coke, tous les moyens dont ils se servirent pour me rendre la traversée pénible. La délicatesse la plus commune m'interdit de décrire leur conduite. Une circonstance heureuse pour nous fut que le temps resta très beau, en sorte qu'ils passaient la matinée sur le pont et nous laissaient, pendant ce temps, l'usage de la cabine, ce qui nous permit, à M. du Pontavice et à moi, de lire ensemble les Notes d'Ostervald sur l'Ancien Testament et d'autres livres français. J'employai aussi une partie de mon temps à préparer quelques publications pour la presse. Grâce à ces agréables occupations, le voyage fut, en quelque mesure, supportable. Toutefois la mauvaise conduite de ces hommes m'éprouva dans ma santé, au point de m'obliger à passer trois jours au lit. Pendant ce temps, le Seigneur parla à mon cœur, et je reçus de lui des enseignements et des bénédictions que je n'oublierai jamais » (1).

Ils arrivèrent en Amérique après une traversée de deux mois. La Conférence quadrennale de l'Eglise méthodiste épiscopale les retint quelques semaines à Baltimore. Le Dr Coke offrit à ses frères américains de consacrer à leur Eglise le reste de sa carrière, en se réservant de visiter les Antilles et la France, lorsqu'on pourrait se passer de lui aux Etats-Unis. Ce projet ne se réalisa pas ; les Méthodistes anglais avaient trop besoin de lui pour consentir à son expatriation définitive. Après avoir visité un assez grand nombre d'Eglises, Coke et du Pontavice s'embar-

(1) Etheridge, *Life of Coke*, page 265 et suivantes.

quèrent pour Glasgow, sur un navire américain, le 6 février 1797. Pendant cette traversée, qui ne dura que vingt-cinq jours, ils n'eurent pas à souffrir des ennuis de la précédente ; le capitaine fut plein d'attention pour eux, et tout se passa bien, sauf qu'ils faillirent être pris par un corsaire français. Si cette éventualité s'était réalisée, la présence d'un émigré français à bord eût sans doute compliqué les choses. Il eût été livré aux autorités françaises et probablement exécuté, conformément aux lois qui étaient impitoyables pour les émigrés. « Avant de partir d'Amérique, raconte du Pontavice, quoique mon passage fût payé et que je fusse prêt à m'embarquer, le Docteur me conseilla de rester en Amérique, parce qu'il avait appris que deux émigrés pris en France avaient été exécutés. Sur ses représentations, je m'étais donc décidé à rester. Tous mes arrangements étaient faits. Je devais retourner à Baltimore chez un négociant où j'avais logé et qui m'avait fait beaucoup d'amitiés et avait proposé au Docteur de m'employer. Mais un moment avant le départ, je préfèrai encourir tous les dangers et accompagner le Docteur en Europe » (1).

On aimerait avoir un récit détaillé des impressions de du Pontavice sur les quelques mois qu'il passa aux Etats-Unis. Malheureusement il existe une lacune de près d'une année dans sa correspondance de cette époque. Nous savons seulement que les incidents de ce voyage lui inspirèrent un attachement plein de vénération pour l'éminent serviteur de Dieu qui l'avait attaché à sa personne. Coke, de son côté, avait conçu une vive affection pour ce jeune homme, en qui il avait trouvé une piété mûrie par l'épreuve et un caractère moral plein d'élévation. Arrivé en Europe, il lui demanda de demeurer avec lui et de l'accompagner dans ses voyages en Angleterre et en

(1) Lettre inédite à Richard Reece, du 5 juillet 1797.

Irlande. C'est dans ce dernier pays que nous le trouvons dans la lettre qui suit :

« Dublin, le 5 juillet 1797. (1)

• Mon cher frère,

« Me voilà encore une fois à Dublin, après avoir fait le tour de l'Irlande. Malgré les troubles qui y règnent, (2) nous avons joui de la tranquillité et de la paix la plus grande. Nous sommes, vous le savez, des amateurs de la paix, et, grâce à Dieu, nous avons aussi joui de ses douceurs et de toutes les bénédictions qui peuvent accompagner ici-bas ceux d'un esprit pacificateur. Mais cette paix temporelle serait peu de chose si nous n'étions en paix avec notre Dieu. Quand l'une est accompagnée de l'autre, voilà en quoi consiste le véritable bonheur ; bonheur qui peut même nous donner une idée de celui dont nous jouirons dans l'autre monde, où ne régnera que l'amour et la paix.

« Tout en jouissant de ces bénédictions, le Docteur n'a pas été sans les communiquer aux autres. Il a été un messager de bonnes nouvelles. Son tour d'Irlande a été une bénédiction générale pour toutes les sociétés qu'il a visitées. Ses sermons ont été accompagnés plus que jamais de pouvoir et d'onction ; et l'Irlande s'en souviendra. L'on est ici bien fâché qu'il s'en aille en Amérique ; ils voudraient bien pouvoir le retenir. Il est généralement on ne peut plus aimé et estimé.

« Avant de venir à Dublin, nous avons été passer une quinzaine de jours chez une dame à une campagne charmante, à vingt milles de Dublin. La maison est bâtie au milieu d'agréables prairies sur le bord d'une petite

(1) Lettre inédite à Richard Reece, à Manchester.

(2) L'Irlande était alors au commencement d'une période d'agitation. L'année suivante, éclata une insurrection qui attira une terrible répression et qui provoqua, en 1800, l'acte d'Union et l'abolition du parlement irlandais.

rivière. Environnés d'arbres de tous côtés, vous êtes aussi tranquilles et semblez être aussi retirés que si vous étiez au milieu des vastes forêts de l'Amérique; rien ne vient y troubler votre repos, si ce n'est les oiseaux par leur chant ou bien le murmure des eaux. Là j'ai passé d'heureux moments. Ce qui me plaisait beaucoup encore, c'est qu'il y avait une belle bibliothèque. J'y trouvai, à mon très grand plaisir, le fameux ouvrage de Bossuet intitulé : *Les Variations*, ouvrage fait pour réfuter les protestants et auquel, disent les catholiques, les protestants n'ont jamais pu répondre. C'est aussi une réfutation des lettres écrites par M. Jurieu, ministre protestant. Cet ouvrage est en effet rempli d'esprit, d'imagination et de sophismes. Il s'appuie sur de faux principes et tire après les conséquences les plus captieuses. Il veut premièrement prouver la fausseté de la doctrine de la Réformation et pour cela il cherche à démontrer que les premiers réformateurs se sont contredits eux-mêmes, niant dans un endroit ce qu'ils avançaient dans un autre, chose qu'il prouve en effet, mais qui cependant ne prouve rien contre les protestants, mais seulement que les premiers réformateurs étaient des hommes comme sont les autres, non infailibles. Il tâche après cela de prouver que les protestants sont nécessairement dans l'erreur, parce que l'Eglise de Jésus-Christ est une et universelle, et que les protestants au contraire sont opposés les uns aux autres et divisés en une infinité de sectes différentes. Bossuet ne faisait pas attention que l'Eglise visible et la véritable Eglise de Jésus-Christ sont deux choses bien différentes, que tels membres de l'Eglise visible, loin d'appartenir à l'Eglise de Jésus-Christ, n'appartiennent qu'au démon. Voilà une de ses grandes erreurs. Il prend l'Eglise visible pour la vraie Eglise de Jésus-Christ; au lieu d'en faire la société des saints et des fidèles, il en fait un assemblage monstrueux d'infâmes et de profanes.

« C'était ce livre-là que Lucinière vous avait promis de vous prêter à Jersey. Pauvre Lucinière ! je ne sais ce qu'il est devenu. »

Ces réflexions de du Pontavice à l'occasion de l'*Histoire des variations* prouveraient au besoin que sa conversion ne fut pas le résultat d'un entraînement de l'imagination et du cœur, mais qu'elle s'appuya sur une base rationnelle solide. Avant de sortir de l'Eglise romaine, il avait pesé les arguments qu'elle fait valoir pour légitimer ses prétentions et les avait trouvés légers. Les sophismes spécieux et brillants de Bossuet lui-même ne purent percer cette double cuirasse qui enveloppait désormais son âme, et où l'expérience personnelle de la grâce avait ajouté son témoignage à celui des Ecritures. Ses rapports avec sa famille, que son changement de convictions affligea profondément, ne devaient pas davantage le tenter de revenir en arrière. Dans la lettre que nous venons de citer, il parle, en termes touchants, de ses rapports avec son frère, qui, on s'en souvient, avait émigré en même temps que lui, et auquel il avait essayé de faire du bien, en le mettant en rapport avec Reece, alors pasteur à Manchester.

« J'ai reçu plusieurs fois, écrit-il à ce dernier, des nouvelles de mon frère, et j'ai été bien aise d'apprendre qu'il allait chez vous. Mais qu'il y a à faire pour qu'il change de sentiments ! Il ne faudrait rien moins qu'un bouleversement total dans toutes ses idées et qui ne pourrait jamais arriver que par un changement surprenant. Mais enfin, s'il se comporte selon les lumières qu'il a, quoiqu'il marche par un chemin différent du nôtre, plus dangereux, plus long et plus tortueux, j'espère cependant que nous nous rencontrerons à l'heureux port pour nous rejoindre et ne plus nous séparer. »

Ces lignes montrent que la conversion de du Pontavice

n'avait rétréci ni son cœur ni son esprit. En devenant protestant et méthodiste, il n'avait pas eu un moment la pensée de renier sa famille ou de l'anathématiser. Il terminait sa lettre en faisant part à son ami de ses projets :

« Le Docteur, s'en retournant en Amérique, m'a conseillé de rester en Europe, disant qu'il serait imprudent à moi de m'exposer à être pris en mer par les Français. Je resterai donc en Europe, ce qui me fait de la peine. Si je trouve une place à Dublin, j'y resterai; sinon, je repasserai en Angleterre avec le Docteur. Il a dessein d'y passer à la fin de ce mois-ci, pour aller à la Conférence de Leeds.

« La Société de Dublin est on ne peut plus agréable. Rien n'y règne que la paix et l'union. Les Irlandais en général sont très polis et très affables. Il règne sans doute dans ce pays-ci des troubles, mais pas aussi grands qu'on vous les représente.

« Adieu, répondez-moi quand vous en aurez le temps, et vous obligerez celui qui est votre ami et frère,

« P. PONTAVICE. »

Les craintes du Dr Coke étaient fondées; le navire sur lequel il s'embarqua fut pris en pleine mer par un corsaire français et amené à Porto-Rico, où les autorités espagnoles, à ce moment alliées à la France, le déclarèrent de bonne prise. On relâcha le Docteur, en sa qualité d'ecclésiastique inoffensif, en se bornant à lui confisquer son bagage, à l'exception de ses livres et papiers. Il est certain que du Pontavice n'aurait pas échappé à aussi bon compte et qu'il eût été soumis à une dure captivité et peut-être exécuté. Il dut rendre grâce à Dieu qui, une fois de plus, l'avait arraché à la mort.

La lettre suivante, écrite un mois après l'embarquement du Dr Coke, à un moment où du Pontavice ne

savait pas encore à quels périls son ami était exposé, montre combien il l'aimait.

« Sommer's Town, West Street, n° 6,
28 septembre 1797 (1).

« Mon cher ami,

« Le 17 du mois dernier, je quittai le Docteur. Il prit le chemin de Liverpool, et moi le lendemain celui de Londres. Que Dieu le conduise et l'accompagne! Puisse-t-il le conserver! Puissent mes yeux revoir, puissent mes bras serrer celui qui est cher à mon cœur! Jamais je ne fis une aussi grande perte. Que la volonté de Dieu soit faite! Si j'ai perdu celui qui était pour moi un véritable ami, un vrai père, Dieu ayant promis d'être le Père des orphelins, je m'approprie cette promesse et j'espère qu'il sera mon support et mon soutien, un *Ami dans l'adversité*, toujours présent et toujours prêt à nous aider et à nous consoler, ne permettant jamais que nous soyons éprouvés ni tentés au-dessus de nos forces. Je viens encore d'en avoir une preuve.

« Le Docteur craignait que je n'eusse éprouvé quelque désagrément avec mon frère. Mais Dieu, qui a la clef des cœurs, a eu pitié de ma faiblesse et a rendu mon chemin doux et aisé. Mon frère ne m'a pas dit un seul mot au sujet de mon changement d'opinion. Nous avons cependant eu quelques conversations sur la religion, où il laissait échapper quelques mots à ce sujet, mais indirectement. Un de mes anciens amis, très attaché à l'Eglise romaine, a cherché à m'ébranler. Ne pouvant rien gagner, il a mis fin à ses instances.

« Dans l'endroit où j'ai vécu ici, je me trouvais journellement avec un très grand nombre de prêtres français. Plus je les vois, plus je m'aperçois des ténèbres grossières dans lesquelles ils sont enveloppés. On peut dire

(1) Lettre inédite à Richard Reece, à Macclesfield.

que, tels que les juifs, ils ont un bandeau sur les yeux. Il est aisé de voir que leur religion consiste plutôt en actes extérieurs que dans le cœur. Ils sont tous en général pieux d'après leur doctrine ; mais qui leur parlerait de la régénération, de la sanctification, du témoignage de l'Esprit, ce serait leur parler un langage qu'ils n'entendraient point. Pendant tout le temps que j'ai été avec eux, je crois que je ne les ai pas entendus une seule fois prononcer le doux nom de notre Sauveur.

« Ah ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps, où, réunis avec les enfants de Dieu, nous nous occupions à ne parler que de Jésus et de son amour, et nous nous délections à chanter ses louanges ! Les temps sont bien changés. Ils sont devenus pour moi des temps de deuil et d'affliction. Je n'ai pas encore pu aller chercher ici de la consolation parmi les enfants de Dieu. Depuis que je suis arrivé à Londres, je n'ai pas cessé de faire des remèdes pour ma santé. Je suis maintenant presque parfaitement rétabli. Il me tarde bien de jouir des douceurs de la communion chrétienne. Le mois dernier a été pour ma pauvre âme un temps de disette, de jeûne et d'abstinence, temps bien dur après avoir été si abondamment pourvue. Je n'éprouve pas à la vérité la persécution ni aucun désagrément de cette espèce ; mais que mon âme est en grand danger de périr de disette et de maigreur ! Je n'ai pas une seule personne avec laquelle je puisse parler de Jésus. Si j'en parlais avec mon frère, cela nous engagerait dans des disputes de religion qui pourraient être très nuisibles à notre paix mutuelle. En parler aux prêtres, cela pourrait aussi m'envelopper dans des disputes qui seraient peu profitables. Ainsi je suis condamné au silence. Je suis comme si j'étais sourd et muet. Mes oreilles n'entendent plus le doux nom de Jésus, et ma langue ne peut plus le prononcer. Jugez de mon tourment. Puisse Celui qui faisait entendre les sourds et parler les muets me placer dans

un lieu où je puisse ravoïr l'usage et de ma langue et de mes oreilles !

« Que j'ai désiré quitter ce lieu, malgré l'attachement que je ressens pour mon frère, et aller vivre avec des personnes de ma façon de penser ! Mais il me vient à l'idée : si maintenant, dans ce pays où je puis entendre la Parole de Dieu, sans éprouver la moindre persécution, il m'est dur de ne pas vivre avec des personnes qui pensent comme moi, que sera-ce si je rentre un jour en France ! A cette pensée, je ne vois que nuages s'élever de tous côtés et j'entends gronder la tempête. Grand Dieu, viens à mon secours, ou je suis perdu. Mes pauvres parents, que votre fils vous cause de chagrin, sans le vouloir !

« Dieu me les a conservés. J'ai reçu, il y a deux jours, une lettre de mon père, où il m'annonçait qu'il m'envoyait de l'argent. Mais je ne pourrai pas toucher cet argent, parce qu'une autre personne l'a reçu, et il n'y a pas d'espoir de le ravoïr.

« Lorsque je vous vis à Manchester, vous me dites que vous ne me conseilliez pas de rester à Londres. Je voudrais bien aussi ne pas y rester. Mais où irais-je, sans avoir la certitude de trouver quelque chose à faire ? J'ai la volonté bonne, j'aime naturellement le travail et ne désire que d'être employé. Londres est plein de Français, et il est difficile d'y trouver quelque chose à faire. Les prêtres français, d'après un décret, se disposaient à rentrer en France. Plusieurs étaient déjà partis, lorsque le Directoire fit arrêter plusieurs membres du Conseil des Cinq cents et casser leurs décrets.

« Pussions-nous n'avoir jamais lieu de dire, en parlant de la France, que la tête de la Bête blessée à mort soit guérie ! Mais pussions-nous au contraire la voir perdre jusqu'à sa dernière tête et n'offrir aux yeux des mortels étonnés qu'un cadavre hideux et difforme, objet de

haine et de mépris ! Puissent nos yeux se repaître de cette vue et nos langues être employées à chanter avec les anges le triomphe de l'Agneau sur cette hydre infernale !

« Présentez mes respects à Mrs Reece. Vous obligerez celui qui est votre ami et frère dans le Seigneur.

« P. PONTAVICE. »

Cette lettre nous montre Pontavice rentré, pour un peu de temps, dans la société des émigrés de Londres et s'y trouvant profondément dépaycé et malheureux. Ce monde, auquel il appartenait par sa naissance et par son éducation, n'était plus son monde. Les passions politiques qui agitaient ses anciens coreligionnaires lui étaient devenues étrangères, et leur foi religieuse ne correspondait plus aux besoins de son âme. Ceux qui ne le connaissaient pas pouvaient supposer que quelques mois passés dans son ancien milieu le ramèneraient à la foi de son enfance. Il n'en fut rien. La comparaison qu'il avait pu faire, à quelques semaines d'intervalle, entre les sociétés méthodistes de la Grande-Bretagne et des États-Unis et la société qui se groupait à Londres autour des prêtres réfractaires, aurait achevé de le persuader, s'il en avait eu besoin, qu'il avait choisi la bonne part. Lui aussi, il pouvait dire : « Notre âme s'est échappée, comme l'oiseau, du filet de l'oiseleur ; le filet s'est rompu, et nous nous sommes échappés. »

La résolution que le Dr Coke avait prise de se fixer définitivement parmi les Méthodistes du Nouveau-Monde avait causé un grand émoi en Angleterre, et de vives instances furent faites auprès de lui pour l'engager à modifier ses plans. La Conférence de 1797, pour lui montrer à quel point elle appréciait ses services, le choisit pour son président. Très touché par ces témoignages de confiance et d'affection, il promit de demander à ses frères des États-

Unis de lui rendre sa liberté. Ils y consentirent, non sans regrets, lors de la visite qu'il leur fit en 1797.

Lorsqu'il revint en Angleterre, dans l'été de 1798, il demanda à du Pontavice de reprendre auprès de lui les fonctions qu'il avait précédemment occupées. Ses propositions furent accueillies avec joie par le jeune Français, qui paraît avoir passé un assez triste hiver à Londres, dans la société turbulente des émigrés. Il rejoignit son protecteur à Birmingham, d'où il écrivait ce qui suit à son ami Richard Reece, le 4 juin 1795 (1) :

« Mon cher ami, me voilà donc, grâce à Dieu, encore une fois avec le Docteur. Puisse ce second voyage m'être encore plus utile que le premier, s'il est possible !... J'espérais partir de Londres beaucoup plus tôt que je ne l'ai fait. Je comptais avoir le plaisir de vous voir ; mais le Docteur ayant reçu des lettres d'Irlande, au lieu de partir pour Sheffield, comme c'était son plan, nous allons partir aujourd'hui pour Dublin. Je n'ai pas le temps de vous en écrire bien long. Ainsi je finis en vous remerciant des peines que vous avez bien voulu vous donner pour m'obliger. »

L'Irlande était en pleine insurrection, au moment où y débarquèrent le Dr Coke et son compagnon. On aimerait à connaître quelles furent les impressions du jeune Français au milieu des scènes tragiques dont ce malheureux pays fut le théâtre. Il est à regretter que nous n'ayons aucune lettre de lui de cette époque. La Conférence irlandaise eut lieu, sous la présidence du Dr Coke, malgré la loi martiale qui pesait sur l'Irlande. Les deux voyageurs se rendirent ensuite, par la voie de Liverpool et du pays de Galles, à Bristol, pour la Conférence anglaise. Cette assemblée eut la joie de constater, pour la première fois, que le nombre

(1) Lettre inédite.

des membres des sociétés méthodistes en Angleterre dépassait cent mille. Et Coke put annoncer que les missions méthodistes, encore dans leur enfance, apportaient un contingent de 12.000 membres, dont plus de 3.000 étaient le fruit des travaux de la dernière année.

Après quelques mois employés à voyager en Angleterre avec le Docteur, le moment de la séparation définitive arriva pour du Pontavice. Ce fut vers la fin de 1798. N'ayant plus besoin de ses services, Coke lui trouva une place de professeur dans une école de Bristol, dirigée par un M. Johnson, beau-frère d'Adam Clarke. Il se dévoua avec zèle à ses nouvelles fonctions, quoiqu'il ne se sentit pas la vocation de l'enseignement. « Reclus dans une école, écrivait-il à son ami Reece (1), et mes occupations ne me permettant presque jamais de sortir, je vis bientôt comme un étranger dans le monde, et je ne sais bientôt plus ce qui s'y passe que par oui-dire. Quel changement de vie! Enfin Dieu soit loué, qui me trouve toujours un lieu où aller, et qui m'accorde tout ce dont j'ai besoin! »

On peut affirmer que les deux années que Pierre du Pontavice avait passées auprès du Dr Coke et les visites qu'il fit avec lui aux sociétés méthodistes d'Angleterre, d'Irlande et des États-Unis furent décisives dans sa vie et marquèrent son caractère d'une empreinte ineffaçable. Ses entretiens avec l'homme qu'il considérait comme son père et ses rapports avec les chrétiens éminents qu'il rencontra sur son chemin achevèrent de l'initier à ce christianisme intérieur et agissant dont Wesley avait été l'apôtre.

(1) Lettre inédite du 8 mars 1799.

CHAPITRE IV

LE PRÉDICATEUR MÉTHODISTE DANS LES ÎLES DE LA MANCHE (1800-1802)

Dans les longs entretiens que du Pontavice eut avec le Dr Coke sur terre et sur mer, il dut souvent être question de l'évangélisation de la France, et plus d'une fois sans doute le vétéran posa à son jeune frère la question : Pourquoi n'iriez-vous pas vous-même prêcher l'Évangile à votre peuple? Cette question le préoccupa et le troubla longtemps. Pour le moment, la France lui était fermée, comme à tous les émigrés. Ceux qui y pénétraient ne le faisaient qu'en dissimulant leur identité et qu'en se cachant. Mais on pouvait prévoir que l'heure allait sonner où les barrières s'abaisseraient devant ceux qui accepteraient sans réserve le nouveau régime issu de la Révolution. L'expérience du professorat que du Pontavice fit à Bristol le convainquit que la carrière de l'enseignement n'était pas celle où Dieu l'appelait à le servir. « Il sentait, dit de Quetteville, depuis quelque temps, un appel intérieur au Saint-Ministère. Ayant expérimenté pour lui-même, que les richesses de Christ sont incomparablement supérieures à tout ce qu'on nomme bonheur et félicité sur la terre, il désirait ardemment voir tous les hommes entrer dans cette alliance de grâce où la paix abonde. Il soupirait surtout pour sa patrie. Il éprouvait une vive douleur en la voyant couverte d'épaisses ténèbres et flottante au

milieu d'un Océan de préjugés. En attendant que la Providence lui en ouvrit les portes, il revint à Jersey dans le dessein d'y commencer son ministère, si le Seigneur lui en donnait la force (1). »

Il dut être encouragé dans cette voie par ses amis anglais, et surtout par le Dr Coke. Ce fut sans doute à son influence qu'il dut d'être inscrit par la Conférence de 1800, réunie à Londres, parmi les prédicateurs itinérants « reçus sous épreuve » (*admitted on trial*), et qu'il fut placé à Guernesey et Aurigny (2).

Avant d'être admis officiellement par la Conférence, il avait dû faire un stage comme prédicateur local, conformément aux usages du Méthodisme. « Quelques jours après son arrivée à Jersey, dit de Quetteville, il fit son premier essai comme prédicateur et, par l'assistance divine, il réussit au gré de ses désirs. Il fut bien accueilli de toutes nos assemblées. Il s'acquitta avec zèle de ses fonctions, se recommandant partout à la conscience de ses auditeurs (3). »

Sur le ministère et les expériences de du Pontavice, dans les îles de la Manche, nous n'avons, outre une lettre qu'on trouvera plus loin, que le témoignage de son collègue et ami Jean de Quetteville. Ce sont des notes sommaires, mais dont nous devons nous contenter.

« Il eut bientôt la consolation de voir ses travaux couronnés de succès. Plusieurs furent touchés, convaincus et convertis sous sa prédication. De la petite île d'Aurigny, où il se trouvait alors, il écrivait, en 1800, à de Quetteville : « Gloire soit à Dieu de ce qu'il bénit mon âme et me donne « une grande liberté pour parler au peuple. La parole est

« en bénédiction à ses enfants, et elle jette l'épouvante « dans l'âme de plusieurs mondains. Quelques-uns paraissent attendris jusqu'aux larmes. Oh ! puisse Dieu répandre son Esprit sur nous comme sur ses serviteurs d'autrefois, et nous rendre tous ardents comme des flammes « de feu, pour embraser tout ce qui nous environne ! Mon « cœur soupire après la prospérité de Sion, mon âme est « en travail. » Avec cette ardeur, il était si petit à ses propres yeux qu'il s'appelait un serviteur négligent, paresseux, qui occupait inutilement la terre, et qui ne méritait pas qu'on fit mention de son nom.

« Le 26 mars 1801, il écrivait de Jersey, où il était alors, que Dieu le bénissait dans toutes ses fonctions publiques, et dans toutes les classes qu'il avait l'occasion de conduire, et qu'il désirait ardemment les dons spirituels et aspirait après la vertu d'En-Haut. « Hélas ! disait-il, je suis plus « semblable à un bois sec, à un arbre sans fruit et sans « feuilles, qu'à ces arbres plantés près des eaux courantes, « qui rendent leur fruit dans leur saison, et dont le « feuillage ne se flétrit point. Priez Dieu qu'il me tire de « ma sécheresse et de mon aridité, afin que je puisse porter une abondance de fruit à sa gloire. »

« M. du Pontavice ne reçut point en vain les grâces que le Seigneur répandait avec profusion dans son âme. Convaincu que le ministère est pour celui que le Ciel y appelle, une suite de fonctions pastorales, dont la négligence l'exposerait aux châtiments de Dieu, il employait tous les moyens et saisissait toutes les occasions de rallumer le don qu'il avait reçu. Continuellement dévoré du zèle de la maison de Dieu, et rempli d'une tendre sollicitude pour les troupeaux qui lui étaient confiés, il veillait sur eux assidûment avec un grand amour. Il allait de maison en maison, non pour la forme, et pour se décharger de son devoir, mais par un vif sentiment, rompant le pain spirituel avec ses frères et les excitant à la persévérance. Il ne cessait de manifester

(1) *Magasin méthodiste des Îles*, de 1817, p. 8.

(2) Voici l'extrait des *Stations*, où figure son nom pour la première fois : « Guernsey and Alderney : William Cox, John de Quetteville, Nicolas Mauger, Peter de Pontavice, John Sydserrf. »

(3) *Magasin méth.*, 1817, p. 8.

aux disciples du Seigneur Jésus une affection pure, ingénue et très vive. Présent ou absent, il s'intéressait au salut des jeunes et des vieux, des riches et des pauvres. Dans ses visites, qui étaient généralement courtes, il parlait peu, mais ses paroles étaient assaisonnées du sel de la grâce. Quand il parlait de son état spirituel, on sentait, comme le montrait aussi sa conduite, que son esprit se plaisait dans cette espèce de solitude intérieure que rien ne peut troubler, et où l'homme apprend la plus utile des connaissances, celle de son propre cœur. Les entretiens pieux, le chant des cantiques de Sion et les prières en commun faisaient ses plus chères délices. Avec quelle ardeur il poursuivait la course qui lui était proposée! Rien ne rebutait son courage. Il avait vaincu sa timidité naturelle. Toujours veillant, toujours luttant, il remportait la bénédiction. Il avait une grande défiance de lui-même, et une grande confiance en Celui qui dit à l'âme fidèle : « Ne crains point, car je suis ton Dieu, le même hier, aujourd'hui, éternellement, le Tout-Puissant (1). »

Le fragment qui suit est incomplet et sans date. Il nous semble être des commencements du ministère de du Pontavice dans les Iles :

« J'ai une croyance au dedans de moi, que c'est la volonté du Seigneur que je reste ici. Mais je ne veux pas me laisser conduire par des impulsions et des impressions, mais par une sagesse qui vienne d'en haut. Si je parle ainsi, ce n'est pas que je trouve de la répugnance à retourner en Angleterre. Oh! que j'aurais de plaisir à voyager encore avec le Docteur! Mais je ne veux pas suivre les inclinations de mon cœur, mais faire la volonté de Dieu (2). »

La lettre suivante nous fait part des luttes intérieures

(1) *Magasin méth.*, 1817, p. 8, 49.

(2) Lettre inédite à Richard Reece.

du ministre de Jésus-Christ, préoccupé de son insuffisance, et aspirant à porter l'Évangile dans son pays :

• Guernesey, 13 Novembre 1801 (1).

« Très cher frère,

« Sans chercher une multitude de raisons pour me justifier de mon long silence, je vais vous dire en peu de mots quelle en a été la cause. Vous ne devez nullement l'attribuer à aucun changement dans les dispositions de mon cœur; non, mais plutôt à votre silence. Les dernières fois que je vous écrivis, vous ne me fîtes pas le plaisir de me répondre; et comme je suis très paresseux pour écrire, quand j'ai écrit une ou deux fois sans recevoir de réponses, je mets bientôt la plume de côté, mais non pas mon affection et mon amitié. Etant très paresseux moi-même, je pardonne aisément la paresse dans les autres. En voilà assez de dit sur ce sujet, puisque nous pouvons être sûrs que nos dispositions réciproques sont les mêmes.

« Je pense aussi que mes dispositions à l'égard de mon Dieu sont encore les mêmes; c'est-à-dire que mon désir et ma ferme résolution sont de sacrifier tout ce qui peut être le plus cher à mon cœur, pour me consacrer sans réserve à son service. Rien ne me paraît digne de mon attention ici-bas. Richesses, honneurs, plaisirs, tout cela ne m'est plus rien; pour peu que je gagne Christ et que je gagne des âmes à Christ, je serai heureux et content.

« Mais que j'ai été agité d'inquiétude et de crainte à ce sujet! Oh! que Satan a cherché à ébranler ma foi, et à me faire croire que j'ai été un si grand pécheur que jamais Dieu ne m'avait pardonné et qu'il n'y avait pas de pardon pour moi! J'ai eu beau lui dire qu'il était un menteur; que j'avais senti la paix de Dieu qui passe tout entendement

(1) Lettre à Richard Reece.

humain, goûté l'amour de Dieu, eu le témoignage de son Esprit; j'ai eu aussi beau repasser en mon esprit les bénédictions multipliées que j'ai reçues, toutes les marques indubitables de son tendre amour à mon égard, le tendre soin qu'il a pris de ma personne, comment il m'a délivré de plusieurs dangers, même de la mort, comment il m'a introduit parmi son peuple, l'avantage inappréciable de voyager et de visiter les Eglises répandues sur la surface de la terre, les grands désirs qu'il m'a donnés d'aller prêcher son Evangile; comment il m'a ouvert le chemin dans les Iles, a aplani tous les obstacles et m'a envoyé ici juste dans le temps où l'on avait besoin d'un prédicateur; comment il a daigné m'accorder le don de prière et de prophétie, que je sais fort bien que je n'avais pas, il y a quelques années; et comment il a tourné dans ces îles tous les cœurs en ma faveur, de sorte que j'ai été reçu à bras ouverts de nos amis, et même approuvé de ceux du dehors; et que la parole que je leur ai annoncée tant aux uns qu'aux autres leur a été en bénédiction, (car, gloire soit à Dieu, qui a bien voulu se servir de moi pour en amener des ténèbres à sa merveilleuse lumière; même, au premier sermon que je prêchai ici, il y en eut de réveillés, et, dans les trois îles, Dieu m'a donné des sœurs à mon ministère); je ne raconte pas toutes ces choses-ci pour m'en glorifier, Dieu m'en garde! mais pour repasser les témoignages que j'ai de l'approbation de mon Dieu. Quand je considère donc toutes ces choses, et que Dieu, par-dessus tout, m'a donné de l'amour pour lui et pour ses voies, qu'il a ainsi changé les dispositions de mon cœur, et que les choses que j'aimais je les abhorre, et que les choses que je désirais pour me rendre heureux sur la terre, j'y renonce pour me donner entièrement à mon Dieu, qu'enfin je sens le désir de renoncer à toutes choses et à toute créature pour me donner tout à mon Créateur; est-ce que je puis, me dis-je à moi-même, avoir

ressenti et ressentir ces choses, et ne pas avoir fait la paix avec mon Dieu? Mais, ô prodige d'incrédulité! je ressens encore des doutes et des craintes, et, au milieu de mes doutes et de mes craintes, je m'écrie: Eh bien! s'il faut périr, je périrai en servant Jésus! Mais, malgré mes résolutions, je n'ai pas encore obtenu une entière délivrance; le fond de l'incrédulité est encore dans mon cœur, et ceci met des obstacles à l'accomplissement de cette glorieuse promesse d'être rempli de la plénitude de mon Dieu.

« Ecrivez-moi deux ou trois mots pour ma consolation, j'en ai grand besoin. Je me recommande à vos ferventes prières et à celles de M. Bramwell. Oh! que je désirerais que celles que vous avez déjà offertes pour moi fussent agréablement reçues de Dieu! Car le désir de mon cœur est d'aller en France prêcher l'Evangile; je n'ai pas d'autres désirs et j'étudie les Ecritures afin de m'y préparer, en priant surtout Dieu de me remplir de son Esprit; car je sais que, quand je saurais la Bible par cœur, et que je serais capable de prouver par les Ecritures tout ce que j'avancerais, cela ne pourrait pas encore convertir une seule âme, et qu'il faut que je sois plein de l'Esprit de Dieu, puisque le ministère de la lettre tue et que l'Esprit seul vivifie.

« Nous n'avons pas reçu ces derniers temps de nouvelles de William Mahy (1). Il y a plusieurs mois que M. de Quetteville n'en a reçu; mais je ne pense pas qu'on soit longtemps sans en recevoir. Par ses dernières lettres, il ne paraît pas qu'il ait fait grand'chose. S'il a une société, elle est bien petite.

« Je n'ai pas encore écrit à ma famille, et par conséquent n'ai pas encore eu de leurs nouvelles. Il y a environ six mois, je reçus une lettre de mon frère qui était pour

(1) Sur l'œuvre de W. Mahy en Normandie, voir l'Introduction.

lors à Paris (il y a plus d'un an qu'il est retourné en France), mais il me marquait qu'il n'avait pas encore pu retourner chez lui. Il était venu bien près de sa ville et avait passé quinze jours avec ma sœur ; mais il avait été obligé de repartir pour une autre ville, de crainte d'être arrêté. Il me disait que quelques-uns avaient été arrêtés, mais qu'on ne leur faisait rien, qu'ils n'étaient même pas chassés hors de la République, et qu'il espérait que le gouvernement avait de bonnes intentions à l'égard des émigrés. J'espère que, quand la paix sera ratifiée, on pourra leur permettre de rentrer. C'est l'opinion des Français qui sont venus depuis peu de France dans ces pays-ci.

« Quoi qu'il en soit, je sais que, si c'est la volonté de Dieu que j'aïlle dans ma patrie y prêcher l'Évangile, il m'ouvrira le chemin, et j'attends avec patience ce moment désiré. Et quand je considère que je ne suis pas en l'état où il faudrait être pour y aller, je suis en quelque sorte bien aise que le moment ne me paraisse pas encore venu pour moi. Je sais que Dieu peut me préparer dans un moment. Son bras n'est pas raccourci qu'il ne puisse me relever de la grande profondeur de ma misère.

« Quant à ma famille, je ne sais si je pourrai jamais aller la voir. Si je me vois en liberté de retourner en France, je ne voudrais pas aller voir mes parents sans prêcher l'Évangile dans la ville où je suis né, et je ne voudrais pas non plus y aller seul ; je voudrais avoir avec moi quelqu'un pour me soutenir contre les différentes attaques que j'aurais à essuyer de ma famille, qui sans doute voudrait m'empêcher d'aller prêcher, et je doute qu'ils voulussent me revoir à ces conditions. Prions Dieu qu'il dirige toutes choses afin que je puisse le glorifier.

« Le frère Angel (1) a un bateau, mais il est trop petit

(1) Jean Angel, dont il a été parlé dans l'Introduction.

pour aller en France. Mais il y a ici plusieurs bateaux qui pourraient vous y conduire (1).

« Mes amitiés à M. Bramwell. Je me recommande à ses prières.

« Votre frère dans le Seigneur,

« P. PONTAVICE. »

Nous avons reproduit intégralement cette lettre, malgré sa longueur et malgré ses négligences de style, parce qu'elle nous paraît offrir un grand intérêt. Elle donne une haute idée du sérieux chrétien de Pierre du Pontavice, et elle le montre se préparant par l'étude et par la prière à évangéliser la France. Son ministère dans les îles de la Manche fut pour lui la veillée des armes, où il prépara son âme pour la tâche qui lui apparaissait toujours plus comme l'œuvre de sa vie.

(1) Il semble résulter de cette phrase qu'il avait été question que Richard Reece fit une visite en France.

CHAPITRE V

LE PRÉDICATEUR MÉTHODISTE EN BRETAGNE ET EN
BASSE NORMANDIE (1802-1805)

Du Pontavice attendait que Dieu lui donnât le signal de rentrer en France, mais il ne séparait pas son désir de revoir sa patrie du désir d'y prêcher l'Évangile. « La paix sera-t-elle bientôt proclamée? écrivait-il. La porte sera-t-elle bientôt ouverte en France, pour que l'Évangile du Fils de Dieu puisse y pénétrer et y faire un glorieux changement? » Toutefois, « quelque véhéments que fussent les désirs de son cœur à cet égard, il avait une si grande crainte de se tromper et de prendre l'ardeur de son zèle ou certains mouvements de son cœur pour un appel de la Providence, que, lorsque les obstacles parurent levés et la porte ouverte, il consulta, avant de rien entreprendre, celui de ses amis dont il savait que les conseils pouvaient l'éclairer ou le diriger dans une démarche de cette importance. Il lui écrivit, le 2 mars 1802, lui déclarant qu'il n'avait encore aucune volonté déterminée. Il lui parlait d'une invitation qu'il avait reçue du Dr Coke de passer en Angleterre, pour l'accompagner ensuite en France. Les expressions dont il se servait indiquaient sa déférence pour ses supérieurs, et sa simplicité enfantine et vraiment évangélique.

« Pensez-vous, écrivait-il, que je ferais bien d'aller en France avec le Docteur, et n'y suis-je même point obligé, s'il le requiert, puisque le Seigneur s'est servi de lui pour me tirer des ténèbres, en me prenant avec lui pour

voyager parmi les chrétiens? Il est à cet égard comme mon père, et ne dois-je pas lui obéir comme un fils? Qu'en pensez-vous? Pour moi, je serais bien aise d'aller en Angleterre, et je serais bien aise aussi de rester dans les Iles, en attendant les directions de la Providence » (1).

De Quetteville, à qui il demandait conseil, l'encouragea à se rendre en France. La paix d'Amiens venait d'être signée, et le premier Consul autorisait les émigrés à rentrer. Mais avant de se décider à partir, du Pontavice voulut s'assurer des dispositions de ses parents à son égard. « Je reçus d'eux, dit-il, plusieurs lettres, qui m'invitaient, dans les termes les plus tendres, à revenir. Ma sœur me marquait qu'elle viendrait elle-même me chercher, si je ne revenais pas; et mon père m'écrivait aussi que, si les infirmités de la vieillesse ne l'empêchaient, il viendrait lui-même me trouver. Je ne leur avais pas caché ce que je faisais dans les Iles, que j'y prêchais l'Évangile; je leur avais aussi raconté un peu ce que Dieu avait fait pour mon âme. Ces nouvelles les affligèrent d'autant plus que je leur disais que, s'ils voulaient me revoir, mon dessein n'était pas de rester en France, mais de retourner dans les Iles, après leur avoir fait une visite » (2).

Les lettres de ses parents devenant de plus en plus pressantes, du Pontavice se décida à se rendre auprès d'eux. Une considération qui hâta son départ fut que le gouvernement français avait fixé un délai au retour des émigrés, après lequel, s'ils n'étaient pas rentrés, ils seraient pour toujours bannis de leur pays. Ce ne fut pas sans un vrai déchirement de cœur qu'il quitta les sociétés méthodistes des îles de la Manche, au milieu desquelles son ministère avait débuté et porté ses premiers fruits. Les

(1) *Mag. méth. des Iles*, t. I (1817), p. 50.

(2) Lettre inédite à Richard Reece, datée de Fougères, le 14 septembre 1802.

Iles étaient devenues pour lui une seconde patrie, et il emportait l'espoir d'y revenir, espoir qui ne devait pas se réaliser.

Au printemps de 1802, il s'embarqua à Guernesey pour Southampton et alla à Londres, d'où il se rendit, par la voie de Douvres, à Calais. Il y obtint un passeport qui lui permit de se rendre à Paris, et de là à Fougères, le lieu de sa naissance, qu'il avait quitté plus de dix ans auparavant. Ses parents vinrent à sa rencontre et lui firent le plus affectueux accueil. On lira avec intérêt deux extraits de ses lettres, où il décrit ses premières impressions dans ce milieu où il se sentait à la fois tendrement aimé par sa famille et séparé d'elle par les convictions et les expériences de sa vie religieuse.

Voici ce qu'il écrivait, le 9 août 1802, à son collègue et ami Jean de Quetteville : (1)

« Mes parents viennent au devant de tous mes désirs. Mais quoiqu'ils soient visiblement disposés à m'accorder tout ce que le cœur de l'homme peut désirer, tout cela, grâce au Seigneur, ne me fait pas envie, et je sens qu'il n'y a que Dieu qui puisse me satisfaire. Au milieu du plaisir que j'éprouve en revoyant mes chers parents, je sens qu'il me manque quelque chose; ce sont mes frères en Jésus-Christ. Des personnes du monde, amis et parents, sont venus me voir; mais leur compagnie m'est peu de chose; que leur conversation me paraît insipide, en comparaison de celle de mes frères en notre Seigneur! C'est une croix pour moi d'être séparé d'eux; je prie Dieu de me conduire et de m'ouvrir encore une fois le chemin des Iles, si telle est sa volonté; car, au milieu des vœux que je forme pour être réuni à son peuple, je sens au dedans de moi des convictions que je suis dans l'ordre de la Providence, et ma conscience me rend témoignage

(1) *Mag. méth. des Iles*, 1817, p. 52.

qu'il est nécessaire que je sois ici, pour plusieurs raisons, et peut-être pour des raisons qui me sont encore inconnues. Oh! que j'ai besoin de sagesse et de grâce!»

Il écrivait, le 14 septembre, à Richard Reece, qui était alors pasteur à Leeds : (1)

« Nous avons eu quelques conversations touchant la religion; mais mes parents sont très opposés à mes sentiments. Malgré cela, ils ne cessent de me témoigner beaucoup d'affection et voudraient bien me rendre content et heureux. Mais tout ce qu'ils pourraient m'accorder et tout ce qu'ils pourraient faire pour moi ne saurait me satisfaire. Le monde et ses conversations m'est à charge. N'allez pas croire que j'aie dans le monde; non, je n'y ai pas mis le pied; aussi dit-on que je suis un ermite. Ceux que je connais sont si pleins de l'amour du monde, leurs préjugés contre mes sentiments sont si fortement enracinés, ma faiblesse et ma pusillanimité sont si grandes que j'évite souvent leur compagnie. Je sais que notre Seigneur n'ordonne pas de fuir les hommes; mais n'est-il pas de notre devoir de fuir les lieux et les occasions qui peuvent nous être des pièges? C'est ce que je fais. Je n'ai jamais senti autant qu'à présent le besoin d'un ami. Oh! comme sa compagnie me serait agréable! Car, dans la situation où je me trouve, éloigné de ceux avec qui je suis uni en esprit, privé de toute assemblée et de toute conversation religieuse, je sens mon cœur serré, et j'aurais besoin de l'épancher dans le sein d'un ami.

« Plusieurs choses contribuent à rendre ma situation plus accablante. Il n'y a point ici de porte ouverte pour l'Evangile de Christ, et mon retour dans les Iles est accompagné de difficultés. Cependant mon projet est d'y retourner aussitôt que je le pourrai, et mon âme aspire fortement après ce temps heureux.

(1) Lettre inédite, datée de Fougères.

« Je suis ici aussi tranquille que s'il n'y avait point eu de révolution ; mais cependant je ne suis pas encore tout à fait libre, parce que mon nom n'est pas encore rayé de la liste des émigrés. Je suis, comme les autres émigrés, en surveillance, attendant une carte d'amnistie. Quand je l'aurai reçue, je pense que je serai libre d'aller où je voudrai. Le nombre de ceux qui sont sur la liste des émigrés est si grand, que cela prendra du temps avant que tous ceux qui sont rentrés aient reçu leur carte.

« De plus, mes parents voudraient m'arrêter ici, et me voir me marier. Et quand ils sauront quels sont mes desseins, cela leur causera une peine bien vive, et ils tâcheront sans doute de mettre des empêchements à mes projets. Je prie souvent Dieu qu'il me reconduise promptement parmi nos amis ; c'est le plus grand désir de mon cœur. Aidez-moi de vos prières et de vos conseils et écrivez-moi.

« Mes parents ont été exposés à beaucoup de dangers pendant la Révolution. Leur pays a été le théâtre de la guerre civile ; mais, grâce à Dieu, ils ont été préservés, c'est-à-dire mon père, ma mère et ma sœur, car j'ai perdu plusieurs cousins. Ils ont aussi conservé leur fortune. De sorte que nous nous trouvons comme s'il n'y avait pas eu de révolution en ce pays-ci.

« Donnez-moi des nouvelles de M. Clarke. Si je savais où il est, je lui écrirais.

« Je finis en vous souhaitant, à vous et à votre épouse, les bénédictions de la nouvelle Alliance, et en recommandant à vos prières celui qui est votre frère en Christ.

« P. P. »

Quoi qu'il se trouvât isolé et exilé dans sa ville natale, du Pontavice y était heureux dans la communion de son Sauveur :

« Ce serait sans doute, écrit-il, une grande satisfaction

pour moi de revoir mes amis, et la seule pensée de pouvoir peut-être un jour me voir réuni avec eux pour ne les plus quitter me remplit de joie. Je sens cependant un grand attrait à rester ici, jusqu'à ce que je voie un chemin ouvert pour en partir. Bien loin que mon âme soit plongée dans l'angoisse et dans la douleur, je me sens content et je pense que Dieu a beaucoup béni mon âme ; je sens qu'elle est soumise et résignée à sa volonté.....

« Le monde et ses partisans, leurs coutumes et leurs discours font encore journellement la peine et le tourment de mon esprit. J'ai soif de conversations touchant l'amour de Jésus. Je ne voudrais parler que de Jésus et ne vivre que de Jésus ; enfin, je désire être tout à Jésus. Privé de tous les moyens dont je jouissais avec nos amis, je n'ai plus d'autre appui que mon Jésus. C'est sans doute pour me consoler dans mon exil, que Dieu m'accorde les douceurs que je ressens dans mon âme » (1).

Les parents de Pierre du Pontavice avaient sans doute espéré qu'une fois rentré dans le milieu où s'était écoulée sa jeunesse, il considérerait ses dix années d'émigration et sa conversion au protestantisme comme un intermède fâcheux dans sa vie et qu'il reviendrait peu à peu à la foi de sa famille, ou tout au moins à cet état de demi-adhésion au catholicisme, qui était de bon ton chez les contemporains du Concordat et chez les admirateurs du *Génie du Christianisme*. Mais sa conversion avait été trop profonde pour pouvoir être ébranlée par des considérations de famille, et il « demeura ferme, comme voyant Celui qui est invisible ». Ses parents comprirent qu'ils devaient respecter dans leur fils des convictions qui les affligeaient, mais qui avaient donné à son âme une trempe virile et une hauteur morale qui forçaient leur admiration.

Dans ce milieu, où il pouvait parler de tout, excepté de

(1) Lettre à Jean de Quetteville, *Mag. méth.*, 1817, p. 53.

sa foi religieuse, et où il ne pouvait pas rendre témoignage à son Sauveur, du Pontavice se sentait encore plus exilé, quoique dans sa patrie et dans sa famille, que lorsqu'il était sur la terre étrangère entouré de ses frères en la foi. Le sentiment de sa vocation au ministère évangélique, loin de s'affaiblir, se fortifiait chaque jour. « N'ayant aucune fonction publique à remplir, il consacrait la plus grande partie de son temps à l'étude de la Parole de Dieu, et les heures s'écoulaient, comme il le dit lui-même, avec une grande rapidité. Par là, son âme se fortifiait au combat et se munissait d'arguments propres à renverser les sophismes des incrédules et des ennemis de la saine doctrine. Il vivait beaucoup par la pensée au milieu de ses frères en Jésus-Christ, et priaït pour eux. Dans ses lettres, il exhortait les jeunes chrétiens à persévérer dans le service du Seigneur... L'amour surnaturel dont il était embrasé annulait, pour ainsi dire, l'espace qui le séparait du corps des fidèles, et tous les points du globe où Jésus régnait semblaient se rapprocher dans son cœur comme au centre d'unité, ou plutôt son cœur élargi par la charité, s'épanchait à la fois dans le sein de toutes les Eglises (1). »

Au printemps de 1803, du Pontavice quitta Fougères pour visiter les sociétés méthodistes des environs de Caen et du Bocage, au milieu desquelles travaillait William Mahy. Dans une lettre à Richard Reece (la dernière de cette intéressante collection), il faisait part à son ami de ses impressions sur l'œuvre faite dans cette contrée par le pieux évangéliste guernesiais. Cette lettre est écrite en anglais, avec des précautions et des abréviations destinées à dépister les censeurs de la police, pour lesquels tout ancien émigré était suspect.

(1) *Mag. méth.*, 1817, page 54.

« 3 mai 1803 (1).

« Mon cher frère, — Je suis demeuré longtemps sans répondre à la lettre que vous m'écrivîtes en novembre ou décembre derniers. Mes affaires ne s'étant pas terminées aussitôt que je l'eusse désiré, je pensai qu'il était prudent de ne pas vous écrire avant qu'elles le fussent. Je craignais que mes lettres ne fussent arrêtées et ouvertes, ce qui aurait beaucoup nui à la conclusion de mes affaires. Aujourd'hui, par la bénédiction de Dieu, mes affaires sont terminées conformément à mes vœux, et j'ai la liberté d'aller où il me plaît (2).

« Notre frère Mahy ayant désiré ma visite, et notre frère de Quetteville m'ayant demandé d'y aller, je suis venu ici les derniers jours de mars et ai trouvé notre frère Mahy très heureux de me voir. La petite société que notre frère a formée ici m'a fort bien accueilli, et j'ai été moi-même très reconnaissant de la trouver. Nous avons ici, dans deux communes, trois classes, dont les membres sont vraiment sincères et vivent de la vie de Dieu. Plusieurs parmi eux ont fait des progrès dans la connaissance d'eux-mêmes et ont soif de Dieu. Je me trouve heureux parmi eux, et quand je les entends raconter leur expérience, je ne puis que me réjouir de ce que Dieu a commencé une grande œuvre dans cette grande nation, et j'espère beaucoup que ce petit troupeau sera un peu de levain pour faire lever la masse. La plupart d'entre eux prient en public dans nos réunions de prière

(1) Cette lettre inédite, que nous traduisons de l'anglais, doit avoir été écrite de Beuville, où résidait W. Mahy, dans la famille de sa femme, née Houel.

(2) Du Pontavice fait allusion évidemment à sa situation d'ancien émigré, placé sous la surveillance de la haute police. Ses démarches et sa correspondance étaient surveillées de près. Il venait enfin de recevoir l'autorisation qui le mettait en règle avec la police ombreuse du premier Consul.

et ont un beau don pour la prière. Ils désirent beaucoup voir la vérité se frayer son chemin dans ce pays et prient avec ferveur pour cela. Nous avons une autre classe à environ dix lieues de ces villages; quelques-uns de leurs membres ont été convertis du catholicisme (1). La semaine dernière, notre frère Mahy les a visités et y a passé quelques jours. Pendant cette visite, un catholique à été profondément touché, a versé des larmes et s'est uni à la classe.

« J'ai prêché plusieurs fois dans les communes où nous avons trois classes (2). Les gens ont paru bien recevoir ma prédication, et je crois que quelques-uns sont sous la conviction. Depuis que je suis avec notre frère, j'ai en moi de grandes espérances que Dieu nous bénira. J'ai éprouvé une grande union d'esprit avec notre frère Mahy, et ce sentiment est aussi chez lui à mon égard. Nous n'avons pas encore essayé de prêcher dans la grande ville voisine (3), parce que les lois du pays ne nous favorisent pas; cependant nous espérons, avec la bénédiction de Dieu, tenter de le faire, dans un esprit de prière et de prudence.

« Notre frère prêche dans plusieurs communes assez éloignées et les visite de temps en temps. Il espère s'y rendre dans quelques jours. Nous n'y avons pas de classe, ce qui n'est pas surprenant, M. Mahy ayant à prêcher dans une douzaine de communes, fort distantes les unes des autres; et n'ayant pas de cheval, il doit aller à pied dans une contrée où les chemins sont fort mauvais, surtout en hiver; il ne peut en conséquence visiter que rarement les villages éloignés. Il en résulte que, si sa prédication réveille quelques personnes, elles sont

(1) Il s'agit évidemment du Bocage, et peut-être de Crocy.

(2) Beuville et Périers.

(3) Il s'agit de Caen, où Mahy avait tenté de commencer une réunion. Voir l'Introduction.

exposées à perdre ce qu'elles ont reçu, ne pouvant pas être visitées assez fréquemment. Je crois que deux prédicateurs seraient très nécessaires ici. Il serait aussi très nécessaire qu'ils eussent un cheval. Cela coûterait cher, il est vrai; mais la grande probabilité d'une abondante moisson à recueillir dans ce pays devrait encourager nos amis à nous venir en aide. Je suis Français et je songe aux besoins de mon pays et je plaide pour lui. Les protestants ont perdu beaucoup de leur influence et en perdent tous les jours. Ils sont divisés entr'eux et ne peuvent s'entendre. Le peuple, surtout dans les grandes villes, se détourne des protestants. Je vois clairement que la voie se prépare pour la prédication de l'Évangile, et j'espère que lorsque le moment sera venu, une porte s'ouvrira parmi les catholiques et il y aura une œuvre surprenante de Dieu. Aidez-nous par vos prières, et que nos frères prient pour nous.

« Avant de venir ici, j'avais un grand désir de retourner aux Iles, mais maintenant j'éprouve un grand désir de voir l'œuvre de Dieu fleurir dans mon pays.

« Mes parents et toute ma famille sont très opposés à mes sentiments, et je m'attends à rencontrer de leur part une grande opposition, soit que j'aille aux Iles, soit que je reste ici pour y prêcher l'Évangile, si c'est la volonté de Dieu.

« J'espère que M. Bramwell priera avec ferveur pour moi. Demandez-lui de nouveau de se souvenir de moi, quand il a un libre accès au trône de grâce.

« Je suis avec affection votre frère en Jésus-Christ,

« P. DU PON... ».

Après quelques mois passés auprès de Mahy, pendant lesquels du Pontavice le seconda avec succès au milieu des Eglises de la Basse-Normandie, il revint à Fougères,

où le rappelait la maladie de son père qui mourut au printemps de 1804. Il y fut retenu assez longtemps pour le règlement de ses affaires de famille.

Voici la lettre qu'il écrivait de Fougères à la femme de son collègue Mahy, en date du 1^{er} juin 1804 (1) :

« Ma très chère sœur en Christ, — Quand je suis parti de chez vous, j'espérais avoir le plaisir de vous revoir bientôt, vous et tous nos amis; et même pendant la plus grande partie du temps que j'ai passé ici, je me promettais bien du plaisir à retourner avec votre mari, mon très cher frère, pour m'entretenir avec vous tous de l'amour de Jésus. C'est cet amour qui lie étroitement les cœurs; et quand il survient des afflictions, c'est encore un nouveau lien qui les unit plus étroitement. Puisse le Dieu de consolation changer notre tristesse mutuelle en joie, et faire que toutes choses tournent selon nos désirs! Si Dieu permet que je vous revoie... Il me semble vous entendre dire à ces mots : Quoi ! notre frère nous abandonne-t-il ? Non, très chère sœur ; si je n'ai pas dans ce moment le plaisir de vous revoir, j'espère, par la grâce de Dieu, avoir dans un autre temps cette grande satisfaction; et pendant que je serai absent de corps, mon esprit sera souvent présent avec vous tous. Cette terre n'est qu'une vallée de larmes; mais quand on y voyage avec ses frères en Jésus-Christ, cela adoucit beaucoup les amertumes de la vie. Aussi quand on vient à les quitter pour être seul, c'est l'un des plus grands chagrins qu'éprouve le chrétien : telle est maintenant ma situation. Le souvenir de l'affection que vous m'avez témoignée, de même que tous nos amis, adoucira mes peines, et l'espoir de vous revoir me fera prendre courage dans mon affliction. Je me recommande à vos prières, et vous prie d'assurer votre sœur, et tous nos

(1) *Mag. méth.*, 1817, page 55.

amis, de la sincère affection avec laquelle j'espère être, pour la vie et pour jamais, votre frère en Jésus-Christ.

« P. DU PONTAVICE. »

La Providence retint du Pontavice à Fougères beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait pensé. Il eut une longue maladie, qui le mit hors d'état de reprendre immédiatement la vie active du ministre chrétien.

On lira avec intérêt la lettre suivante, écrite pendant sa convalescence, à William Mahy :

Fougères, 16 septembre 1804 (1).

« Mon très cher frère. — La semaine dernière, j'avais l'intention de partir pour aller chez vous. Je m'étais cru presque entièrement rétabli ; mais alors je me suis trouvé plus mal portant que je n'aie été depuis quelques semaines. Voilà ce que j'ai éprouvé plusieurs fois depuis plus de deux mois, tantôt me croyant presque guéri, et après cela me trouvant plus mal. Cependant j'ai sujet de rendre grâce à Dieu, car malgré tout je crois que mon rétablissement avance un peu. Les maladies que l'on contracte par une trop grande application à l'étude se guérissent lentement, et même quand l'application a été portée à un très grand excès, elles ne se guérissent guère radicalement, parce que l'étude trop prolongée détruit les organes.

« J'ai lu, dans l'un des plus célèbres médecins modernes, une multitude d'exemples d'hommes adonnés à l'étude, qui se sont détruit la santé et qui sont morts victimes de leur application. Et il y a peu de savants qui n'aient souffert par leur étude. Il est surtout extrêmement mauvais de lire et de méditer tout de suite après les repas ; il en résulte une multitude d'incommodités et de maladies,

(1) *Mag. méth.*, 1817, page 56.

parce que cela trouble la digestion, et dérange par conséquent toute l'économie animale, quand la chose est continuellement répétée.

« Je me permets ces réflexions qui ne sont pas les miennes, mais celles des médecins de tous les pays, pour vous engager à ménager votre santé ; elle est précieuse, tant pour vous-même que pour les autres. La culture de votre jardin, les visites que vous faites aux amis, les voyages que vous entreprenez sont d'excellents moyens pour vous conserver la santé. Les douces conversations dont on jouit avec ses amis font un très grand bien à l'âme et au corps. Le Seigneur vous a doublement favorisé à cet égard. Au dehors, vous avez plusieurs amis avec qui converser des choses saintes, et surtout de Celui que vous aimez. Remerciez le Seigneur tous ensemble, et louez-le pour cet inestimable bienfait ; je sais un peu, par une triste expérience, ce qu'il vaut, vivant avec ceux qui n'ont point de goût pour une vie véritablement chrétienne et qui sont mondains.

« Oh ! que c'est une chose agréable et délicieuse pour une famille de vivre chrétiennement, de parler ensemble de l'amour de Jésus, et de chanter ses louanges. Mais que la vie des mondains est fade et insipide ! S'il me fallait rester toujours ici et vivre avec ceux qui sont mes plus proches selon la chair, je crois que la mort me serait meilleure que la vie. Je gémis et je languis dans l'affreux désert où je me trouve réduit. La comparaison de mon état présent avec celui où je me suis trouvé, en différents pays, avec les chrétiens, me fait soupirer.

« Quand le Seigneur m'aura rétabli, je pense que je trouverai bien de la joie de me voir enfin en route pour aller vers vous ; mais ne l'étant pas, il faut que je tarde encore, peut-être une, deux ou trois semaines, ce que le Seigneur voudra. De plus, il y aura peut-être quelques affaires chez nous qui demanderont ma présence, à cause

de la mauvaise santé de mon frère. Ainsi je me vois doublement arrêté. Je suis fâché de vous écrire toujours : j'irai, et de ne point aller. Le plus sûr maintenant est de ne compter sur moi que lorsque vous me verrez ; car, comme mon rétablissement demande du repos et que c'est le seul remède, vous sentez bien que je ne puis entreprendre un voyage et recommencer les travaux du ministère avant d'être guéri ; ce serait le moyen de détruire ma santé pour jamais. »

Dans une autre lettre, du Pontavice exprimait en termes touchants, à son collègue Mahy, sa sympathie pour lui dans les épreuves de son ministère (1)

« Vous cherchez à me consoler dans mes épreuves, je vous en remercie, car j'en ai grand besoin ; je mène ici une vie inutile et bien triste. Je suis comme un arbre stérile qui occupe inutilement la terre ; transplanté dans un désert aride et hérissé de ronces et d'épines, je languis et je porte envie aux arbres plantés auprès des eaux, qui rendent leur fruit en leur saison et dont le feuillage est toujours vert. Je regrette cet heureux temps où ma demeure était près du sanctuaire. J'étais alors abondamment arrosé des eaux qui en sortaient. Là, calme et tranquille à l'abri de la tempête, je coulais des jours heureux ! Oh ! qu'on est misérable et exposé à de grands dangers lorsqu'on est seul, éloigné du peuple de Dieu ! L'espoir de le rejoindre bientôt, pour ne le plus quitter jamais, est un grand soutien. Si Marguerite G... savait apprécier ce privilège inestimable, elle ne vous quitterait pas. Il paraît, d'après ce que vous me marquez, que François G... est en grand danger, n'ayant pas beaucoup de discernement ; le premier zèle l'a soutenu d'abord, mais se

(1) *Mag. méth.*, 1817, page 57.

ralentissant il pourrait à la fin abandonner tout. Cher frère, ce n'est point à vous qu'il faut s'en prendre de ces malheurs; vous leur prêchez de bouche et d'exemple, et vous êtes net de leur sang.

« Je vous remercie du détail que vous me donnez du Pays de Bas (1). En lisant ce que vous rapportez de l'opposition que vous y avez rencontrée, je me suis rappelé que M. de la Fléchère, dans une lettre à l'un de ses amis, le félicite de ce qu'il avait trouvé de l'opposition, lui disant que plus il en aurait, plus la parole du Seigneur aurait de succès. Vous voyez que cela se vérifie à votre égard. Vous n'avez jamais trouvé tant d'opposition et jamais Dieu n'a autant béni vos labeurs. Courage, mon cher frère. Je voudrais bien être avec vous et pouvoir vous servir dans l'Évangile, avec toute douceur, humilité et obéissance. Mais, quoique vous soyez seul, comme vous dites, je ne sais point quand je pourrai vous rejoindre.

« Peut-être quelques-uns ont-ils été scandalisés par ma longue absence. S'ils savaient combien elle m'a fait et me fait encore souffrir, ils compatiraient à mes maux. Je n'accuse point mes frères; je suis persuadé, comme vous me le marquez, qu'ils se souviennent de moi et qu'ils pensent que, s'il eût été en mon pouvoir d'aller les visiter, je l'aurais fait. Cette persuasion m'aide à supporter la peine de ne pas les voir. Qu'ils continuent de prier pour moi! j'en ai besoin.

« Je désire que Marie André mette à profit l'affliction que Dieu lui envoie; c'est souvent là le temps où il répand plus abondamment ses consolations spirituelles. J'ai entendu dire quelquefois à nos amis qu'ils n'étaient jamais aussi heureux que lorsqu'ils étaient malades. Si j'étais chez vous, je tâcherais de la consoler; mais puisque je

(1) Le Bocage, ou région de Condé-sur-Noireau.

ne puis avoir ce bonheur-là, dites-lui de ma part de prendre courage, de regarder à Jésus crucifié, expirant sur la croix et de se consoler dans l'espérance de le voir en sa gloire, assis à la droite de Dieu, et de le louer de nous avoir délivrés de toutes nos misères et de la mort même.

« Rappelez-moi au souvenir de votre épouse, de votre sœur et de tous nos amis. Vous obligerez celui qui est votre affectionné frère en Jésus-Christ,

« DU PONTAVICE. »

On a remarqué, dans ces lettres, et on remarquera dans les suivantes, avec quel intérêt du Pontavice suivait, dans ses moindres détails, l'œuvre de William Mahy au milieu des simples paysans de la Basse-Normandie. Il les avait visités de maison en maison et prenait un vif intérêt à leurs circonstances personnelles et à leur état spirituel. On en jugera par la lettre qui va suivre et par plusieurs autres. Il se sentait l'un des pasteurs de ces petits troupeaux, et ses lettres indiquent une sollicitude pastorale touchante. Il n'y a pas trace chez lui de hauteur ou de morgue; le gentilhomme breton est devenu, à l'école de son Maître Jésus, « doux et humble de cœur ».

Cette humilité se montre aussi dans ses rapports avec William Mahy. Il voudrait être avec lui, dit-il, pour « le servir dans l'Évangile, avec toute douceur, humilité et obéissance. » Par la naissance et par l'éducation, il était assurément supérieur à Mahy; mais il avait le cœur trop chrétien pour se prévaloir de ces avantages et pour oublier les services rendus, depuis plus de douze ans, par son collègue à la cause de l'Évangile en France.

Dès que sa santé le lui permit, du Pontavice retourna au milieu de ses amis bas-normands, pour reprendre l'œuvre d'évangélisation, qui lui était chère. Ses explications familières de l'Écriture Sainte étaient fort goûtées et

contribuèrent à développer la piété et à affermir la foi des chrétiens. Il allait volontiers passer la soirée dans les maisons où les femmes se réunissaient pour leurs travaux d'aiguille. Il leur faisait de bonnes lectures, souvent extraites d'ouvrages anglais qu'il traduisait pour elles. On a remarqué l'allusion qu'il fait, dans la dernière lettre citée, à une pensée de La Fléchère. Il traduisit en effet, pour l'édification de ses amis de Beuville, les lettres édifiantes de ce chrétien éminent, qui fut certainement l'un de ceux dont les écrits exercèrent sur lui la plus grande influence. On nous a communiqué l'un des cahiers de cette traduction, faite avec ce soin et écrite avec cette netteté qui sont des traits de son caractère.

Il est fâcheux que le ministère de du Pontavice, au milieu des sociétés méthodistes du Bocage et des environs de Caen, ne nous soit connu que par les lettres qu'il adressait, pendant ses séjours à Fougères, à ses frères et sœurs en la foi. Mais si insuffisante que soit cette source, elle nous apprend à connaître et à admirer l'intensité de la piété et du zèle chrétien de cet éminent serviteur de Dieu.

Ce fut pendant un nouveau séjour à Fougères, où le ramenait souvent le règlement d'affaires de famille assez compliquées, que Pierre du Pontavice écrivit les deux lettres qui suivent à l'un des membres de la petite société de Fresne, dans le Bocage, nommé Bisson :

Fougères (Printemps de 1805) (1).

« Je suis arrivé il y a trois semaines chez mes parents, qui m'ont reçu avec beaucoup d'affection. Le Seigneur m'a aussi favorisé d'une bonne santé depuis que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir, et je ressens continuellement le désir d'employer le reste de mes jours au service de notre

(1) Sans date. *Mag. Méth.*, 1817, pages 58 et 97.

divin Maître. C'est une croix bien pesante pour moi d'être éloigné de ceux que j'aime en Jésus-Christ. Je suis comme un homme qui se trouverait dans un pays lointain, et qui aspirerait continuellement à être réuni aux siens. Tous les enfants de Dieu ne forment qu'une seule et même famille, qui a l'Éternel pour son père; les liens qui nous unissent à cette famille et à notre divin Père sont plus forts que ceux de la chair et du sang : les uns ne sont que pour un temps, mais les autres sont éternels.

« Par la mort, nos âmes étant entièrement dégagées de la matière seront réunies avec les fidèles dans les cieux, et unies en Jésus-Christ les unes avec les autres, par les liens indissolubles de l'Esprit éternel. Oh ! quelle merveilleuse union ! Oh ! quel bon Dieu nous a mis sur la terre, pour nous préparer à jouir de la félicité que nous procure cette union céleste ! Toute la doctrine de Jésus-Christ tend à nous unir en esprit, même dès ici-bas, avec un si bon Père et avec ses chers enfants. Et celui-là est le plus pieux, qui sent le plus d'union avec Dieu et avec ses frères en Jésus-Christ. Voilà le tout de la religion ; mais quelle religion ? Ah ! c'est une religion qui embaume l'âme des plus délicieux parfums ; c'étaient ces parfums délicieux qui embaumaient les vêtements du Sauveur, comme il est dit au Psaume 45 : *Tous tes vêtements sont parfumés de myrrhe, d'aloès et de casse* ; et ce seront ces délicieux parfums qui embaumeront à jamais le palais de l'immortalité.

« Cherchons donc avec ardeur, mon cher frère, ces doux parfums dans la personne de notre divin Rédempteur, afin que nous puissions répandre en tous lieux la bonne odeur de Christ, et que nous soyons préservés de la corruption du siècle. Le moyen de parvenir à ce but, c'est de sortir, par l'assistance divine, de l'ordure du péché ; d'aller, par une foi simple, à Jésus pour être lavés d'eau nette, et recevoir son onction divine, comme une onction d'huile

toute fraîche, et nous revêtir des vêtements du salut. Quand on a le bonheur d'être revêtu de ces beaux habits, qui sont de fin lin, pur et reluisant, on doit bien se garder de les souiller : comme ils sont d'une blancheur éclatante, la moindre chose peut les gâter. Mais, grâce à notre Dieu, nous avons une source ouverte pour la souillure : cette source est le sang de Jésus qui n'a rien perdu de son efficacité. Mille milliers, et dix mille millions s'y sont déjà lavés, et ils en sont ressortis plus blancs que la neige, pour aller se réunir avec l'armée céleste. Faisons de même, et nous aurons aussi le bonheur ineffable de goûter les pures délices dont jouissent les élus dans le saint paradis. On se lave dans le sang de Jésus quand, après avoir bien senti que l'on est tout souillé, on croit du fond de son cœur que le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché. Alors l'Esprit divin fait l'aspersion de ce précieux sang à nos consciences, d'une manière spirituelle, et nous purifie de toutes les œuvres mortes ; c'est pourquoi saint Paul l'appelle *le sang de l'aspersion*. Je souhaite que vous et toute votre famille, père, mère, et frères, fassiez l'application de ce sang, qui est un remède infailible ; je le recommande aussi à tous nos amis de votre commune et d'ailleurs, dites-le leur de ma part et les assurez des vœux que je forme pour leur bonheur.

« Présentez mes respects à M^{me} Mottet ; je désire que Dieu la comble de ses plus précieuses faveurs, elle et toute sa famille. Je ne nomme point les autres amis, mon cœur les nomme et les désigne tous. Embrassez votre père de ma part. Puisse le Seigneur, quand il l'aura rassasié de jours, l'introduire en son repos ! Rappelez-moi au souvenir de vos frères. »

22 Juillet 1805 (1).

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire. Je désirais partir pour Caen au commencement du mois de juin au plus tard, et passer par votre pays pour vous voir, ainsi que tous nos amis, afin de nous affermir et de nous réjouir ensemble en priant le Seigneur et en chantant ses louanges ; mais des affaires, qu'il me faut absolument terminer, me retiennent. Je me propose de partir aussitôt qu'elles seront terminées ; l'espoir de me réunir avec ceux qui aiment le Seigneur Jésus me soutient et me console.

« Oh ! qu'il est avantageux de vivre avec les vrais enfants de Dieu ! La terre n'est qu'un affreux désert pour tout chrétien qui est privé de la compagnie de ses frères ; mais est-on avec eux, le désert devient bientôt un Eden. Le bonheur que nous éprouvons quand nous sommes réunis au nom du Seigneur, est un avant-goût de cette félicité dont nous jouirons dans notre céleste patrie. C'est comme les enfants d'Israël qui goûtèrent des fruits délicieux de la terre de Canaan, avant d'entrer dans leur héritage. Que le goût des fruits, encore bien plus délicieux, de la Canaan céleste, nous fasse aspirer de plus en plus à entrer en jouissance de notre héritage incorruptible et glorieux. Je m'estimerais bien heureux si, lorsque je reparaitrai au milieu de vous, je revenais tout chargé de fruits nouvellement cueillis, comme ceux qui furent envoyés à la découverte, par les enfants d'Israël, dans le pays de Canaan. Gardons-nous bien d'imiter les Israélites dans leur incrédulité ; croyons fermement aux promesses de notre Dieu ; reconnaissons notre indignité, mais considérons le mérite et la dignité du Seigneur Jésus : il a tout mérité pour nous, le pardon de nos péchés, le don du Saint-Esprit et la gloire éternelle. Reposons-nous sur lui, sur ses souffrances, sa mort, sa

(1) A. M. Bisson, de Fresne. *Mag. Méth.* 1817, page 98.

résurrection, son inépuisable amour, et nous éprouvons qu'il est un Sauveur suffisant, et qui peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par lui.

« J'ai reçu la lettre de M. de la Fontenelle, et je lui ai fait réponse, il y a déjà longtemps. Quand vous le verrez, dites-lui que je pense souvent à lui et que j'espère le voir quand j'aurai terminé mes affaires. Faites aussi mes amitiés aux autres amis de Fresne. L'affection qu'ils m'ont témoignée, et surtout le désir de sauver leurs âmes, ont fait des impressions dans mon cœur qui ne s'effaceront jamais. Rappelez-moi au souvenir de M. et M^{me} Mottet et la famille. Je désire sincèrement que Dieu leur accorde ses plus précieuses bénédictions ; la manière polie et affectueuse dont ils m'ont reçu, moi qui étais un étranger dans votre pays, excite vivement ma reconnaissance, et leur souvenir est cher à mon cœur. Faites bien mes amitiés à M. Groussard, femme et enfants ; leur dévouement pour la cause de Dieu a charmé mon cœur, et je désire que sa bonté les récompense, non seulement pour cela, mais aussi pour les attentions qu'ils ont eues pour moi. Dites aussi à notre ami Bridet, à sa femme et à sa fille, que leur fermeté pour la cause de Dieu, et leur ferme résolution de le servir au milieu d'une génération corrompue et perverse, ont été pour moi une grande consolation. Oh ! que Dieu les bénisse ! Rappelez-moi au souvenir de votre père et de toute la famille. Votre maison m'a rappelé les bons temps d'autrefois, où les pères avec toute leur famille voulaient tous d'un accord servir l'Eternel. Si vous voyez nos amis de Sainte-Honorine, faites-leur bien des amitiés de ma part. »

« Je suis avec affection votre frère en J.-C.

« DU PONTAVICE. »

Mais le moment était arrivé où du Pontavice crut devoir accepter l'appel des églises de la Haute-Normandie et commencer une nouvelle période (la dernière, hélas !) de son trop court ministère.

CHAPITRE VI.

LE PASTEUR RÉFORMÉ DANS LE PAYS DE CAUX (1805-1810)

La situation d'un ministre de l'Évangile en dehors des cadres officiels, délicate en tout temps dans un pays fortement centralisé comme la France, devait être particulièrement difficile sous l'Empire, au lendemain du jour où Napoléon crut avoir rétabli la paix religieuse par le Concordat et la loi de Germinal an X. L'empereur n'eût pas vu de meilleur œil l'établissement d'églises protestantes dissidentes, que le rétablissement des congrégations catholiques. Il voulait des ministres du culte, qui, simples fonctionnaires d'ordre religieux, tinssent de lui leur investiture et pussent être brisés en cas de résistance.

Les protestants, heureux de voir leur religion élevée à la dignité de religion reconnue, ne tarissaient pas dans les louanges hyperboliques qu'ils prodiguaient au chef de l'État, qui venait de leur créer une situation qu'ils n'avaient jamais eue, même sous le régime de l'Édit de Nantes.

Ils ne pouvaient donc voir qu'avec mécontentement une œuvre d'évangélisation indépendante de leurs consistoires. Ne risquait-elle pas, le jour où l'attention du pouvoir s'arrêterait sur elle, de les compromettre auprès du gouvernement ? A part cette raison de prudence timorée, il y avait aussi chez plusieurs, à l'égard de la petite mission méthodiste, fondée en 1791 en Basse-Normandie, la résistance de ceux qui dorment et veulent dormir à ceux qui tentent de les réveiller.

Pierre du Pontavice, quoique étranger, par ses origines religieuses, à la situation très spéciale du protestantisme français à cette époque, se rendit compte assez rapidement des difficultés qui l'attendaient, s'il restait en dehors des cadres ecclésiastiques officiels. L'œuvre faite par Mahy avait sa pleine approbation, et il était heureux de travailler à côté de ce vaillant champion de l'Évangile. Mais il n'y avait guère place pour deux missionnaires dans le champ limité qu'embrassait alors l'œuvre méthodiste en Normandie, et toute entreprise nouvelle eût certainement éveillé les susceptibilités jalouses de l'administration impériale. N'ayant d'ailleurs aucune objection de principes contre les Églises reconnues par l'État (pas plus que n'en avaient à cette époque les méthodistes anglais), il était disposé, si la Providence lui ouvrait la voie, à accepter un poste dans l'Église réformée. Il y fut encouragé par Laurent Cadoret, le pieux pasteur de l'Église de Luneray, avec lequel il entretenait dès lors des rapports intimes. William Mahy lui-même comprit que c'était là, pour son ami, la meilleure voie à suivre. Le poste de pasteur de l'Église de Condé-sur-Noireau étant alors vacant, du Pontavice crut un moment à la possibilité de s'y faire nommer; il eût pu de la sorte ne pas se séparer des sociétés méthodistes de la région, auxquelles il était tendrement attaché. Mais les anciens de l'Église réformée de Condé, imbus de forts préjugés contre les méthodistes, refusèrent ses services. Il pensa alors qu'il pourrait, une fois devenu pasteur officiel, ne pas prendre un poste et continuer ses courses d'évangélisation en Normandie. Mais un appel pressant de quelques Églises du pays de Caux, privées de pasteur, le décida à s'y rendre.

La lettre suivante nous fait connaître comment Pierre du Pontavice devint pasteur de l'Église réformée, sans cesser toutefois d'être missionnaire méthodiste :

A MADAME MAHY, A BEUVILLE. (1)

Paris, 16 décembre 1805.

« J'ai attendu jusqu'à ce moment pour vous écrire quelque chose de positif sur ma situation. Gloire à Dieu ! mon affaire est terminée avec un parfait succès. Vous ferez part à nos amis de ce qui suit :

« Le printemps dernier, étant dans les environs de Condé-sur-Noireau, je me trouvai fort travaillé dans mon esprit, pensant qu'il pourrait être pour la gloire de Dieu que je fusse reçu ministre, selon l'usage établi par la discipline ecclésiastique des Églises réformées de France. M. Cadoret me dit, sans que je lui en eusse parlé, qu'il serait très avantageux pour moi d'être ainsi reçu. Quelques jours après, je lui écrivis pour le prier d'intéresser M. Mordant, ministre de Rouen, en ma faveur, et moi-même j'écrivis une lettre à ce pasteur, qui m'adressa aux pasteurs de Paris, me donnant leurs adresses ; j'écrivis à M. Rabaut, législateur, membre de la Légion d'honneur, et l'agent général de toutes les Églises réformées de France (2). C'est lui qui présente au ministre des cultes toutes les réclamations de ces Églises ; le frère de ce Monsieur, qui est ici pasteur (3), m'envoya une lettre on ne

(1) *Mag. méth. des Iles*, t. I, 1817, page 99.

(2) Pierre-Antoine Rabaut, dit Rabaut-Dupuis, ou Rabaut-le-Jeune, était le troisième fils de Paul Rabaut, le célèbre pasteur du Désert. Né à Nîmes en 1746, il fut élu en 1797 membre du Conseil des Anciens et en 1799, membre du Corps législatif. Il fut l'un des instruments les plus actifs de la réorganisation des Églises protestantes, secrétaire du Consistoire de Paris et chef du Bureau de correspondance des Églises réformées. Il mourut en 1808.

(3) Jacques-Antoine Rabaut, dit Rabaut-Pommier, frère du précédent, né en 1744 à Nîmes. Pasteur dans le Midi, il fut député à la Convention, comme son frère aîné Rabaut Saint-Etienne, et faillit périr avec lui sur l'échafaud. Il fut, sous l'Empire, sous-préfet du Vigan. En 1803, il devint pasteur à Paris. La Restauration l'exila pendant deux ans. Rentré à Paris, il n'y reprit pas ses fonctions pastorales et y mourut en 1820.

peut plus honnête, me disant que ses collègues, MM. Mar-ron et Mestrezat, avaient lu avec beaucoup d'intérêt ma lettre, et qu'ils ne pensaient pas pouvoir refuser ma demande, croyant que ma vocation était de Dieu ; que je pouvais aller à MM. Sabonnadière, Mordant et Alègre, pour me faire examiner par eux sur les différents points sur lesquels on examine les candidats au ministère, et après cela venir à eux muni des attestations de ces Messieurs, et qu'ils achèveraient ce qui serait nécessaire pour ma promotion au ministère. M. Sabonnadière m'a comblé de politesse et d'amitié, et après avoir eu des entretiens avec moi, m'a donné les certificats les plus flatteurs et les plus avantageux. M. Mordant m'a traité comme si j'eusse été son frère bien-aimé, m'a donné un certificat extrêmement fort, et ne m'a quitté que quand la diligence partit pour Paris ; car il vint lui-même m'aider à faire mes paquets, et me conduire à la voiture, me comblant d'amitiés et faisant mille vœux pour moi. M. Alègre, pasteur de Bolbec, ne le céda en rien à tous ces messieurs, et me traita en vrai frère. Il ne souffrit pas que je fisse aucun repas à l'auberge. Depuis longtemps, il m'a préparé un lieu pour prêcher la Parole dans ce canton.

« Muni des certificats de ces messieurs, je viens à Paris, on me reçoit avec affection, on m'examine, on me donne des sujets à traiter, on me fait prêcher en particulier, on m'examine sur la théologie, on me reçoit en me témoignant qu'on est très content et très satisfait de moi. Hier, dimanche 15 décembre, j'ai reçu l'ordination avec l'imposition des mains, et mercredi prochain j'aurai mes lettres. Quand je considère comme toute cette affaire a été amenée, et qu'avec tout cela j'ai le témoignage intérieur que la chose vient du Seigneur, mon cœur se remplit de reconnaissance et de joie. Il me faut maintenant suivre le chemin que la Providence me trace. M. Mordant m'attend à Rouen où il faudra que je prêche, et M. Alègre

m'attend à Bolbec, où j'ai promis de prêcher. Dans les environs de Bolbec et de Rouen, il y a beaucoup de protestants qui veulent avoir un ministre, et qui m'attendent ; ce pays en est plein, et leurs assemblées sont nombreuses. M. Cadoret demeure dans ces cantons ; ses assemblées sont aussi très nombreuses et il veut que je les visite quelquefois. Quand je serai dans ce pays, je tâcherai de m'arranger de manière à partager mon temps entre eux et vous.

« O chers frères, sœurs et amis, priez le Seigneur pour moi qui, au milieu de toutes mes épreuves (car j'en ai eu beaucoup dans cette ville) ne m'a pas abandonné, mais, au contraire, s'est tenu à mes côtés pour me conduire et me consoler. Quel vaste champ m'est actuellement ouvert ! Si j'étais un vaillant et laborieux ouvrier dans la vigne du Seigneur, je pourrais recueillir beaucoup de fruits. Je me sens intérieurement plus à Dieu ; ma réception a fait beaucoup de bien à mon âme, je le sens, et c'est un témoignage indubitable que c'était la volonté du Seigneur.

« Quand votre mari sera de retour, assurez-le de mon sincère attachement, qui, je le pense, ne finira jamais, pas même avec la vie. Témoignez à nos amis mon amitié pour eux ; dites-leur que je pense souvent à eux. Je finis en souhaitant que le Seigneur vous comble de ses grâces. »

Dès le 26 novembre 1805, le Consistoire de Bolbec avait pris la délibération qui suit (1) :

« Le Consistoire,

« Considérant que le nombre des fidèles et des communes privés des avantages du culte est très considérable ;

« Que leur éloignement ne leur permet pas de profiter

(1) Communiqué par M. Barthié, président du Consistoire de Bolbec.

des services des deux seuls pasteurs accordés à cette Eglise ;

« Que les protestants de ces communes ont exprimé depuis longtemps le besoin d'un pasteur et le vif désir de l'obtenir ;

« Que M. Dupontavice-Vaugarni, originaire de Fougères, département d'Ille-et-Vilaine, distingué par ses lumières, sa piété et sa vie exemplaire, et muni de plusieurs suffrages honorables, est disposé à se consacrer au service de l'Eglise consistoriale de Bolbec ;

« Arrête ce qui suit :

« Art. 1^{er} — Le Consistoire adresse vocation à M. Dupontavice-Vaugarni, afin que, d'après son consentement, il exerce son ministère dans l'étendue de l'Eglise consistoriale de Bolbec.

« Art. 2. — Cette vocation sera adressée, avec l'approbation de M. le Préfet du département, à Son Excellence le Ministre des Cultes, afin d'obtenir de la justice et de la munificence de Sa Majesté l'Empereur et Roy, la confirmation de ladite vocation.

« Art. 3. — Le Consistoire, honoré de plusieurs marques de la bienveillance de Son Excellence M. le Ministre des Cultes, et plein de confiance en sa sagesse, ose attendre une réponse prompte et favorable à sa demande. »

Un décret de l'Empereur, en date du 31 janvier 1806, confirma la vocation que l'Eglise de Bolbec avait adressée à du Pontavice. A son retour de Paris, il visita les Eglises de Rouen et de Bolbec, donna quelques jours à ses amis méthodistes de Beuville et du Bocage, puis se rendit à Fougères, pour y prendre congé de sa famille. De là il écrivit la lettre qui suit à M^{me} Mahy (1) :

Fougères, 26 février 1806.

« Je n'ai mis que deux jours à m'en aller de Caen à Fougères. Ce que je vous disais relativement à ma voca-

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 101.

tion est arrivé. L'Empereur l'a confirmée le 31 janvier ; c'était trois ou quatre jours après son retour à Paris ; ainsi cela a été bien prompt. M. Alègre (1), en me l'écrivant, me presse de partir sur-le-champ ; ce que je ne puis faire, après avoir fait plus de soixante lieues pour venir voir ma famille. Je viens d'arriver, et si je repartais aussitôt, cela leur paraîtrait bien étrange. D'ailleurs il me serait difficile d'avoir un passeport si promptement. Quand j'ai été me présenter au sous-préfet, il m'a dit qu'on lui avait écrit de Rouen, pour qu'il leur annonçât mon arrivée ; qu'il sait que j'avais eu des difficultés, mais qu'on peut me rendre justice, sachant que je ne suis point à craindre (2). Quand il me faudra repartir, j'éprouverai peut-être encore des contrariétés ; mais j'ai ma confiance en Dieu qu'il me fera tout surmonter.

« La tendresse que je ressens pour mes parents est ce qui m'inquiète le plus. Toutes les fois que je reviens à la maison, c'est comme une plaie qui était presque guérie, mais qui se rouvre et qui saigne. Cependant, quand je considère la bonté du Seigneur, son amour pour moi, le bonheur ineffable qu'il nous prépare, le grand honneur qu'il me fait de m'appeler à prêcher l'Evangile, cela m'arme de courage et me fait voir que tout ici-bas, biens, honneurs, plaisirs, parents, amis, n'est rien en comparaison des biens, des honneurs, des plaisirs éternels, de l'amour de notre Père céleste et de cette union spirituelle que nous aurons avec son Eglise et avec tous les esprits bienheureux dans la gloire. Si nous vivions plus hors du monde et de nous-mêmes et comme sur les bords de l'éternité, cherchant à découvrir Dieu dans sa gloire, environné de l'armée céleste, nous désirerions davantage d'entrer nous-mêmes dans l'éternité, pour aller nous unir à la multitude des esprits glorifiés, afin de rendre hon-

(1) Président du Consistoire de Bolbec.

(2) Allusion à sa situation d'ancien émigré.

neur, louange et gloire à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau.

« Je me trouve ici comme dans un vaste désert. Assistez-moi par vos prières ; priez Dieu qu'il me conserve dans son amour, qu'il me remplisse des dons du Saint-Esprit et qu'il m'ouvre la porte, afin que j'aie bientôt aux lieux où le devoir m'appelle. Oh ! qu'il est important que je sois rempli de la vertu d'En-haut, quand je viendrai dans ces lieux où l'on m'attend ! Si je ne regardais qu'à moi-même, je serais bientôt découragé, car mon incapacité me paraît plus grande que jamais. Cependant je mets ma confiance en Dieu ; j'espère aller, en son nom et dans la puissance de sa force, proclamer les bonnes nouvelles du salut.

« Saluez fraternellement tous nos amis de ma part, et votre sœur. Puissent-ils être tous embrasés de l'amour de Dieu quand je repasserai, afin qu'ils me réchauffent, et même qu'ils m'enflamment !

« D. P. »

Dans le courant du mois de mars 1806, du Pontavice prit congé de sa famille et se mit en route pour Bolbec, en donnant quelques jours à ses amis de Beuville. Il eût désiré visiter également ceux du Bocage ; mais le temps était court, et il dut se borner à leur écrire.

A MONSIEUR DE LA FONTENELLE, A FRESNE (1).

Beuville, 26 mars 1806.

« Mon très cher et bien-aimé frère en J.-C.

« J'aurais bien désiré passer par votre pays, pour avoir le plaisir de vous voir ; mais ce qui m'en a empêché, c'est premièrement que je suis fort pressé de me rendre au lieu de ma destination. Secondement, la peine et l'em-

(1) *Mag. méth.*, 1817, page 102.

barras où je me serais trouvé, de vous annoncer que Dieu avait disposé de moi autrement que je ne me l'étais proposé.

« Quand je pris le parti de me faire admettre au ministère, par Messieurs les pasteurs de Paris, je désirais ne prendre aucune place pour avoir toute liberté de venir vous visiter ; mais le Seigneur a conduit les choses d'une autre manière. Je n'ai point demandé de place, et cependant, à mon arrivée à Paris, on m'a dit qu'il y avait des églises qui depuis longtemps m'étaient destinées, et où l'on m'attendait avec empressement. Pendant mon séjour à Paris, des églises du pays de Caux m'ont adressé une vocation, qui fut envoyée au ministre des cultes, et, peu de temps après, cette vocation fut confirmée par l'Empereur. Après cette confirmation, le pasteur et les protestants des environs de ces églises, sans aucune demande ni démarche de ma part, m'ayant invité très fortement à venir parmi eux, j'ai pensé qu'il ne m'était pas possible de refuser, et une multitude d'autres circonstances m'ont fait croire que c'était la volonté du Seigneur que j'allasse dans ce pays, et que je ne pouvais m'y refuser sans désobéir à Dieu. Je prévoyais la peine que cela vous causerait, ainsi qu'à tous mes amis ; mais enfin nous devons marcher dans le chemin que le ciel nous trace, renoncer à nous-mêmes, à notre famille, à tous nos amis, à toutes choses, pour faire la volonté de Dieu.

« Je me suis, vous le savez, proposé aux protestants de votre pays pour leur prêcher la Parole, avant de me faire confirmer dans le ministère évangélique ; ils ont persisté à rejeter l'offre que je leur faisais. Il m'aurait été bien agréable d'être leur ministre, parce que cela m'aurait procuré le plaisir d'être avec vous, et de plus je le désirais ardemment, souhaitant beaucoup le salut de leurs âmes ; mais n'ayant pas alors réussi, et trouvant des églises qui désiraient vivement que j'allasse leur annoncer

l'Évangile, il m'a paru manifeste qu'il fallait enfin tourner mes pas vers ceux qui me pressaient tant de venir parmi eux. Mais si je n'ai pas le plaisir de vous voir, de vous parler du Seigneur Jésus, je me propose, si cela vous est agréable, de vous écrire de temps en temps, pour me dédommager du plaisir de nous entretenir ensemble de Celui que nous aimons.

« O mon cher frère, j'éprouve que Jésus est tout aimable ! Il fait tout mon bonheur, toute ma consolation ; mon regret, c'est de ne pas le connaître davantage. J'espère que vous et nos amis vous faites de Sion le principal sujet de votre réjouissance. Oh ! priez pour la paix de Jérusalem ! car dans sa paix vous trouverez aussi votre paix. Réjouissez-vous dans le Seigneur ; réjouissons-nous tous ensemble dans l'espoir d'être un jour réunis dans la maison de notre Père céleste. Adieu.

« Présentez mes amitiés à votre épouse et famille, de même qu'à tous nos amis. Si je suis absent de corps, je suis présent avec eux en esprit. Faites part de ma lettre aux amis des autres paroisses, quand vous aurez l'occasion de les voir et faites leur mille amitiés de ma part.

« DU PONTAVICE. »

Il arriva à Bolbec le 2 avril, et, dès le dimanche suivant, prêcha dans cette église pour M. Alègre empêché. Le 10, il écrivait à son ami le pasteur Laurent Cadoret, de Luneray :

« M. Alègre ayant été malade, j'ai prêché pour lui le Vendredi-Saint et deux fois le dimanche de Pâques. J'espère que vous me ferez le grand plaisir de venir à Autretot, quand j'y serai installé. Vous me devez cela ; c'est vous qui le premier avez mis la main à cette entreprise, que je vois si heureusement amenée à sa fin. Il faut que votre présence couronne l'œuvre ; il faut que,

par vos ardentes prières, vous imploriez le Seigneur de répandre ses précieuses bénédictions sur mes labeurs. O mon cher frère, que mon cœur est reconnaissant ! Que je remercie Dieu de m'avoir ouvert, par votre moyen, un champ vaste pour y répandre la semence incorruptible de sa Parole ! Il me faudrait à présent être plein de son Esprit. Unissons-nous et, par nos prières, luttons avec Dieu, et ne le laissons pas aller qu'il ne nous ait bénis. Nous pouvons faire un bien infini. Réjouissons-nous de ce que le Seigneur nous a envoyés dans sa moisson et travaillons avec ardeur.

« M. Alègre vous fait bien ses amitiés. C'est un confrère agréable ; il a d'excellentes qualités ; il est pour moi comme un ange tutélaire ; il dispose, il arrange tout dans les sociétés qui vont être confiées à mes soins. Il m'instruit, me dirige et m'enseigne. Il me semble voir en tout cela la main de Dieu d'une façon bien remarquable.

« Dimanche prochain est le jour de mon installation à Saint-Antoine (1). »

Sur cette installation de du Pontavice à Saint-Antoine-la-Forêt, l'une des paroisses qu'il allait desservir, les registres du Consistoire de Bolbec renferment la mention suivante, en date du 22 avril 1806 (2).

« M. Alègre, pasteur président, a ouvert la séance par la prière d'usage. Ensuite il a dit :

« Que la prestation de serment et l'installation de M. Dupontavice, pasteur, ayant eu lieu dimanche treize du courant, d'après une lettre du Ministre des Cultes, qui annonce que ce pasteur a été confirmé par Sa Majesté le trente-un janvier dernier, et une autre lettre de M. le Maire de cette commune, qui porte qu'il est chargé de recevoir le serment dudit pasteur, au nom de M. le Préfet,

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 104.

(2) Communication de M. le pasteur Barthié, de Bolbec.

de quoi il nous a remis le procès-verbal, après que la cérémonie a eu lieu ; et qu'il proposait en conséquence d'en faire mention.

« Le Consistoire approuve cette proposition et ordonne la mention sur ses registres.

« De plus, l'installation de M. Dupontavice par le Président, dans l'Eglise de Saint-Antoine, ayant eu lieu le même jour 13 du courant et avec les mêmes formalités religieuses que celles du pasteur de Montivilliers, le Consistoire en arrête aussi la mention sur ses registres. »

L'installation de du Pontavice à Autretot, une autre des églises qu'il devait desservir, eut lieu quinze jours plus tard, le 27 avril. En pressant de nouveau son ami Cadoret d'y assister, il lui disait :

« J'aurais bien du plaisir à vous voir : que de choses n'avons-nous pas à nous dire ! Je sens un peu combien l'œuvre du ministère évangélique est importante. Mon âme s'élève à Dieu par des soupirs et des prières, pour lui demander sa divine assistance. Je sens dans mon cœur une portion de sa grâce, je trouve en moi sa paix, son amour et les consolations de son Esprit, avec un peu de charité pour mon prochain ; puisse le Seigneur l'augmenter de plus en plus ! Il est prêt à nous donner la vertu nécessaire. Luttons avec lui comme Jacob, et il nous bénira.

« Comment les choses vont-elles dans vos cantons ? Les esprits sont-ils bien disposés à recevoir la Parole ? Vous trouvez-vous heureux au milieu de votre troupeau ? Que le Seigneur répande à pleines mains ses bénédictions sur vous (1) ! »

Quand son installation fut achevée dans les diverses églises qui composaient sa vaste paroisse, du Pontavice

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 105.

fit part à ses amis méthodistes de Beuville de sa situation et de ses impressions (1).

A WILLIAM MAHY, MISSIONNAIRE MÉTHODISTE, A BEUVILLE

Bolbec, 6 mai 1806.

« Mon très cher Frère,

« J'ai reçu avec bien du plaisir votre lettre du 2 avril ; je vais vous raconter en peu de mots comment mes affaires vont ici. Oh ! qu'il faudrait arracher de ronces et d'épines pour que le sol qu'on me donne à cultiver pût produire du fruit ! Le dimanche après Pâques, je prêtai le serment de fidélité à Sa Majesté, dans le temple de Bolbec, en présence du Maire, qui représentait le Préfet ; après quoi je prêchai sur ces paroles : *La piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de celle qui est à venir.* (1 Tim. 4 : 8). Il y avait une grande multitude, et j'éprouvai l'assistance de Dieu. Je me rendis ensuite dans la commune où je devais être installé dans notre petit temple. M. Alègre, après avoir lu la lettre du ministre des cultes, qui lui annonçait que Sa Majesté avait confirmé ma vocation, et une lettre du Préfet à ce sujet, fit un discours sur ces paroles : *Que les pieds de ceux qui annoncent la paix sont beaux, de ceux, dis-je, qui annoncent de bonnes nouvelles !* (Rom. 10 : 15). — Après m'avoir recommandé à la Société, et avoir fait mon éloge assez pour me rendre confus, il me fit quelques demandes et puis il me présenta au peuple comme son pasteur, et me le présentant comme mon troupeau, il me donna la main d'association, etc. Alors je montai en chaire, fis la prière, et après le chant d'un psaume, je congédiai l'assemblée

« Le dimanche suivant, je revins dans cette commune prêcher mon sermon d'entrée, et le Seigneur m'assista,

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 105.

surtout l'après-midi. Je me suis aussi occupé à les organiser. Ces pauvres gens sont véritablement comme des brebis errantes et sans pasteur : un grand nombre pendant la Révolution, et même les plus zélés, avaient abandonné tout. Ils sont devenus si froids, si indifférents, qu'il ne sera pas facile de les ramener tous. Il faudra du temps avant que l'ordre soit bien rétabli. Il y en a cependant plusieurs qui sont assez bien disposés, mais en général ils n'ont aucune idée du service de Dieu. Ah ! mon frère, quelle grâce il me faudrait !

« Pendant mon absence, un des habitants de cette commune ayant écrit au maire de ma ville, le maire lui a dit ce qu'était ma famille, et que pour moi j'étais méthodiste. Ils ont demandé à M. Alègre ce que c'était; il leur a répondu que piétiste, méthodiste, etc., que tous ces noms-là ne signifient rien, pourvu qu'on soit avancé dans la sanctification, et qu'il voudrait bien être tel que moi. Quand on a su ici que j'avais été catholique, cela a fait beaucoup de rumeur, même parmi les Romains, et plusieurs protestants sont venus en parler à M. Alègre. Mais ce cher Monsieur leur a toujours fait mon éloge d'une manière si forte, qu'il a dissipé les préjugés. J'ai été voir celui qui a écrit au maire de ma ville; c'est un des principaux, et qui a la confiance du plus grand nombre: il m'a très bien reçu, et le Seigneur m'a remis dans ses bonnes grâces.

« Dimanche 27 avril, j'allai à Autretot. M. Mordant et M. Cadoret s'y trouvèrent. M. Mordant prêcha et m'installa; la cérémonie fut touchante. C'est le lieu de sa naissance, sa famille y demeure, et j'étais logé chez son frère. Cette société lui est très chère; il fit mention de ces choses, ce qui fit répandre des larmes. Après midi, je prêchai sur ces paroles : *Un semeur sortit pour semer*, etc. — Je ressentis la vertu de l'Esprit divin. En descendant de la chaire, une femme âgée m'em-

brassa, les larmes aux yeux, me disant que maintenant elle mourrait contente, après avoir entendu les choses qu'elle venait d'entendre. Elle pria Dieu que la divine semence produisît du fruit en abondance, car, disait-elle, elle est si étouffée dans les cœurs. Un homme aussi m'embrassa, m'appelant son digne pasteur. M. Cadoret me dit que M. Mordant était très content; aussi il m'embrassa et me fit son compliment.

« Le frère de M. Mordant est un brave et digne homme; il me dit aussi que mon sermon lui avait fait bien du plaisir. Sa femme pareillement a d'agréables dispositions, et le matin avant de partir, parlant avec elle, elle répandit beaucoup de larmes. Je venais de faire la prière chez une jeune personne dont la mère était venue me chercher, parce qu'on allait faire l'opération à sa fille qui est hydropique; toute la famille était assemblée et quelques voisins. Ce fut, je pense, un temps de bénédiction; il y eut des larmes répandues. La jeune fille est bien disposée; sa patience et sa résignation sont bien grandes; je crois que le Seigneur la bénit et la bénira. Elle avait retardé l'opération jusqu'à ce jour, afin de pouvoir aller au temple le jour de mon installation. Le voyage d'Autretot m'a donné de la satisfaction. Ah ! si j'étais un autre homme !

« M. Cadoret m'a prié d'aller prêcher chez lui à mon prochain voyage; j'irai aussitôt que je pourrai. M. Fallot, pasteur de Montivilliers, est venu à Bolbec me voir. Sa conversation m'étonnait; il parlait beaucoup du spirituel; il disait que le spirituel est tout; et après cela il dit d'autres choses qui font voir que le voile n'est pas encore ôté de dessus son cœur: cependant sa conversation m'a fait plaisir. J'irai bientôt dans son temple. Il est du pays de M. Nardin, de la principauté de Montbéliard. Il estime fort ses sermons; il dit que M. Nardin était un grand théologien, qui était Morave, et que M. Duvernoy, qui a fait imprimer ses sermons, comme vous pouvez le voir dans

la préface, est encore vivant; qu'il est aussi Morave, ayant marché sur les traces de M. Nardin, qui était son oncle; que c'est un vieillard très respectable, âgé de 95 ans, et qu'il prêcha encore il y a deux ans son sermon d'adieu à son église ».

Il écrivait au même ami, à la date du 18 mai (1).

« J'ai parcouru mes campagnes hier toute la journée; il y a maintenant un grand bruit parmi le peuple; on s'est entretenu de ce que j'ai dit; on a consulté le livre de la Discipline ecclésiastique, on a cherché dans les Saintes Ecritures, et tous conviennent que je n'annonce que ce qui est écrit. Cependant les uns blâment, mais aussi beaucoup d'autres approuvent, et disent que je prouve tout ce que j'annonce par la Parole de Dieu. Il paraît que mes anciens sont résolus d'obéir; les principaux ont dit qu'ils le feraient. Ah! priez le Seigneur pour moi; voici un moment critique. L'attention de tout le peuple est maintenant éveillée; ils sont comme des personnes réveillées d'un profond sommeil par un grand bruit, et qui écoutent pour savoir ce que c'est et ce qui va arriver. Avec quelle attention ils m'écouteront la prochaine fois! comme ils pèseront et considéreront toutes mes paroles!

« Le monsieur qui avait écrit dans mon pays, qui est l'oracle de mon arrondissement, et qui certainement a de l'esprit et de l'instruction, est du nombre de mes anciens; il m'écoute et me suit dans tous mes discours, il pèse tout ce que je dis avec une attention toute particulière; j'en ai été informé. Oh! priez le Seigneur en particulier avec nos amis pour que son cœur soit vraiment touché. S'il se convertissait, je crois que la plus grande partie serait entraînée par son exemple: il a déjà dit qu'il ferait ce que j'avais représenté.

(1) *Mag. méth.* 1817, p. 145.

« Le monsieur et la dame qui ont fait bâtir le temple où je prêchais avaient coutume d'envoyer sur un cheval du lait pour vendre à la ville le dimanche; ils ont dit aussi qu'ils ne le feront plus. Si le peuple voulait observer le jour du repos, le Seigneur répandrait de grandes bénédictions sur nos assemblées.

« J'ai trouvé, dans une de mes communes de cet arrondissement, un ancien israélite qui craint l'Eternel et qui le sert; il m'encourage beaucoup; il se réjouit de ma venue et m'annonce de la prospérité. Il voudrait que je le visitasse toutes les semaines. Quand j'y vais, nous chantons ensemble et je fais la prière avant de le quitter. Il m'est déjà un grand soutien et me fait connaître l'esprit du pays. A présent que l'attention est réveillée, je crois que le temps est bien favorable pour mettre tout à fait à découvert les grandes vérités de notre sainte religion. Il faut que le peuple les entende; s'il ne les comprend, il ne verra pas que son état est mauvais, et il ne cherchera pas la grâce du Seigneur Jésus-Christ. Donnez-moi des conseils sur toutes ces choses ».

La lettre qu'on vient de lire suffirait à montrer que du Pontavice apportait un esprit nouveau dans le corps pastoral de l'Eglise réformée, l'esprit de réveil dont il avait subi la puissante influence dans ses rapports avec le méthodisme. Tandis que la plupart de ses collègues se contentaient de demander à leurs ouailles l'honnêteté et la moralité, il leur prêchait la conversion. Il ne se faisait pas d'illusions sur l'état religieux de ceux dont il était le pasteur, et il travaillait à faire naître en eux le sentiment du péché et le besoin du pardon. Sa prédication, qui contrastait si fort avec les sermons de l'époque, et ses conversations, où l'homme du monde disparaissait pour faire place au pasteur, produisirent une vive sensation. Il se rendait compte que « le moment était critique », et il décrit, en termes frappants, ses auditeurs comme « des per-

sonnes qui seraient réveillées d'un profond sommeil par un grand bruit et qui écoutent pour savoir ce que c'est et ce qui va arriver ».

Sur la forme comme sur le fond de la prédication, il conserva le caractère simple, direct et biblique de la prédication méthodiste, et il ne sacrifia jamais à la rhétorique grandiloquente et déclamatoire qui était alors à la mode. Il est curieux de lire la façon dont son collègue Alègre jugeait sa manière de prêcher.

« A la vérité, il avait une manière particulière de composer. Il se bornait à bien méditer, à bien diviser son sujet, sans s'assujettir à écrire ses sermons et à les apprendre. Il avait été formé à cette méthode; et, d'après les exemples nombreux qu'il avait vus, il la croyait préférable. Il est vrai que son style et son langage laissaient quelque chose à désirer; mais les pensées étaient toujours sages et adaptées au sujet, et j'ai plus d'une fois éprouvé une satisfaction particulière du compte qu'il me rendait par amitié de ses prédications. Aussi étaient-elles simples, pleines d'onction et souvent accompagnées de beaucoup de succès. Elles étaient surtout remarquables en ce qu'elles étaient pleines de la Parole de Dieu, que ce digne pasteur possédait au point de pouvoir citer, selon l'usage de ses maîtres, les chapitres et les versets. Il ne faut pas en être surpris. Cette lecture faisait ses délices, sa plus douce occupation; et il s'y livrait au moindre loisir. Il n'était pas non plus étranger aux langues et aux connaissances humaines. Mais il avait surtout une grande expérience des hommes et des choses, et un art particulier de connaître les caractères; ce qui faisait qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions pastorales une dextérité et une prudence accompagnées de beaucoup de succès » (1).

(1) Notice sur M. le pasteur Dupontavice-Vaugarny. *Archives du christianisme*, t. I, 1818, p. 363.

Cette impression faite par la prédication de du Pontavice sur un de ses collègues, qui paraît avoir cultivé un tout autre genre, méritait d'être citée. Mais il est plus intéressant de l'entendre lui-même formuler ses principes sur la matière, dans une lettre à son collègue Cadoret, qui lui avait demandé son avis et fait part de son expérience sur la méthode à choisir pour donner à la prédication toute son efficacité.

AU PASTEUR CADORET, A LUNERAY

Bolbec, 3 juin 1806 (1).

« Très cher frère,

« Quant à ce que vous me dites au sujet de la prédication, je suis parfaitement d'accord avec vous; il y a déjà bien des années que le Seigneur m'a fait connaître que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu, et que l'éloquence humaine n'a jamais converti une seule âme. Il est bien vrai que les hommes peuvent, par la fertilité de leur imagination, par la vivacité de leur action et par une chaleur dans leur déclamation purement charnelle, exciter l'attention, émouvoir et même arracher des larmes; mais qu'est-ce que tout cela lorsqu'il n'est pas produit par la grâce? Ces larmes ne sont que comme la rosée du matin qui sèche aussitôt que le soleil commence à luire. Les passions ont bientôt détruit ce qui n'était que l'ouvrage de l'homme. De plus, ces larmes sont de la même nature que celles que de vils acteurs, sur un théâtre, arrachent à la multitude.

« O mon cher frère! nous ne pouvons trop veiller sur nous-mêmes, afin de ne pas nous laisser entraîner par le goût corrompu du siècle. Les hommes n'ont plus guère d'attachement pour la vérité, quand elle se montre dans toute sa simplicité: ils sont pour la plupart comme ces

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 147.

Juifs orgueilleux qui attendaient un Messie entouré de l'éclat et de la gloire des conquérants du monde ; et Jésus ayant apparu sous la forme d'un serviteur, condamnant leur orgueil et leurs vices, il fut rejeté. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; nous devons nous attendre que, si nous marchons sur ses traces, foulant aux pieds l'orgueil de ce monde et prêchant un Jésus crucifié, ceux qui ne se rangeront pas sous l'étendard de la croix ne goûteront point notre doctrine ; notre prédication pourra même leur paraître une folie et les scandaliser, tandis qu'elle sera accompagnée de la puissance de Dieu pour le salut de ceux qui croient. Combien de fois n'ai-je pas déjà éprouvé que toute notre capacité vient de Dieu ! Plusieurs fois je suis monté en chaire, ayant un sujet bien étudié, bien préparé dans ma tête, comme s'il eût été écrit. Eh bien ! en débitant mon discours je ne sentais point cette grâce et cette force divines que je désirais, tandis que j'ai éprouvé souvent, lorsque je ne savais pas ce que je pourrais dire en chaire, ni comment faire pour prêcher, que c'était là le temps où je prêchais avec le plus de grâce, le plus de facilité et la plus grande vertu ; je sentais les esprits fléchir sous la parole ; et les idées et les paroles me venaient sans interruption, comme les flots de la mer. Cela m'a quelquefois tenté à ne pas étudier mon sujet ; il m'est même parfois arrivé de céder à cette tentation, et quelquefois, en le faisant, j'ai trouvé une vertu toute particulière ; cependant il vaut mieux ne pas le faire. Il est bien vrai que les apôtres n'étudiaient pas leurs sujets, mais ils avaient une assistance extraordinaire, et pour nous qui sommes sous une dispensation inférieure, je crois qu'il est de notre devoir d'étudier nos sujets ; mais en même temps nous devons bien nous garder de nous reposer sur nos efforts ou sur notre étude. Je suis bien convaincu, d'après mon expérience, que si nous nous abandonnions, après nos méditations, entre

les mains du Seigneur, ne cherchant point la gloire des hommes, mais la gloire de Dieu et le salut des âmes, nos sermons feraient incomparablement plus de fruit. Nous devons aussi éviter ces mots élégants et ces expressions recherchées qui chatouillent les oreilles des auditeurs ; nous ne pouvons être trop simples, pourvu que nos idées soient bien exprimées, et nos termes assez décents pour ne pas choquer les oreilles. Ceci vous fera voir que vos sentiments et les miens sont les mêmes à ce sujet.

« Quand j'ai entendu répéter plusieurs fois qu'il ne fallait pas prêcher souvent sur le dogme, mais bien sur la morale, cela me faisait beaucoup de peine. On pourrait comparer tous les prédicateurs de morale à des hommes qui auraient de mauvais arbres dans leurs jardins, et qui, pour leur faire produire de bons fruits, se borneraient à les émonder quelquefois, et à engraisser leurs racines. Leur travail serait inutile, leur temps perdu et leurs arbres ne produiraient que de mauvais fruits, parce qu'il faudrait les enter pour leur en faire produire de bons. Ainsi font ceux qui ne prêchent que la morale ; tandis qu'ils cherchent à retrancher un vice, un autre reparaît, et leur travail n'aboutit à rien, parce qu'ils ne cherchent pas premièrement à enter le pécheur sur l'olivier franc, qui est Jésus-Christ. Prêchons, mon frère, prêchons le dogme, quoi qu'on en dise : on en a peut-être rarement eu aussi grand besoin qu'à présent. La plupart des hommes ne font-ils pas consister la religion dans la pratique d'une morale sèche, stérile, et même souvent inférieure à celle des païens ? Où sont ces chrétiens qui, par la foi en Jésus-Christ, ayant trouvé la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, se réjouissent d'une joie ineffable et glorieuse, qui abondent en espérance par la puissance du Saint-Esprit ? Où sont les chrétiens qui vivent dans une étroite communion avec Dieu, qui ont été illuminés, qui ont goûté le don céleste, qui ont été faits participants du

Saint-Esprit, qui ont goûté la bonne Parole de vie et les puissances du siècle à venir? (Héb. 6 : 4, 5). Où sont les chrétiens qui sont venus à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, aux milliers d'anges? etc. (Héb. 12: 22-24.) Où sont enfin ceux qui sont fondés et enracinés en Christ, et remplis de la plénitude de Dieu? Or, qui est-ce qui produit ces choses en nous, n'est-ce pas la prédication de la foi et non de la loi? N'avons-nous pas vu tous les deux, dans les pays où nous avons été, les prédicateurs de la loi prêcher sans fruit leur petite morale sèche et vide? Et n'avons-nous pas vu à la prédication de la foi les pécheurs sortir du vice et aller se laver dans le sang de Christ, pour être ensuite revêtus de la justice, et pour marcher dans les sentiers de la vertu, accomplissant leur sanctification dans la crainte du Seigneur? Quelle est donc et l'ignorance et l'erreur de ceux qui voudraient que nous prêchassions à des pécheurs endurcis de la même manière que nous le ferions à des hommes convertis, leur enseignant à marcher dans les bonnes œuvres que Jésus-Christ a préparées pour eux! Convertissez-vous et croyez à l'Évangile, voilà ce qu'il nous faut leur prêcher.

« Si mon papier n'était rempli, je vous marquerais un peu quelle est mon expérience; ce sera pour une autre fois. Présentez mes respects à Madame Cadoret, et croyez aux sentiments avec lesquels je suis

« Votre frère en Jésus-Christ,

« DU PONTAVICE ».

Du Pontavice avait des idées très arrêtées sur la prédication et sur l'exercice du ministère; mais il avait surtout une piété personnelle intense, qui souffrait de trouver si peu de communion fraternelle tant chez les fidèles qu'auprès de ses collègues, un seul excepté, l'excellent Cadoret. Sa profonde humilité le portait toutefois à con-

sidérer ses frères comme plus excellents que lui-même. Voici, par exemple, comment il annonçait à ses paroissiens d'Autretot la visite de son collègue de Montivilliers :

Bolbec, 16 juillet 1806 (1).

« Messieurs et très chers frères. — Vous allez donc avoir l'avantage de posséder M. Fallot dimanche prochain. Je ne vous écris pas cette lettre pour vous le recommander : ce digne pasteur porte avec lui-même sa recommandation, et d'ailleurs votre attachement à l'Évangile est tel, que ceux qui viennent vous l'annoncer peuvent être assurés d'être bien reçus de votre part : je parle d'après l'expérience. Ce qui me reste à souhaiter, c'est que le Seigneur répande abondamment ses bénédictions sur vous, et que la visite de M. Fallot soit infiniment avantageuse pour le salut de toutes vos âmes. Je désire si sincèrement et avec tant d'ardeur votre avancement spirituel, que je serais bien content de trouver, toutes les fois que je me rends au milieu de vous, des serviteurs du Seigneur pleins de zèle et de foi, pour occuper la chaire que vous m'avez présentée, afin de me tenir à leurs pieds, comme Saul aux pieds de Gamaliel, pour être instruit avec vous dans les mystères du royaume des cieux. Je désire que Dieu fasse la grâce à tous nos frères d'Autretot de tâcher de recueillir de la prédication de M. Fallot des fruits en abondance, pour avoir la satisfaction, quand je retournerai vers vous, de pouvoir partager avec eux, en qualité de frère, les fruits de l'arbre de vie. »

Ses lettres à Cadoret montrent avec quel bonheur il savait épancher son cœur dans celui d'un ami chrétien. Il

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 149.

le visita vers la fin de l'été de 1806, et voici la lettre qu'il lui écrivit, une fois rentré chez lui :

Bolbec, le 12 septembre (1).

« Mon très cher frère, que la grâce et la paix soient avec vous, avec votre aimable compagne et avec vos jolis petits enfants ! Le temps que j'ai passé sous votre toit m'a paru bien court ; il a été un des plus agréables moments que j'ai eus, depuis que je suis séparé de mes frères qui connaissent le Seigneur Jésus-Christ en vérité.

« Il me serait bien avantageux d'habiter près de vous ; mais puisque la Providence en ordonne autrement, il faut que je dise : *Ta volonté soit faite*. Je serais bien aise, si vos occupations le permettaient, que vous m'écrivissiez souvent. Nous pourrions nous communiquer ce qui se passe dans nos Eglises, quel succès, quel effet a notre ministère, et notre expérience dans les choses divines : cela nous ferait beaucoup de bien à tous les deux. Il serait à désirer qu'une pareille correspondance fût établie entre tous les pasteurs : ce serait un moyen de nous provoquer à la foi, à la charité, aux bonnes œuvres ; de nous aimer tous, d'exciter le zèle et l'ardeur au service de Dieu, par son assistance. Malheureusement les ministres de nos jours se tiennent trop à part. Ils n'offrent point ce corps, qui, comme dit saint Paul (Col. 2 : 19), « bien joint par la liaison de ses parties, tire ce qui le fait subsister, et reçoit son accroissement de Dieu ». Nous sommes comme un corps dont les membres sont divisés, et qui, par conséquent, ne peut avoir ni force ni vie. Si nous retenions tous le Chef, qui est Jésus-Christ, nous serions bientôt tous un en lui. Pour nous deux, mon cher frère, unissons-nous de plus en plus par les doux liens de la

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 150.

charité, nous aidant mutuellement par nos prières, par nos conseils, et par le récit de nos expériences.

« A mon retour à Bolbec, M. Alègre et sa femme m'ont reçu de la manière la plus cordiale ; je sentais cependant encore un vide en moi, n'étant plus avec vous. Vous savez qu'ici, quoique l'on me traite en frère, je ne puis encore ouvrir entièrement mon cœur : ainsi je suis privé de ces doux épanchements d'un cœur chrétien dans le cœur d'un vrai frère, ce qui est le plus grand charme de la vie. Car c'est dans ces doux épanchements que l'on goûte toute la douceur de la communion des saints. On n'a pour lors qu'un amour, on n'est qu'une même âme. On trouve du soulagement dans la charité, des compassions, des affections cordiales. Cependant j'ai eu, depuis mon retour de Luneray, des conversations précieuses avec M. Alègre touchant la piété, et je vois qu'elles atteignent son cœur. Je n'osais lui demander de faire la prière en famille ; mais lui et sa femme me firent beaucoup d'instances pour la leur faire : vous voyez combien je suis faible.

« Dimanche, j'ai prêché à Saint-Antoine et à la Remuée, avec une grande assistance de Dieu. La Parole avait du poids, elle atteignait les cœurs. Lundi, j'ai reçu une lettre d'une personne qui me pria de venir la voir, pour la fortifier dans le dessein qu'elle avait formé d'abandonner ses péchés, et pour la consoler ; car ses péchés l'effrayaient. J'y suis allé, et cette personne, en répandant des larmes, m'a raconté comme elle se repentait et désirait se consacrer au Seigneur. Elle a quitté ses compagnies mondaines pour rester seule chez elle à lire la Parole de Dieu. Quand elle sort, elle va chez un voisin qui tâche de servir le Seigneur Jésus avec sa famille, et avec un jeune garçon dont le Seigneur a aussi touché le cœur. Sa conversation m'a charmé ; j'ai vu avec joie l'œuvre de Dieu bien commencée en elle ; déjà, à ma

grande surprise, elle commence à parler le langage de Canaan.

« O mon frère ! prenons courage, vivons près du Seigneur, et nous verrons les fruits de notre ministère. La Parole de Dieu ne peut manquer d'avoir de l'effet. Je vous recommande beaucoup la lecture des livres sacrés ; tâchez d'apprendre par cœur les passages qui vous paraissent les plus nécessaires à savoir, afin de vous en servir à propos dans l'occasion. C'est une aide à prêcher d'abondance. »

Il écrivait au même, à la date du 29 décembre (1) :

« Ne m'accusez pas de négligence si j'ai été si longtemps sans vous répondre. Je sais que vous êtes fort occupé, ayant un nombreux troupeau à conduire, et la construction de votre temple à diriger. Je pense que vous soupirez beaucoup après la prospérité de Sion, et que vous désirez ardemment de voir Jérusalem remise dans un état renommé sur la terre. Il y a encore bien du travail à faire avant que les places et les brèches soient rétablies ; cependant nous ne devons pas nous décourager, mais imiter les Israélites qui étaient ceints de leurs épées en travaillant à rebâtir les murs de Jérusalem (Néhé., 4). Car nous sommes environnés d'ennemis qui voudraient bien rendre nos mains lâches. Pour moi, je fais mes petits efforts pour réparer ma petite Jérusalem, qui avait été mise en désolation pendant plusieurs années ; et je vois avec bien du plaisir un grand nombre de personnes qui reprennent du zèle, qui prêtent l'oreille à mes instructions, et qui manifestent le désir d'obéir.

« O mon cher frère, si j'étais plein de la vertu du Seigneur, quel bien ne pourrais-je pas faire ! puisque, me trouvant encore si vide, je m'aperçois que ma parole a du poids et du pouvoir sur leurs esprits. Je vois que le

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 151.

Seigneur captive leur attention lorsque je leur parle. D'après ce que j'entends dire, il paraît que mes prières surtout les frappent et les touchent, de sorte que je suis décidé, par la grâce, de m'approcher de Dieu de plus en plus, par la sincérité et la ferveur, quand, au nom de tout le peuple, je lui présente mes supplications, afin que mes prières aient plus d'effet. Les hommes sont aussi bien convaincus de péché, et touchés de repentance, en entendant une prière fervente qu'en entendant un sermon. C'est pourquoi je tâcherai, quand je prierai en public, de lutter avec Dieu, afin qu'il nous bénisse. J'espère que vous recevrez cette observation avec la même simplicité que celle avec laquelle je la fais.

« Je serais charmé que vous continuassiez à me faire part de vos observations, afin de nous instruire mutuellement. J'éprouve aussi que, quand j'ai longtemps médité sur un sujet, ce n'est pas alors que je prêche avec le plus de liberté ni de vertu, de sorte que je suis quelquefois porté à méditer fort peu avant d'aller prêcher ; mais je crains de me tromper : je désire que le Seigneur m'instruise. Hier, je prêchai le matin avec une vertu divine, sans dire beaucoup de choses que j'eusse méditées ; et l'après-midi, pendant qu'on chantait, je changeai le texte sur lequel je me proposais de prêcher ; j'en pris un autre, et j'eus une grande liberté. Si nous vivions bien près de Dieu, nous puiserions continuellement à la source, et ce serait le moyen de prêcher avec le plus d'efficacité. J'éprouve, en méditant trop, le même inconvénient qu'à écrire les sermons : on se guide par ses propres pensées, et on ne se laisse pas conduire par l'Esprit divin. Cependant, après tout, je crois qu'il est bon de méditer pour former en grand le plan de son discours, et puis se reposer entièrement sur l'assistance de Dieu.

« J'ai commencé à faire une assemblée le samedi à Autretot. »

En janvier 1807, du Pontavice visita sa famille à Fougères et profita de ce voyage pour passer quelques jours au milieu de ses amis méthodistes des environs de Caen. Nous possédons les lettres qu'il adressa, pendant cette absence, à deux des églises du pays de Caux, dont il était le pasteur. Elles nous paraissent dignes d'être conservées. On y voit avec quel soin et quelle affection ce fidèle pasteur veillait, même de loin, sur le troupeau qui lui était confié.

Voici d'abord un extrait de la lettre qu'il écrivit à ses paroissiens de Saint-Aubin (1) :

Fougères, 20 Janvier 1807.

« Oui, mes chers frères, je puis vous dire que je vous porte dans mon cœur, et que je fais pour vous des vœux et des prières. Le plus grand désir de ma vie est de vous voir heureux dans la connaissance et dans l'amour de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus-Christ. Je m'estime heureux d'être appelé, par les travaux du ministère évangélique, à concourir à votre bonheur. C'est ce qui fait que je demande à Dieu qu'il me remplisse des dons de son Esprit, afin que ma parole ait, parmi vous, une plus grande efficacité. Je ne vous ai annoncé que ce que je crois fermement moi-même, sur le témoignage des Saintes-Ecritures, et j'ai tâché de vous parler comme de la part de Dieu, comme devant Dieu, et je pense que vous l'avez reçu de même. O mes chers frères, vous et moi, nous sommes sur le bord de l'immense éternité, et nous n'avons qu'un pas à faire pour y entrer ; alors nous verrons dans tout leur éclat ces biens éternels, que nous n'avons encore vus que dans un miroir obscurément ; nous verrons même la glorieuse Divinité. Ah ! que ne devons-nous pas faire pour jouir de ce bonheur inénarrable !

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 153.

« Je me réjouis dans l'espoir de retourner bientôt parmi vous, pour vous représenter de nouveau combien il est important de préférer la gloire éternelle aux biens passagers de cette vie. »

Dans une lettre de même date, il disait aux anciens de l'Eglise d'Autretot (1) :

« Appréciez de plus en plus les grands privilèges que Dieu nous accorde ; le temps est court. Ah ! vivez pour Dieu, vivez pour l'éternité. De quelque côté que je tourne mes pas, partout je vois des monuments de la fragilité de l'homme. En retournant dans mon pays, je n'ai pas retrouvé tous ceux que j'y avais laissés : quelques-uns, que je connaissais, s'en sont allés par le chemin de toute la terre. Nous devons bientôt les suivre ; ils ne nous ont devancés que de quelques pas : faisons donc provision pour ce long voyage dont on ne revient jamais. Ici-bas tout est vanité et rongement d'esprit, nous dit l'Ecclésiaste ; c'est pourquoi ne cherchons point à repaître nos âmes des choses passagères de cette vie, car elles ne les rassasieraient pas. Dieu seul peut les rassasier ; il est la source de la vie, la source de la félicité. Buvons, buvons, mes chers frères, à cette source, elle est intarissable.

« Faites savoir de mes nouvelles à tous les frères ; je désire bien me réunir avec eux, pour courir dans la glorieuse carrière qui nous est proposée, et pour nous exciter à courir de manière à remporter le prix ; c'est qu'en oubliant les choses qui sont derrière nous, nous avançons vers celles qui sont devant nous, c'est-à-dire vers le but de notre céleste vocation en Jésus-Christ. »

A cette lettre de son pasteur, l'Eglise d'Autretot fit une

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 153.

réponse pleine d'affection et de reconnaissance. Peu après son retour à Bolbec, du Pontavice répliqua par la lettre qui suit, où l'on voit combien son âme aimante était touchée par les moindres marques d'affection (1).

Bolbec, 11 mars 1807.

« Messieurs et très chers frères. — J'ai reçu l'honorable lettre que vous avez bien voulu m'envoyer. Je suis fort sensible aux expressions affectionnées et flatteuses dont elle est remplie ; mais en même temps je vous confesse qu'elle est bien propre à me couvrir de confusion, car je ne mérite point les éloges que vous me donnez. J'espère qu'elle réveillera le peu de zèle qui m'anime, et qu'elle sera gravée dans mon esprit, comme une instruction que le Seigneur a bien voulu me donner par votre moyen. En effet, il me semble que je sens déjà plus de zèle, plus de dévouement, et un désir plus ardent d'être entièrement au service du Seigneur, pour l'édification de vos âmes.

« L'agréable réception que j'ai eue de vous dès la première fois, et les expressions touchantes et fraternelles de votre lettre, m'encouragent, et me sont un sûr garant de votre indulgence à mon égard. C'est pourquoi je me réjouis dans l'espoir de vous revoir bientôt, et de vous revoir comme des frères bien-aimés, qui sont pleins de charité pour moi. Dimanche en huit, s'il plaît à Dieu, je me réunirai avec vous pour louer le Seigneur ; en attendant, je vous prie de recevoir, de même que tous les frères, les sentiments d'estime et d'affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

« DU PONTAVICE ».

Dans la lettre suivante, adressée le 12 mars 1807, à son ami Cadoret, du Pontavice, après avoir parlé de quelques

(1) *Mag. méth.*, p. 154.

sujets d'encouragement que lui donnait son ministère, fait allusion aux bouleversements politiques dont l'Europe était alors le théâtre. On lira avec intérêt les réflexions que ces événements extraordinaires inspiraient à ce chrétien, qui cherchait « premièrement le royaume de Dieu et sa justice (1). »

« Après avoir passé un mois chez moi, je suis venu reprendre les travaux du ministère, et je sens mes désirs pour le Seigneur augmenter, éprouvant que tout le reste n'est que vanité, rongement d'esprit. Je me trouve encouragé, car le Seigneur me fait la grâce de n'avoir pas tout à fait travaillé en vain jusqu'ici. Il y a des personnes qui ont reçu la parole et d'autres qui sont sous l'influence des attraites de Dieu le Père.

« Je cherche, en visitant mes troupeaux, à me concilier leur affection et leur estime, afin que je puisse avoir plus facilement accès à leurs cœurs, et les persuader de renoncer à la folie du présent siècle, pour se consacrer au service du Dieu vivant. Nos assemblées sont nombreuses, et j'attends la vertu d'en haut, pour être vraiment capable de les évangéliser.

« J'ai bien envie de recevoir de vos nouvelles et d'apprendre comment tout va chez vous, car je m'intéresse à tout ce qui vous regarde, et je désire la prospérité de Sion.

« Les temps où nous sommes sont bien remarquables : nos yeux voient, nos oreilles entendent des choses bien surprenantes ; des royaumes dans un instant sont renversés, d'autres chancellent, et quel bouleversement des nations ! Ces signes des derniers temps sont bien propres à nous affermir dans la foi salutaire, à nous inspirer un nouveau courage. Le Seigneur nous dit, quand nous verrons toutes ces choses, des guerres, des bruits de

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 194.

guerre, des tremblements de terre, etc., de lever en haut notre tête, parce que les jours de notre délivrance approchent. La considération de ces choses me remplit d'espérance et d'attente, elle augmente mon zèle. »

Dans la lettre suivante au même correspondant, du Pontavice lui ouvre son cœur tout rempli d'un unique désir, le salut des âmes et d'un unique regret, la rareté des conversions parmi ceux à qui il prêchait l'Évangile (1).

« Gloire soit à Dieu, il m'accorde son assistance, et la parole que j'annonce atteint un peu les cœurs ; mais hélas ! mes paroles ne sont encore que comme des flèches lancées par une main faible et mal assurée ; de sorte qu'elles n'entrent pas bien avant dans les cœurs des ennemis du Roi. Oh ! quand serai-je revêtu d'une force divine ? Je ne puis vous exprimer combien je souffre en voyant la vanité, la folie, l'insouciance des hommes ; combien je souffre d'être privé de ces compagnies et de ces conversations chrétiennes, qui faisaient autrefois mes délices. Oui, je puis dire que je me trouve comme dans un affreux désert. Cependant, de temps en temps je trouve encore quelques âmes qui voyagent vers la Canaan céleste, mais leur nombre est si petit, et elles sont encore si peu sûres de leur route qu'elles ne peuvent guère me parler des agréments, des difficultés et des obstacles que l'on rencontre sur la route, et vous savez que les voyageurs aiment à bien connaître toutes ces choses. Je crois, si je passe plusieurs années ici sans voir un bon nombre d'âmes se convertir, que ma vie sera remplie de chagrin et d'amertume. Je sens un grand besoin que Dieu me réveille continuellement, de peur que je ne m'endorme avec les vierges folles, et que je ne sois surpris par la venue de l'Époux. »

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 155.

Le pasteur Cadoret fut, pendant ces années, l'ami de cœur de du Pontavice. Il était le seul de ses collègues réformés auquel il pût librement ouvrir son cœur et faire part de ses expériences spirituelles et pastorales. Nous insérons les lettres suivantes d'autant plus volontiers qu'elles sont riches d'édification.

Bolbec, 15 septembre 1807 (1).

« Mon très cher et bien-aimé frère en Jésus-Christ,
« Depuis le premier moment que j'ai eu l'honneur et l'avantage de vous connaître, j'ai senti pour vous une affection cordiale et de l'union d'esprit. Cette affection et cette union ont été toujours en croissant, à proportion que nous avons eu plus de rapports ensemble ; et maintenant je puis vous dire que je vous aime et que je vous suis plus attaché que je ne l'ai encore été de ma vie. Ces sentiments ne sont que les doux fruits que votre amitié, votre bonté, toutes vos attentions, et celles de votre aimable compagne, ont produits dans mon cœur. Je vous prie de les agréer comme un juste tribut d'une sincère reconnaissance. Je pense souvent à vous, cher frère, et plusieurs fois par jour j'offre des prières à l'Éternel, lui demandant qu'il vous bénisse de plus en plus, et qu'il vous remplisse de toute espèce de dons spirituels, afin que vous soyez un glorieux instrument en sa main pour amener une multitude d'âmes des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Lorsque vous prêchiez à Autretot, vous regardant, je pensais en moi-même que le Seigneur se servirait de vous pour faire beaucoup de bien ; en effet, il récompensera votre généreux dévouement et votre grande fidélité. Ah ! qu'il me serait agréable que nous fussions tous les deux réunis ensemble, pour travailler de concert, nous encourager et nous soutenir ! Il me

(1) Au pasteur Cadoret, de Luneray. *Mag. méth.*, 1817, p. 193.

semble que nous pourrions voir du succès. Oui, si nous étions ensemble et secondés par quelques autres animés du même esprit, je crois que mes jours seraient comme autant de jours de fête, au lieu que je vais encore portant ma semence en pleurant. Puisse Dieu me faire la grâce de m'en revenir avec un chant de triomphe en rapportant mes gerbes !

« J'ai lu la vie de Whitefield, et si mon cœur n'avait été si sec, j'aurais répandu une abondance de larmes, car je désirais bien de pleurer, mon cœur étant percé en voyant le peu que je fais, et même l'impossibilité présente à donner plus d'étendue au peu de zèle qui est en moi. Que je suis affligé de ne pouvoir prêcher Jésus-Christ qu'un jour sur sept ! Oui, cela m'afflige de ne pouvoir plus souvent m'entretenir de Celui que mon âme aime.

« Pardon, cher frère, de vous faire mes doléances, mais à qui les ferais-je si ce n'est à un ami et un frère en Jésus-Christ ? Dimanche dernier, j'ai prêché avec l'assistance de Dieu, et même avec une grande liberté, surtout l'après-midi. Dieu me donnait aussi beaucoup de pouvoir dans la prière ; je sentais, en parlant et en priant, que son Esprit opérait puissamment dans mon âme. Mais, hélas ! quand il me laisse à moi, je ne suis plus le même homme ; les pensées, les paroles me manquent ; je ne puis m'exprimer, et je suis honteux de ce que je dis. La prédication est un don de Dieu, ce qui me remplit d'espérance ; puisqu'il lui est aussi facile de rendre l'homme le plus simple très éloquent que l'homme le plus instruit. Mon âme est en travail pour donner des enfants à Jésus-Christ, mais ma force est petite. Seigneur, aide-moi !

« Plusieurs m'ont demandé de vos nouvelles ; on est bien content de vous, on vous aime, on vous estime. M. Alègre m'a parlé de vous d'une manière bien avantageuse. Il a ressenti de la peine que vous ayez été si seul et que nos frères, les protestants de cette ville, ne vous

aient pas été plus civils ; il était fort affligé que quelques-uns d'entre eux ne vous avaient point fait de visites. Mais consolez-vous, mon frère : ils n'agissent pas mieux envers nous ; quand le cœur est froid pour la religion, il l'est aussi pour ses ministres.

« Je lis avec plaisir les bons livres que vous m'avez prêtés : ils me consolent et m'affligent en même temps. Ils me consolent, en me transportant en esprit dans ces lieux que le Seigneur visite. Ils m'affligent par le contraste qu'ils offrent à ma situation. Je finis cependant en disant : Portons-nous vaillamment pour notre Dieu, et nous verrons sa délivrance.

« Je vous prie de faire bien mes compliments à M^{me} Cadoret. Si elle reçoit tout ce que je lui souhaite, il ne lui restera rien à désirer dans le temps et dans l'éternité. Que les bénédictions du Tout-Puissant soient abondamment répandues sur elle, sur vous et sur toute votre postérité ! Amen. »

Bolbec, 26 octobre 1808 (1).

... « Je sens un grand besoin d'être détaché de ce monde pervers, et d'entrer dans une disposition plus céleste. Si j'étais comme Moïse sur la montagne avec Dieu, mon âme serait participante de quelques rayons de sa gloire, et je pourrais paraître avec éclat aux yeux du peuple, et lui faire entendre la parole de l'Éternel. Mais hélas ! je suis le plus souvent au bas de la montagne ; quoique je désire aller au haut de la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste et aux milliers d'anges. (Héb. 12 : 22-25). Quelle belle et profonde expérience ! très cher frère, quand on y est parvenu, on est bien au-dessus de toutes les misères de la vie présente. Plus je m'efforce de me détacher du monde et d'aspirer à Dieu, plus sa paix abonde en mon âme. Il est infiniment miséri-

(1) Au pasteur Cadoret, de Luneray, *Mag. méth.*, 1817, p. 193.

cordieux à mon égard, et j'espère aussi que, par sa grâce, je ne cesserai jamais de le servir. Ses voies sont des voies agréables et ses sentiers ne sont que prospérité. Ah ! puissé-je, ayant pour chaussure les dispositions que donne l'Évangile de la paix, marcher dans les beaux sentiers de la vie éternelle ! Ils sont, je l'éprouve, parsemés de mille millions de fleurs, qui toutes répandent la bonne odeur du Christ. Brainerd (1) dit bien, dans une de ses lettres, qu'il n'est point de satisfaction solide et parfaite, si l'on n'est tout à Dieu. Je connais cette vérité par expérience : pourquoi donc ne pas donner mon cœur à Dieu sans partage ? Seigneur Jésus, prends un bien qui t'appartient.

« Je voudrais savoir comment vous êtes maintenant. Que Dieu vous accorde tout soutien et toute consolation ! Nul n'est couronné s'il n'a combattu le bon combat de la foi. Si nous trouvons beaucoup d'obstacles et de difficultés, disons, comme Job : « J'attendrai tous les jours de mon combat, jusqu'à ce qu'il m'arrive du changement ».

« Le Seigneur m'assiste à prêcher sa parole, et cependant je vois que je ne suis rien, et j'ai souvent honte de moi-même. Il est à désirer pour moi que mes auditeurs ne soient pas mécontents de moi comme je le suis moi-même ; quoi qu'il en soit, la Parole a quelque vertu ; mais hélas ! pas assez pour changer les cœurs. Souvent je pense à ce pays où la Parole opère de si grandes merveilles, et je dis à moi-même : le Seigneur peut faire la même chose dans nos contrées. Ces pensées me soutiennent et me raniment.

« J'espère que le Seigneur vous accorde aussi son puissant secours. Je voudrais pouvoir bien vous encourager. Ne vous laissez pas abattre, si vous n'agissez point comme

(1) David Brainerd, célèbre missionnaire parmi les Indiens d'Amérique, né dans le Connecticut en 1718, mourut en 1747, après un court et utile ministère. Sa vie a été écrite par Edwards et Dwight.

vous souhaiteriez. Dieu connaît la sincérité de votre cœur, et le sacrifice que vous faites dans ce moment peut lui être agréable. Le Seigneur peut opérer de bien des manières. Gardons-nous de dire : il faut que je fasse ainsi pour que Dieu me bénisse. Les différentes circonstances où nous nous trouvons doivent nécessairement faire changer nos plans. Pourvu que nous ayons sincèrement en vue la gloire de Dieu, je pense qu'il ne permettra pas que nous nous égarions. »

Bolbec, 1^{er} décembre 1808 (1).

« J'ai reçu en son temps votre lettre du mois dernier ; et j'ai vu avec peine les afflictions et les désagréments que quelques individus vous causent. C'est le sort de tout vrai serviteur de Jésus-Christ. « Le serviteur n'est pas au-dessus de son maître, et tout disciple accompli sera rendu semblable à son maître. » Quand nous sommes ainsi éprouvés, il est fort consolant de considérer ce que les apôtres ont souffert, et en particulier un saint Paul, et d'entendre ce grand apôtre dire, dans l'ardeur de son zèle et avec effusion de cœur : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? Sera-ce l'affliction, ou l'angoisse, ou la persécution ?.. Tout bien compté, dit-il ailleurs, les souffrances du temps présent ne sont point comparables à la gloire qui doit être révélée en nous... Et si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous règnerons aussi avec lui. »

« Quand je médite en mon particulier sur ces grandes vérités, je me dis à moi-même : Oh ! quelle devrait être mon ardeur pour suivre un aussi bon Maître ! Je vous l'avoue, je suis honteux en voyant ma tiédeur, et je m'abhorre moi-même. Bien des fois j'ai pensé à vous et me suis dit que vous étiez plus fidèle que moi.

« Vous me demandez si je vois des fruits de mon ministère. Si j'étais plus spirituel et si je vivais plus près de

(1) Au pasteur Cadoret, de Luneray. *Mag. méth.*, 1817, p. 196.

Dieu, je crois que j'en verrais ; car le Seigneur me favorise beaucoup : il me donne de la liberté, il attire le peuple aux assemblées, la parole a de la force et de la vertu. Mais, hélas ! je vous le dis avec un cœur navré de douleur, la faute en est à moi si mes auditeurs ne se convertissent pas. Je ne suis pas assez souvent en prière pour eux ; mon âme n'est pas assez en travail pour les enfanter à Jésus-Christ, leur misère spirituelle ne me touche pas d'assez près. Mes troupeaux sont aussi si dispersés qu'il me semble que c'est un grand obstacle ; comment connaître leur état si je ne les visite, et comment pourrais-je les visiter tous ? J'ai besoin d'appuis ; la moisson est grande, et lorsqu'on est seul cela n'est pas aussi encourageant que quand on travaille de compagnie, qu'on se soutient mutuellement et qu'on se donne de doux conseils. Je souffre sous ces rapports. Ma position me porte à considérer que je devrais aspirer fortement après ma céleste patrie, où je trouverai ce que je désire tant ici-bas : la présence des fidèles, les chants de réjouissance des élus, la contemplation de la face de Dieu, qui est un rassasiement de joie.

« Cher frère, mon désir ardent est que Dieu vous soutienne de sa main puissante et paternelle ; s'il est pour vous, qui sera contre vous ? Le méchant fait une œuvre qui le trompe, et ce que les hommes pensent en mal contre ses enfants, Dieu le pense en bien. Toutes choses concourent au bien de ceux qui l'aiment. Il est le souverain Maître de toutes choses, de toutes les circonstances et de tous les événements ; il tient en sa main les cœurs des hommes et les incline à tout ce qu'il veut ; de sorte que nous devons nous tenir dans la demeure du Souverain et nous loger à l'ombre du Tout-Puissant. Il nous couvrira de ses plumes, sa vérité nous servira de bouclier, et il donnera charge de nous à ses anges, afin qu'ils nous gardent dans toutes nos voies. »

Bolbec, 20 mars 1809 (1).

« Votre lettre du 13 janvier m'est parvenue. Je n'étais pas encore parti pour aller dans mon pays, parce qu'il m'était arrivé un accident à Autretot, dans le temps de Noël. J'étais tombé sur les genoux, et je m'étais si blessé que je fus obligé de garder la chambre presque trois semaines, ne sachant quelquefois si je me rétablirais jamais parfaitement ; mais, grâce à Dieu, il n'y paraît plus rien, et je suis de retour sans aucun accident. J'ai trouvé mes parents jouissant d'une assez bonne santé ; mais mon frère a eu du chagrin : il a perdu son beau-frère, jeune homme de 22 à 23 ans, et, deux mois après, il a perdu l'un de ses enfants ; il ne lui en reste plus qu'un à présent. Tout cela lui a fait beaucoup de peine, quoique lui et sa femme paraissent doués d'une grande résignation. Ah ! qu'est-ce que la vie ? Un enchaînement d'afflictions.

« Quand vous voudrez venir me voir à Autretot, vous me ferez beaucoup de plaisir. J'y serai le Vendredi-Saint, qui comptera pour un dimanche ; ainsi vous pouvez savoir les jours où je me rendrai dans cette Eglise.

« Dites-moi comment les choses vont avec vous ; si vous avez la paix au-dedans et dans vos quartiers. Notre cause est celle du Seigneur, et nous ne devons pas être épouvantés par les adversaires. Ainsi combattons vaillamment, avec un esprit de douceur et de charité ; le temps de notre combat sera bientôt écoulé, et, après le combat, combien le repos n'aura-t-il pas de douceur ! Les contrariétés, les croix, les épreuves, les afflictions de cette vie nous font journellement voir que tout n'est que vanité et rongement d'esprit ; toutes ces choses nous détachent de ce monde et nous font aspirer au séjour du repos.

« Depuis peu, la réflexion sur mes peines et la considé-

(1) Au pasteur Cadoret, de Luneray. *Mag. méth.*, 1817, p. 100.

ration du bonheur que Dieu nous prépare ont fait entrer dans mon cœur ce souhait de saint Paul : *Mon désir tend à déloger pour aller avec Jésus-Christ, ce qui me serait beaucoup meilleur.* Loin de mes parents et de ceux qui ont la connaissance et l'amour du Seigneur, je suis absolument comme un étranger ici-bas ; et cela me fait désirer d'arriver à la fin de mon pèlerinage, pour me réunir avec mes frères, afin de pouvoir chanter avec eux le cantique de Moïse et de l'Agneau. Quel beau privilège de pouvoir mourir, de voir la fin de nos misères et le commencement de ce beau jour sans nuage qui doit reluire à jamais ! Oh ! que déjà ne luit-il ! Oui, cher frère, mon âme est prête à s'écrier avec David : *Oh ! qui me donnera les ailes d'une colombe !* Il n'y aurait qu'une chose à me faire désirer de rester ici-bas : ce serait d'être utile ; et ne pouvant pas faire ce que mon cœur souhaite ardemment, je suis pressé du désir de voir la fin de mes travaux. Toutefois je me résigne à la volonté du Seigneur, et, s'il veut prolonger ou accourcir ma vie, que sa volonté se fasse et non la mienne !

« En allant dans mon pays, j'ai passé par Condé ; les anciens m'avaient fait inviter d'y prêcher ; les Eglises des campagnes m'avaient fait la même invitation. Leur pasteur était absent, et l'on ignorait s'il reviendrait dans le pays. A Condé, j'ai prêché le matin et l'après-midi, et les quatre jours suivants dans les autres Eglises. On m'a fait beaucoup d'amitiés, et l'on s'est empressé d'assister à mes sermons.

« De retour ici, on m'a reçu avec bien de l'affection, et l'on est venu en grand nombre à la prière. Ah ! que Dieu touche mes lèvres d'un charbon vif pris sur l'autel, et me rende capable de prêcher avec puissance la parole de vie ! J'ai sujet de le remercier, car je vois qu'il m'assiste ; mais il faudrait une plus grande vertu pour convertir les cœurs.

« Comment se porte Madame Cadoret ? Je ne doute pas que son âme n'avance dans la vie spirituelle ; assurez-la de mes respects. Je souhaite aussi à toute votre petite famille toute sorte de bonheur. Que le Seigneur soit pour vous tous votre sûre garde, votre asile, votre consolation ! Amen.

« Je suis, avec la plus sincère affection,

« Votre frère en Jésus-Christ,
« DU PONTAVICE. »

Bolbec, 25 octobre 1809 (1).

« Oui, mon cher frère, je m'intéresse fortement à tout ce qui peut rendre votre sort et celui de votre épouse heureux. Je m'intéresse au bonheur de la petite famille que Dieu vous a donnée, et à celui de cette autre famille plus nombreuse que le Seigneur a confiée à vos soins ; je veux dire votre troupeau. En effet, un pasteur doit être comme un père de famille au milieu de son troupeau ; et vous qui avez des enfants, vous pouvez souvent apprendre de leur conduite la manière dont vous devez agir envers ceux qui vous sont confiés. Vous savez que le caractère des enfants n'est pas le même ; à l'un il faut de la douceur, à l'autre des promesses, à quelque autre des réprimandes, des menaces, et même des châtimens. Il en est ainsi des hommes que nous avons à diriger ; leurs caractères et leurs dispositions sont bien différents, et nous pouvons bien les comparer à des enfants revêches. C'est pourquoi il faut bien prendre garde de faire comme ces pères qui, se laissant aller à leurs passions, corrigent leurs enfants avec un esprit de vengeance. Nous sommes souvent exposés à ce danger, quand nous employons les menaces et que nous dénonçons aux pécheurs les jugemens du Ciel ; si nous nous laissons emporter par notre nature,

(1) Au pasteur Cadoret, de Luneray, *Mag. méth.*, 1817, p. 203.

notre zèle devient amer. Les châtiments que les pères infligent à leurs enfants avec aigreur sont plus propres à les endurcir qu'à les corriger ; de même, si notre zèle est amer, il ne fait qu'endurcir le pécheur. Que le spectacle d'un tendre père qui reprend ses enfants avec un esprit calme, avec bonté, avec douceur, avec toute l'effusion d'un cœur vraiment paternel, est beau et touchant ! Il me semble que, si j'agissais de cette manière au milieu de mon troupeau, avec l'aide du Seigneur, les cœurs se briseraient, et les pécheurs, étant touchés, se convertiraient à l'Eternel leur Dieu.

« Vous serez peut-être étonné, cher frère, de ma façon d'écrire et du tour que je donne à mes pensées. Ne croyez pas que je veuille vous donner des conseils ; c'est plutôt à moi d'en demander, plutôt que d'en donner. Si j'écris ainsi, c'est parce que j'écris sans art, sans artifice et de l'abondance de mon cœur. Prenant la plume pour écrire à mon ami, j'écoute ce que mon cœur me dit, et ensuite j'écris.

« Dimanche dernier, dans mes fonctions, j'ai trouvé beaucoup d'assistance après-midi, mais pas autant le matin. Oh ! qu'il est difficile de convaincre de péché, d'état de perdition, ceux qui se sont toujours flattés d'être en bon chemin, dans le chemin du ciel, parce qu'ils ont été élevés dans la doctrine évangélique, exempte des abus et des erreurs ! Il me semble que je les entends s'applaudir au fond de leurs cœurs, être fort contents d'eux-mêmes et dire qu'il ne leur reste plus rien à faire qu'à être exacts et réguliers dans leurs devoirs, et que tout est bien. Oh ! que le voile est épais sur leurs cœurs ! Et, quand nous voulons l'arracher, avec quel empressement ne s'opposent-ils pas à nos tentatives ; et même, s'ils l'osaient, nous les entendrions bientôt nous dire : Je vous défends d'y toucher ! Cela me fait gémir, et désirer que le Seigneur lui-même y mette la main.

« J'ai senti ces derniers jours le désir d'être plus au Seigneur ; lui seul est le repos de l'âme ; plus elle est concentrée en lui, plus elle est heureuse. C'est ce qui m'a toujours fait souhaiter si ardemment de vivre avec les enfants de Dieu. Leurs exemples, leurs discours, leurs prières nous ramènent à Dieu, nous attachent à lui ; au lieu que les exemples et les discours des gens du monde font le contraire. Mais ce qui fait notre assurance, c'est la parole du Seigneur : *Ma grâce te suffit.*

« Prenons bon courage, et soyons comme Caleb, qui, restant fidèle, s'appuyant sur son Dieu, disait au peuple d'Israël : *Montons hardiment, et possédons ce pays-là, car certainement nous y serons les plus forts.*

« DU PONTAVICE. »

La lettre qu'on vient de lire est l'une des dernières que du Pontavice ait adressées à Laurent Cadoret. Il semble résulter de nos documents que ce pasteur fut le seul de ses collègues de l'Eglise réformée avec qui du Pontavice ait pu entretenir une vraie communion spirituelle. Ils furent, avec quelques autres, les précurseurs du Réveil, qui ne se produisit d'une manière générale, qu'après la chute de l'Empire.

Il y avait entre Pierre du Pontavice et Laurent Cadoret avant tout une conformité de foi et d'expériences chrétiennes qui devait les rapprocher ; ils avaient passé l'un et l'autre par la crise de la conversion et y étaient parvenus dans des circonstances analogues. On lira avec intérêt quelques détails sur la vie de ce pasteur (1).

(1) Nous les devons à l'obligeance de M. le pasteur Daniel Benoit, qui les tient lui-même de M. Paul Cadoret, ancien pasteur de la Baume-Cornillane et de Mens, ancien aumônier militaire, et le plus jeune fils (aujourd'hui octogénaire) de Laurent Cadoret. On trouvera à l'Appendice des détails biographiques que nous nous bornons à résumer ici.

Laurent Cadoret était né à la Havane le 30 juin 1770, la même année où du Pontavice naissait à Fougères. Quoique le troisième de trois jumeaux, il survécut à ses deux frères et atteignit l'âge de 90 ans. Son père, riche armateur breton, et sa mère irlandaise, l'élevèrent dans les pratiques de la dévotion romaine. Envoyé à Nantes, dès l'âge de sept ans, pour son éducation, il perdit son père quelques années plus tard, et, à quatorze ans, entra dans la marine. Il rendit souvent grâce à Dieu d'avoir été gardé au milieu des tentations auxquelles il fut exposé parmi des compagnons profanes et au milieu des périls de son existence aventureuse : naufrages, abordages, etc. Il avait dès lors des besoins religieux, que ne satisfaisait pas le culte pompeux et formaliste de l'Eglise romaine. Ce fut pendant un séjour à la Havane qu'il fut amené à rompre avec cette Eglise, bien qu'alors il ne connût aucune forme religieuse meilleure.

Fait prisonnier par un navire anglais, il fut conduit à Plymouth et interné dans le cantonnement d'Ashburton. Ayant l'autorisation de se promener par la ville, il entra dans une chapelle dissidente et fut tellement frappé de ce qu'il y entendit qu'il continua à la fréquenter. Une dame pieuse, remarquant son assiduité, l'invita chez elle, et lui donna le Nouveau Testament et des livres religieux, dont la lecture acheva de l'éclairer. Un peu plus tard, il fit la connaissance du révérend David Bogue, fondateur et directeur de l'Ecole de théologie de Gosport, qui fut pour lui un guide spirituel, plein de sagesse et d'affection. Après un court séjour en France, où il épousa Périne Sorel, il retourna en Angleterre avec sa femme et passa trois ans dans le séminaire théologique du docteur Bogue. Revenu en France, il fut successivement pasteur à Condé-sur-Noireau, Luneray et Amiens. Il exerça les fonctions pastorales jusqu'à l'âge de 78 ans et s'éteignit, en 1861, à Mens, auprès de trois de ses enfants.

Mais revenons à du Pontavice. Sa sollicitude pastorale se partageait entre les troupeaux du pays de Caux, qui lui étaient spécialement confiés et les sociétés méthodistes des environs de Caen et de Condé, qu'il visitait une fois par an et auxquelles il écrivait de touchantes lettres. Citons d'abord deux lettres adressées à l'Eglise d'Autretot, l'une des sections de sa vaste paroisse.

AUX ANCIENS D'AUTRETOT,

Fougères, 8 février 1809 (1).

« Quoique je sois absent de corps, je suis présent avec vous en esprit, me rappelant avec un doux souvenir toutes les marques que vous m'avez données de votre attachement pour moi. Je puis aussi vous dire que mon affection pour vous est sincère et cordiale. Sans cesse je forme des vœux pour votre bonheur, et je m'estimerais heureux si je pouvais y contribuer. Que tous nos frères suivent les conseils que je leur ai donnés de la part du Seigneur, et je me flatte qu'ils goûteront ce bonheur, qui doit être tant désiré et si soigneusement recherché. Combien de fois ne me suis-je pas réjoui en voyant votre assiduité et votre attention pour écouter les enseignements du Seigneur. Vous savez qu'ils réjouissent le cœur, qu'ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup de fin or, et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel ; et qu'il y a un grand salaire à les observer. Or, mes frères, si déjà nous trouvons tant de bonheur au service de Dieu, quoique nous soyons assujettis à mille infirmités, afflictions et misères, que sera-ce lorsque nous serons délivrés de tous les maux de la mortalité, et que nous jouirons de toute la plénitude du bonheur dont nous avons

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 197.

eu les avant-goûts dans ce monde ? C'est pour ce bonheur que vous avez été créés, et comme il ne se trouve qu'en Dieu, Dieu doit être notre fin. Oh ! quelle belle et quelle glorieuse fin ! Puis-je trop vous la recommander ? Non, mes très chers frères. Mes discours et mes lettres sont toujours au-dessous du sujet, et je ne fais que balbutier quand je veux en parler. Mais cependant, comme il est de mon devoir de vous en dire quelque chose, et que vous voulez bien m'écouter, je me propose, avec l'assistance du Seigneur, de vous en entretenir lorsqu'il me conduira chez vous. Puisse-t-il me donner des sentiments tout célestes, afin que je vous parle, non comme un habitant du monde, mais comme un citoyen des cieux. Et puissiez-vous donner votre attention aux choses magnifiques que nous devons vous apprendre de la cité de Dieu !

« Après avoir essayé des temps durs et difficiles, je suis arrivé au sein de ma famille, sans aucun accident. Je bénis le Seigneur de ce qu'il a bien voulu me conserver, et je le prie de m'accorder la santé pour travailler à sa vigne ; car je ne souhaite vivre que pour sa gloire et pour le salut de mes frères ; mais je m'afflige en voyant le peu de fruits que je fais. Si donc vous avez de l'affection pour moi, réjouissez mon cœur, mes très chers frères, en me faisant voir que je ne travaille pas en vain au milieu de vous. Puisse le Ciel bénir tellement mon ministère pour le salut de toutes vos âmes, que je sois au dernier jour votre couronne de joie devant le Seigneur, et que vous soyez ma couronne de gloire ! Recevez les sentiments de l'affection la plus cordiale, avec lesquels je suis, mes très chers frères,

« Votre tout dévoué serviteur,

« DU PONTAVICE. »

AUX ANCIENS D'AUTRETOT.

Fougères, 22 janvier 1810 (1).

« La bonne Providence m'a donné le temps le plus agréable pour me rendre au milieu de ma famille, que j'ai trouvée en bonne santé. Mon voyage ne m'a point incommodé ni fatigué, j'en remercie le Seigneur et je vous en remercie aussi, car je suis sûr que vous avez fait des vœux pour ma conservation. J'en fais aussi pour la vôtre, désirant vous retrouver tous en parfaite santé, pour vous entretenir de Celui que nous aimons ; car je sais que vous et moi nous aimons Jésus notre Sauveur. Il est vrai que nous ne l'aimons encore que très peu, en comparaison de ce qu'il mérite d'être aimé ; mais cependant rendons grâce à Dieu pour cette portion d'amour qu'il a mise dans notre cœur, et faisons des efforts pour en obtenir davantage. Le moyen d'y parvenir, c'est de faire comme saint Paul, qui considérait toutes choses comme du fumier en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ. Jamais homme ne fut plus sage que ce grand apôtre ; jamais homme ne sut mieux que lui en quoi consistait le vrai bonheur et quels étaient les moyens d'y parvenir. Je vous l'offre, mes très chers frères comme modèle et je vous engage à marcher sur ses traces. Son amour pour Jésus-Christ était si grand qu'il était tout à son divin service, et qu'il pouvait dire : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

« Quoique nous ne soyons pas appelés à être apôtres, cependant nous sommes appelés, chacun dans notre situation, à nous consacrer au Seigneur ; car nous ne sommes pas à nous-mêmes, ayant été rachetés à grand prix par le sang de Jésus-Christ. Et soit que nous vivions, soit que nous mourrions, nous sommes au Seigneur.

(1) *Mag. méth.*, 1807, p. 205.

C'est là, mes très chers frères, ce que je vous ai souvent dit et ce que je désire vous répéter encore ; car c'est en lui que consiste tout notre bonheur, c'est en lui qu'est notre unique espérance. Donnons-nous tout à lui, et il se donnera à nous ; alors, nous jouirons d'un bonheur solide et réel. Ce sera le paradis sur la terre.

« Combien de fois n'ai-je pas gémi de ne vous avoir pas parlé d'une manière plus évangélique et plus persuasive de ce devoir et de ce bonheur ! Combien de fois n'ai-je pas désiré que mon cœur fût rempli de l'amour de Dieu, afin que mes paroles fussent comme des étincelles de feu pour allumer une flamme sacrée dans vos cœurs ! Je vais maintenant chercher, par la grâce divine, à n'être plus ni froid, ni tiède, si le Seigneur permet que je retourne au milieu de vous. Ah ! puisse-t-il toucher mes lèvres d'un charbon vif pris sur son autel et faire de moi son messager ! Puissé-je, en retournant parmi vous, vous apporter la paix, la joie, le bonheur ! Ce sont là les vœux ardents de celui qui est avec affection, etc...

« DU PONTAVICE ».

Voici maintenant quelques extraits de sa correspondance avec sa seconde paroisse, Beuville, qui avait la première place dans son cœur.

A LA VEUVE ANDRÉ, A BEUVILLE (1).

Bolbec, 20 mars 1809.

« ... Les circonstances où je me trouvais, il y a quinze jours, me firent quitter votre pays même sans vous faire mes adieux. Je savais le chagrin que mon départ vous causerait, et cela me faisait beaucoup de peine. Ce départ subit et imprévu ne doit point être mal interprété, car je suis parti dans la vive persuasion que je devais agir

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 199.

ainsi. Vous devez bien croire, après m'avoir vu quitter ceux qui sont chers à mon cœur (1) pour venir passer quelque temps avec vous, combien il m'aurait été agréable d'y rester plus longtemps, et qu'il n'y a eu que des raisons pressantes qui ont hâté mon départ. Il faut espérer que, si Dieu nous conserve, nous pourrons, dans un autre temps, passer plus de jours ensemble ; même espérons, pour notre consolation, de passer ensemble une glorieuse éternité dans le royaume des cieux.

« Hier, je prêchai sur ces paroles de saint Paul : *Mon désir tend à déloger pour être avec Jésus-Christ, ce qui me serait beaucoup meilleur.* Les privations, les croix, les épreuves et les afflictions de ma vie font que ce désir vient s'enraciner dans mon cœur. Je ne sais si j'ai jamais eu aussi peu d'envie de vivre qu'à présent ; je me trouve surtout dégoûté de la vie quand je pense que je ne suis guère utile ici-bas, et je prends plus que jamais plaisir à lire des livres qui parlent du bonheur du ciel.

« Vous avez aussi vos épreuves et des afflictions, et je sais qu'à quelques égards elles sont grandes. Je vous invite à les faire servir à vous détacher de cette vie, qui n'est qu'une vallée de larmes, et dans laquelle plus nous avançons et plus nous participons aux misères humaines. Si, pendant les jours de votre pèlerinage, les secours humains vous manquent, rappelez-vous que Dieu n'a pas besoin de l'homme pour vous bénir. Cessez de vous reposer sur le bras de la chair : attendez-vous à Dieu, tout à Dieu ; et vous éprouverez que, quand le cœur est sincère et droit, les difficultés, loin de nous arrêter dans notre course, ne font au contraire que nous encourager à presser le pas, pour arriver promptement et heureusement au bout de notre carrière, pour jouir du repos que Dieu

(1) Ses parents de Fougères, auprès desquels il avait abrégé son séjour, afin de passer quelque temps auprès de ses amis de Beuville et du Bocage.

a préparé pour son peuple. Ne vous affligez point de ce que je ne suis pas resté plus longtemps avec vous. Si j'avais demeuré le temps que je m'étais proposé, voilà déjà une semaine qu'il serait passé; et le temps une fois passé n'est plus rien; mettons-le donc à profit comme il s'envole. Il me tarde bien de recevoir de vos nouvelles, et je voudrais bien apprendre que vous vous réjouissez toutes dans le Seigneur.

« Comme vos afflictions abondent, puissent aussi les consolations divines abonder en vos cœurs ! Quand je lis les écrits sacrés, je vois que les maux des justes sont en grand nombre; qu'ils ont été, dans tous les temps, *éprouvés par une multitude d'afflictions*. Il ne faut donc pas espérer que nous en serons exempts. Cette terre n'est pas le séjour de notre repos, et trop souvent nous l'y cherchons encore; c'est pour cela que Dieu nous envoie des croix et des peines. Jésus fut un homme de douleur, et sachant ce que c'était que la langueur. Il nous faut boire à sa coupe amère et nous trouverons la coupe du salut qu'il nous présente plus remplie de douceur. Attachez-vous à méditer sur ce qu'il a fait et souffert, et surtout à le contempler expirant sur la croix pour vous; ce sera comme un cordial au milieu de l'affliction. Appliquez-vous sa mort, enveloppez-vous de sa justice; ne doutez nullement; plus vous croirez, plus il sera glorifié par vous. Revêtez-vous de toutes ses armes, de sa patience, de sa douceur, de sa charité. Revêtez-vous enfin du Seigneur Jésus, et Satan sera brisé sous vos pieds. Combattez d'un même courage pour la foi de l'Évangile, n'étant en rien épouvantés par les adversaires. Le Seigneur saura garantir sa cause; plus l'ennemi fait d'efforts, plus vous devez vivre près du Seigneur Jésus, qui est le Pasteur de vos âmes; étant à l'ombre de sa houlette, l'ennemi ne vous pourra rien.

« DU PONTAVICE. »

Au moment où du Pontavice écrivait la lettre qui précède, William Mahy était encore à Beuville, où il exerçait son humble ministère, autant que le lui permettait sa santé déjà très affaiblie. Nous possédons les trois fragments qui suivent des lettres que lui adressa du Pontavice, au cours de l'année 1809. Dans une lettre en date du 18 février, après lui avoir donné quelques détails sur la visite qu'il venait de faire au Bocage, il ajoutait (1) :

« Tous les anciens amis qui m'ont parlé se sont informés de votre santé et m'ont prié de vous faire leurs compliments. Les amis recherchent le Seigneur, et je me suis réjoui un moment avec eux. Oh ! quand viendra le temps où toutes les peines, les traverses et les contrariétés de la vie auront pris fin ? Quand viendra le temps où nous serons délivrés de tous les maux qui nous affligent ? O temps heureux et que nous devons désirer ! Les afflictions auxquelles nous sommes exposés sont pour moi comme autant d'aiguillons pour me presser de courir vers le but, et j'éprouve que ce n'est qu'en courant la course qui nous est proposée que nous pouvons trouver le doux repos pour nos âmes; car hors de Dieu tout n'est que rongement d'esprit ».

Dans une autre lettre, dont la date est perdue, il demandait à Mahy des nouvelles d'un ami de Guernesey, qui, depuis 1803, était en France, comme prisonnier de guerre (2).

« Ce cher frère Marche, écrit-il, son épreuve est bien dure et bien longue ! Il est vrai que le Seigneur y a pourvu, en lui accordant une multitude de consolations. Quelle joie pour lui quand il reverra sa patrie et ses

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 203.

(2) *Ibid.*, p. 203.

frères ! Mais quelle joie ce sera pour nous quand nous reverrons, non seulement nos frères en Jésus-Christ ici-bas, mais encore ceux qui nous ont devancés pour se réunir à l'assemblée et à l'Eglise des premier-nés ! Quelle joie quand nous verrons Jésus lui-même dans le royaume de sa gloire ! Quand je pense à ce bonheur, je me dis à moi-même : Quel ne doit pas être mon empressement ! Combien ne dois-je pas me réjouir de ce que je ne dois jamais cesser d'exister, et qu'après la mort mon âme doit aller habiter les demeures éternelles, que notre adorable Sauveur est allé préparer pour nous !

« Je suis votre dévoué frère en Jésus-Christ,

« DU PONTAVICE. »

Dans la lettre suivante, il donne à son ami quelques détails, qu'on aimerait plus copieux, sur son travail (1).

Bolbec, 22 juin 1809.

« Toutes choses dans mes sociétés sont à peu près dans le même état. Nous avons ordinairement des assemblées fort nombreuses. Le Seigneur me donne beaucoup de liberté dans la prédication, et même au delà de mes espérances ; de sorte que je vois de plus en plus qu'il m'appelle à cette excellente œuvre ; je n'en ai jamais eu le moindre doute ; de plus je suis très bien venu et fort bien reçu partout. On me témoigne véritablement de l'affection ; le Seigneur en soit béni, car cela m'encourage beaucoup, et me cause bien de la satisfaction, étant fort sensible aux bons procédés que l'on a envers moi. J'ai encore le contentement de voir que la paix règne au milieu de nous.

« Aux fêtes de la Pentecôte, M. Mordant, de Rouen, m'a prié de venir l'assister, vu qu'il n'est pas bien portant depuis longtemps. J'y ai donc été, et j'ai prêché, à la Pen-

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 202.

tecôte, dans sa très grande Eglise, où il y avait une assemblée de protestants et de catholiques fort nombreuse. J'ai su depuis qu'on m'avait approuvé. Dieu soit béni ; car j'ai besoin de pareils témoignages pour mon encouragement, étant fort facile à décourager. Je vois en cela la bonté du Seigneur à mon égard. Avant de venir en France j'avais reçu, et des amis et des gens du monde, les plus grands encouragements, et de plus, le Seigneur donna bien des sceaux à mon ministère pendant le peu de temps que je fus dans les Iles. Ici même, il ne laisse pas mes prédications et mes visites sans fruits. Oh ! que Dieu est bon, et qu'il mérite que nous le servions avec zèle ! Je me suis souvent proposé ces paroles de notre Seigneur : *Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera*. D'après ces mots, qui sont plus fermes que le ciel et la terre, nous sommes sûrs, tôt ou tard, de voir du fruit de nos labeurs, si nous sommes fidèles. Notre charge est grande ; si nous nous en acquittons dignement, notre récompense sera belle. Quelle gloire d'être ambassadeurs de Christ ! Et qu'il est beau de vivre dans la justice et dans la sainteté ! Leurs fruits sont bien doux à l'âme et répandent un grand charme sur notre vie. Puisse le Seigneur nous en nourrir continuellement !

« C'est, et ç'a toujours été mon désir, que le Ciel répande sur vous l'abondance de ses grâces.

« Je suis avec affection votre dévoué frère en Jésus-Christ.

« DU PONTAVICE. »

Cette lettre fut probablement la dernière que du Pontavice écrivit à Mahy. L'état de santé de celui-ci s'aggrava rapidement et rendit nécessaire son départ pour son pays natal, et son internement dans une maison de santé, où il mourut en 1813, comme nous l'avons raconté dans l'Introduction à cet ouvrage.

CHAPITRE VII

LA DERNIÈRE ANNÉE (1810)

Du Pontavice fit encore une visite à ses parents et à ses amis de la Basse-Normandie au commencement de 1810 (1). Puis il se remit au travail au milieu des Eglises dont il était le pasteur dans le pays de Caux, avec le vif sentiment que sa vie et son ministère touchaient à leur fin. Nous avons déjà rencontré, dans plusieurs de ses lettres ce pressentiment d'une mort prochaine, qui devint de plus en plus vif dans ses dernières lettres, adressées à ses amis méthodistes de Beuville, au milieu desquels il voulut finir sa vie. En attendant, il leur écrivit des épîtres pastorales pleines d'affection, qui rappellent cette parole de l'Évangile de saint Jean : « Comme il avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin ». On sent, en les lisant, qu'il se considérait, depuis le départ de Mahy, comme le pasteur de ces troupeaux qui n'avaient plus de pasteur. Il convient de recueillir avec respect ces accents d'une voix qui allait bientôt s'éteindre.

A LA VEUVE ANDRÉ, A BEUVILLE (2)

Bolbec, 15 mars 1810.

« Ma très chère sœur, — J'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée, et je vous en fais mes remerciements,

(1) Il en a été déjà parlé au chapitre précédent, page 153.

(2) *Mag. méth.*, 1817, p. 241.

Les nouvelles dont vous m'avez fait part m'ont causé une grande joie et beaucoup d'attendrissement. En effet, qui est-ce qui pourrait ne pas se réjouir et n'être pas attendri en apprenant le résultat heureux du voyage de votre sœur (1), et les touchants détails qu'elle donne de ce bon pays où maintenant elle habite; de ce pays où coulent le lait et le miel, de ce pays de délices? Je ne puis y penser sans soupirer, sans gémir, et si Dieu ne me donnait de la résignation, ma vie serait pleine d'ennui; car je ne me plais que parmi les enfants de Sion.

« J'éprouve que c'est la volonté du Seigneur que je sois ici, et, malgré toutes mes privations, je me trouve heureux. Solitaire dans ma demeure, je n'ai autre chose à faire, outre mes fonctions ministérielles, qu'à prier Dieu, méditer sur ses divins attributs, sur les grandes vérités de notre salut, sur la fidélité et l'accomplissement de ses grandes et précieuses promesses. Je sens le désir de m'offrir en sacrifice vivant et de dire : Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté! Quand je considère le peu de fruit que j'ai fait jusqu'ici et les sujets de découragement que j'ai en bien des manières, je serais porté à m'abattre et à être saisi de la plus vive angoisse; mais je veux m'efforcer pour me mettre au-dessus de toutes ces choses. Je veux continuer à travailler dans cette portion de la vigne du Seigneur où j'ai été placé, quelque stérile qu'elle paraisse être. Je n'attends rien de mes efforts, mais j'espère que Dieu répandra sur moi son Esprit, et la douce rosée de sa grâce sur le champ qu'il m'a donné à cultiver. Je sais que, s'il n'a pas produit plus de fruits, c'est en partie ma faute. Oh! que le ministère est une œuvre pénible, laborieuse et terrible! Je ne sais si jamais j'ai autant senti

(1) Il s'agit ici de M^{me} Mahy, née Houël, qui avait accompagné son mari dans son pays natal, l'île de Guernesey. Le voyage semblait avoir amélioré l'état de santé de William Mahy, qui se remit même à prêcher. L'amélioration ne fut malheureusement pas durable.

mon incapacité, ma faiblesse et mon indigence. Mais c'est assez parler de ma chétive personne; il faut rompre mon discours et finir.

« Maintenant que vous voilà sans pasteur humain, vous devez être convaincus du besoin d'avoir un recours continuel au pasteur divin. Celui-là est le bon pasteur, qui a donné sa vie pour ses brebis; c'est le pasteur par excellence. Suivez-le constamment; vous entrerez et sortirez et trouverez de la pâture pour vos âmes. Croyez en lui de tout votre cœur; appliquez-vous par la foi les mérites de sa mort. Ce bon berger vous dit que nul ne pourra vous ravir de sa main : croyez-le et mettez toute votre confiance en lui. Saint Jean nous dit que son sang purifie de toute iniquité; allez à cette source ouverte pour laver les souillures de son peuple, et vous reviendrez plus blancs que la neige; un chant d'actions de grâce et de triomphe sera mis dans vos bouches et une allégresse éternelle sur vos fronts. Oh ! si nous avions de la foi, seulement gros comme un grain de semence de moutarde, nous transporterions toutes les montagnes de nos péchés et de notre corruption, dans la mer immense de ses miséricordes ! Soyons exacts dans tous nos devoirs; l'infidélité engendre l'incrédulité et nous empêche de saisir les promesses.

« Je prie Dieu qu'il vous bénisse tous ensemble, vous affermisse et vous établisse.

« DU PONTAVICE. »

AUX AMIS DE BEUVILLE (1).

Bolbec, 22 mai 1810.

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée. Vous me dites que mes lettres vous sont en édification; je souhaite qu'elles le soient encore davantage, ou plutôt que le Seigneur vous bénisse plus abondamment [quand vous

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 242.

les lisez; car c'est de lui seul que procède la bénédiction. Je suis plus convaincu que jamais que je ne suis rien; et l'expérience m'apprend tous les jours que je ne puis rien. Au lieu d'être une rosée à Israël, comme vous dites, il me semble plutôt que je suis comme une nuée sans eau. Je ne puis dire combien cela me navre le cœur et me dégoûte même de la vie; car la vie, selon moi, ne peut être désirable qu'autant que l'on est utile à quelque chose; la mienne, hélas ! se passe sans qu'il en revienne beaucoup de profit. Je ne fais encore que porter ma semence en pleurant, et je crains qu'il n'en soit ainsi tous les jours de ma vie. Puisse le Seigneur avoir pitié de moi et des pauvres âmes confiées à mes soins !

« Quand vous me parlez du bon pays où l'œuvre de Dieu prospère, cela fait soupirer mon âme après ce séjour fortuné; mais ensuite je considère que Dieu est partout, et partout le même, et peut, par conséquent, se trouver partout. Il est certain qu'il y a des lieux où Dieu répand davantage la rosée de sa grâce; mais cela n'empêche pas que toute âme fidèle ne puisse en tous lieux jouir de son agréable présence, et marcher à la clarté de sa face. S'il y a plus de difficultés et d'obstacles à surmonter, sa grâce sera proportionnée à nos besoins, et même nous pouvons espérer une plus glorieuse couronne.

« Ah ! si je n'étais qu'à dix ou douze lieues de vos contrées, j'irais de temps en temps vous visiter, pour nous consoler et nous encourager mutuellement dans notre pèlerinage. Je viens de recevoir une lettre du Docteur (1), avec lequel j'ai tant voyagé. Il me marque que l'œuvre de Dieu prospère beaucoup parmi eux, et, d'après le récit qu'il m'en fait, il paraît que le nombre des âmes qui ser-

(1) Le docteur Coke, avec lequel du Pontavice avait voyagé. Voy. le chapitre III.

vent le Seigneur a presque doublé depuis que j'ai quitté ce pays-là. N'y aura-t-il point aussi une bénédiction pour nous ? Oui, je l'espère. Dieu passera par-dessus notre indignité, et répandra la rosée de sa grâce sur notre Israël. « Le désert et le lieu aride se réjouiront ; la solitude sera dans l'allégresse, et fleurira comme une rose. Elle fleurira et sera dans l'allégresse ; elle poussera des cris de joie et des chants de triomphe ; la gloire du Liban et la magnificence de Carmel et de Saron lui seront données ; ils verront la gloire de l'Éternel et la magnificence de notre Dieu » (Esaïe, XXXV). Priez pour l'accomplissement de ces glorieux temps. Priez Dieu que je sois fidèle et qu'il me donne du succès. Que le Seigneur vous fasse la grâce d'être bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les cieux célestes en Jésus-Christ !

« DU PONTAVICE. »

AUX AMIS DE BEUVILLE (1).

Bolbec, 24 juillet, 1810

... « La grâce du Seigneur peut tout surmonter. C'est là ce qui me soutient dans ma faiblesse ; j'éprouve que son Esprit ne s'est pas retiré de moi. Ces derniers jours, j'ai même trouvé plus de force pour lui donner mon cœur. Oh ! que l'on est heureux quand il nous possède sans aucun rival ! Quelle profonde paix, quelle vive allégresse, quelle joie ineffable, quel délicieux amour ! « Amour plus fort que la mort, que beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre, et quand quelqu'un donnerait tous les biens de sa maison pour cet amour-là, certainement on n'en tiendrait aucun compte. » C'est ce trésor caché, cette perle de grand prix, pour laquelle nous devons renoncer à toute chose ici-bas.

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 243.

« Faisons tous de nouveaux efforts, afin que nous puissions nous revoir, si le Seigneur le permet, remplis du parfait amour de Dieu. La perfection à laquelle nous devons tendre, comme dit saint Paul (Héb., VI), consiste à aimer Dieu de tout notre cœur. Il me semble que je vais faire de nouveaux efforts pour l'aimer ainsi. J'en vois une grande nécessité pour être véritablement heureux. De plus, je considère qu'il ne me reste pas beaucoup de temps à vivre sur la terre, et qu'ainsi il est pressant pour moi de mettre mon temps à profit. Et même, qui pourrait nous assurer que nous verrons la fin de cette année ? Tout nous convie à racheter le temps et à nous préparer pour une vie bienheureuse. J'espère que c'est là ce qui fait vos occupations intérieures et journalières.

« Si nos sœurs voulaient me faire connaître un peu leurs expériences, chacune en peu de mots, dans une lettre commune, elles me feraient beaucoup de bien et de plaisir. Je suis assuré que cela nous serait à tous profitable. Puisque nous ne pouvons nous voir ni jouir de la conversation les uns des autres, pour nous exciter à la vigilance, employons les moyens dont nous pouvons nous servir. Quand les chrétiens vivent isolés sans fréquentation, et sans communion spirituelle, ils sont très exposés à perdre de leur zèle et de leur ferveur, et à se laisser aller au relâchement. Soyons donc sur nos gardes, et tâchons d'assurer notre vocation et notre election.

« Quand vous écrirez à nos amis Bisson, vous leur ferez bien mes amitiés. Ils ont perdu en M. Dever un bien respectable chrétien ; c'est une grande perte pour le pays. Il est maintenant entré dans le repos du Seigneur, après avoir été affligé pendant bien des années, comme le juste Lot, par les méchantes actions et conversations des hommes impies de son temps et de ses lieux.

« DU PONTAVICE. »

Conformément au désir exprimé par du Pontavice dans la lettre qui précède, les amies méthodistes de Beuville lui envoyèrent chacune quelques lignes pour lui faire part de leurs expériences chrétiennes, et, dans sa réponse qu'on va lire, il adressa à chacune d'elles un message en rapport avec son état et ses besoins. Ce fut, par écrit, une de ces réunions de classe, comme celles dont il avait tant joui et tant profité à l'époque où il était au milieu des méthodistes. On y remarquera aussi, comme dans la précédente lettre, avec quelle énergie il affirme sa foi à la doctrine de l'entière sanctification, qui lui devenait plus précieuse que jamais, maintenant qu'il approchait de sa fin.

AUX AMIS DE BEUVILLE (1).

Bolbec, 16 août 1810.

« Votre lettre du 5 août m'est parvenue, et je vois avec une bien grande satisfaction que vous n'avez point abandonné le Rocher des siècles, d'où jaillissent ces eaux qui désaltèrent tous ceux qui en ont soif, et je suis bien persuadé que vous ne l'abandonnerez jamais; que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les choses à venir, etc., ne vous sépareront jamais de l'amour que Dieu vous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur. En effet, quand on a goûté combien le Seigneur est bon, qu'on a joui pendant plusieurs années des délices de son sanctuaire, les choses du monde deviennent si fades, si insipides, qu'on ne peut plus y trouver aucun plaisir.

« L'état de privation où vous vous trouvez, en fait de la prédication de l'Évangile, est sans doute une grande épreuve, puisque cette divine parole est plus douce que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel; mais

(1) *Mag. méth.* 1817, p. 244.

vous n'êtes pas encore privées de tous moyens; vous avez encore de beaux et grands privilèges; vous jouissez du plus grand, puisque Jésus-Christ, le souverain sacrificeur de votre profession, est au milieu de vous pour vous instruire et vous bénir. Ecoutez-le donc attentivement; ayez sans cesse recours à son grand sacrifice. Il nous faut mourir à tout ici-bas: à nos parents, à nos amis, et même aux douces consolations que l'on éprouve quand on jouit de la prédication régulière de l'Évangile. Il ne faut pas sans doute tomber dans une espèce d'indifférence à l'égard de ces grands avantages, car plus notre âme possède la vie de Dieu, plus ils nous paraissent grands; mais quand le Seigneur nous les ôte, nous devons nous charger de notre croix et suivre l'Agneau quelque part qu'il nous conduise. Je pense qu'il n'est point sur la terre de situation où tous nos désirs soient satisfaits: il nous manque toujours quelque chose. C'est ce qui fait qu'il y a tant de personnes, et quelquefois parmi les enfants de Dieu, qui voudraient bien changer de situation. Si le Seigneur leur accordait ce qu'ils désirent, ils trouveraient encore après cela qu'il manque quelque autre chose. Ainsi la sagesse consiste à être content de toutes les dispensations de la Providence, sachant que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu.

« C'est là une leçon que je cherche à apprendre journellement, prenant bien garde que les désagréments que je crois aussi trouver dans ma situation présente, ne m'empêchent d'apercevoir les avantages multipliés dont le Seigneur me favorise.

« Je remercie nos sœurs de m'avoir marqué l'état de leurs âmes. Je vais tâcher de leur répondre par ordre.

« A notre sœur Anne Lucas, de Périers.

« La vue de nos imperfections est pénible; mais elle est très salutaire pour nous conserver dans l'humilité et pour

nous porter à supporter les défauts des autres. C'est ce qui fait que plus on se connaît soi-même, plus on est humble et rempli de charité pour le prochain, et plus on est convaincu que tout le salut est du Seigneur, qu'il est notre Alpha et notre Oméga, notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption. Se donner tout à lui, c'est quitter le monde pour venir vivre sur les bords du paradis.

« *A notre sœur Anne Gautier.*

« Quand nous éprouvons que le Seigneur continue à nous bénir malgré nos infidélités spirituelles, nous devons redoubler d'amour pour lui ; cela nous fait voir aussi qu'il est un Sauveur débonnaire. Les avant-goûts qu'il nous donne de la gloire à venir, et de la félicité céleste, sont un cordial pour nous fortifier dans nos combats, et pour nous faire mourir aux plaisirs de la vie. Plus nous penserons à Jésus, nous reposant sur ses mérites, plus il nous fera boire de ce cordial céleste ; croire de tout son cœur en Jésus, c'est boire à la coupe du salut.

« *A notre sœur Anne Paisant.*

« Soit que nous mettions le temps à profit ou non, notre vie s'écoule : c'est comme un torrent qui passe avec une grande rapidité, et dont bientôt il ne reste plus rien. C'est pourquoi profitez du jour du salut. Le moyen de n'avoir point son âme combattue, c'est de renoncer à soi-même, de prendre Dieu pour sa haute retraite. Là nos ennemis spirituels ne nous peuvent rien : hors de Dieu nous sommes assaillis d'une foule d'ennemis qui nous pressent de toutes parts. La prière est l'arme que Dieu a donnée au fidèle pour repousser ses ennemis : une âme qui ne prie point est comme une sentinelle endormie.

« *A notre sœur Rachel Paisant.*

« Il n'y a en nous rien que faiblesse. Jésus seul est

notre force : nous devons donc nous reposer sur ce divin crucifié, nous laver dans son sang, nous envelopper de sa justice, nous parer de toutes ses vertus ; et l'âme fait toutes ces choses quand elle ne repose l'espoir de son salut que sur ses souffrances, sur sa mort, et lorsqu'elle prend exemple sur lui. Cherchons à vivre comme Jésus-Christ a vécu, et cet adorable Sauveur viendra nous aider et nous fortifier par son Esprit. La vraie piété, la seule qui puisse nous ouvrir la porte des cieux, c'est celle qui nous rend conformes à notre divin modèle.

« *A notre sœur Marie-Anne André.*

« Quand nous sentons notre pauvreté, notre insuffisance pour glorifier Dieu, il faut nous enfoncer, nous perdre en lui qui est un abîme de miséricorde, et tenir nos âmes devant lui dans un respectueux silence. Il faut chercher à devenir un même esprit avec lui, par la foi en Jésus-Christ, afin d'être revêtus de sa force, et pour sentir en nous le développement de sa puissance. Alors l'âme sent qu'elle n'est plus rien, qu'elle est perdue en Dieu qui est en elle tout en tout, et que c'est par lui qu'elle pense, qu'elle agit, qu'elle opère : c'est là être rempli de la plénitude de Dieu.

« *A notre sœur Anne Lucas, de Beuville.*

« Si nous étions toujours remplis de Dieu, nous jouirions continuellement de sa divine présence. Dans cet état la vie n'est que délices. C'est se nourrir du pain des anges ; c'est se désaltérer à la source des eaux vives. Les desseins de Dieu sont que nous jouissions de ce bonheur, et le moyen d'y parvenir, c'est de ne point se creuser de citernes crevées qui ne peuvent contenir les eaux, ou bien, en d'autres termes, c'est chercher son bonheur uniquement en Dieu. Quand nos âmes se vident des créatures, Dieu vient les remplir de son Esprit, de sa félicité :

vivre en Dieu et pour Dieu, c'est vraiment jouir des glorieux privilèges de notre existence.

« *A notre sœur Madeleine Martin.*

« Le sentiment de notre incapacité, joint avec la vue de la majesté infinie de l'Être suprême, peut nous faire tomber dans une espèce de langueur spirituelle; il faut alors chercher du soutien. Reposons-nous donc sur le céleste Epoux de nos âmes, comme l'épouse, dans le Cantique des cantiques, le fait en sortant du désert. Alors, en notre langueur nous trouverons mille douceurs. Jésus nous fera part de sa myrrhe et de ses drogues aromatiques; il nous donnera de son miel, de son lait, de son vin. Nous devons aussi chercher que Jésus ne soit pas comme un ami qui passe, et qui nous visite de temps en temps. Tâchons de le retenir chez nous; et pour cela il faut sans cesse faire attention à lui, autrement il s'échappe bientôt et disparaît.

« *A notre sœur Françoise Martin.*

« Si nous voulons n'être jamais dans la disette, que l'Éternel soit continuellement notre berger; il nous fera reposer dans des parcs herbeux, et nous mènera le long des eaux tranquilles: gardons-nous de quitter sa houlette et les lieux où il fait reposer ses brebis. Notre nature corrompue quelquefois nous emporte et nous empêche d'écouter la voix du divin berger, de Jésus-Christ le grand Pasteur de nos âmes; il faut donc que nous résistions à cette nature corrompue, en mortifiant les affections de la chair par l'Esprit: plus nous serons morts à nous-mêmes, plus nous trouverons de bonheur à obéir à Jésus. Ce qui nous empêche de faire des progrès dans la vie divine, c'est que nous résistons à l'Esprit qui veut nous conduire à cette mort.

« *A notre sœur femme André.*

« De quelque côté que nous portions nos regards, tout

nous annonce, dans la nature comme dans la grâce, que la bonté du Seigneur est sans bornes; par conséquent, il doit être un bon maître et doux à servir: aussi est-ce le témoignage que nous en ont rendu ses plus fidèles serviteurs. Si ensuite nous parcourons tous les rangs de la société, nous voyons que c'est en vain que l'homme est comblé d'honneurs ou de richesses, ou qu'il se livre aux plaisirs mondains, tout cela ne saurait hors de Dieu le rendre heureux. Et le pauvre, ou l'homme dans la médiocrité, riche en son Dieu, mène une vie de délices. Toutes les choses terrestres ne sont que comme une ombre qui passe. Dieu seul est notre bien réel, substantiel, permanent, éternel.

« J'espère que nos sœurs ne prendront pas mal les petites réflexions que j'ai faites sur leurs expériences, et qu'elles voudront bien continuer à me faire part de leur état; cela me fera beaucoup de plaisir. Quant à ce que vous me marquez aussi par rapport à vous, voici ce que je pense. Pour bien juger de notre état spirituel, il faut non seulement considérer les grâces que nous ressentons, mais encore examiner si nous connaissons bien la profondeur de la corruption qui est en nous; si nous en gémissons; si elle nous est insupportable; si nous en cherchons la délivrance uniquement par la foi dans l'efficacité du sang de Jésus-Christ, et en même temps en faisant tous nos efforts pour produire tous les fruits de sainteté et de justice en notre pouvoir.

« Quand on est dans cet état, on n'est pas loin du royaume des cieux: le règne de Dieu n'est pas loin d'être établi dans toute sa puissance, sa gloire et sa beauté. Les ennemis de Dieu sont près d'être entièrement bannis du cœur. Dieu est sur le point de prendre une entière possession de l'âme, en lui accordant une délivrance parfaite, en la rendant capable de le servir en toute justice et sainteté. Quant à cette parfaite délivrance, voyez Luc I, 71, 74, 75;

I Thess., V, 23; Matt. V, 8. Une entière sanctification est offerte à tous; il n'y a point de présomption à chercher à l'obtenir; c'est même notre devoir. Si la plupart de ceux qui aiment Dieu passent presque toute leur vie sans l'obtenir, c'est parce que les uns ne la recherchent point, d'autres ne le font point avec assez d'ardeur, d'autres encore ne croient pas pouvoir l'obtenir, ou s'ils l'obtenaient, ils croient qu'ils ne pourraient la conserver. Cette grâce est sans contredit incompatible avec la présomption, puisqu'elle détruit entièrement l'orgueil dans le cœur : et c'est même une sûre marque que nous sommes sanctifiés entièrement, quand nous apercevons qu'il n'y a plus d'orgueil en nous. Cette grâce inestimable est donnée à qui croit de tout son cœur que le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché. Voilà ce que la parole de Dieu m'apprend à ce sujet, ce que j'ai entendu de la bouche de ses serviteurs qui vivent sous cette glorieuse dispensation et ce que j'en ai ressenti moi-même en goûtant les premiers fruits de ce don céleste. Que je désirerais de revoir et d'entendre ceux que je connais, qui vivent dans une étroite communion avec Dieu ! (1) Mais il y a entre eux et nous une grande barrière; je ne sais quand elle sera levée : toutefois, je me résigne à la volonté du Seigneur.

« DU PONTAVICE ».

Cette lettre du 16 août devait être la dernière de ces épîtres vraiment pastorales, au moyen desquelles du Pontavice continuait son œuvre au milieu de ses amis de Beuville. Il ne tarda pas en effet à comprendre, par la diminution rapide de ses forces, que sa vie approchait de son terme. « Depuis longtemps, raconte son collègue Alègre, il se plaignait d'un mal à la gorge, et il négligeait toujours de faire quelques remèdes. Il avait même été rassuré à cet égard par un médecin de Fougères. Cepen-

(1) Les Méthodistes d'Angleterre.

dant cette indisposition s'était fort aggravée, et à cela s'était joint un dérangement d'estomac également invétéré, et que nous avons ignoré longtemps. Enfin, pendant une réunion de quelques pasteurs à Luneray, il se trouva insensiblement plus mal et, je l'avoue, sans que cela nous tirât de notre sécurité. Mais, à son retour, il déclara qu'il se sentait bien mal; il fit encore une prédication à Saint-Antoine, et ce fut la dernière. Sa faiblesse ne lui permit plus de fonctionner. Mais, au milieu des vives inquiétudes de ses amis, il conserva la même sérénité (1). »

Il écrivit aux anciens de l'Eglise réformée d'Autretot, vers la fin du mois de septembre, ce qui suit :

« Il y a longtemps que ma santé est altérée, ce que vous devez avoir aperçu vous-mêmes par le grand changement qui s'est fait en moi. Mais comme mes forces n'étaient pas encore épuisées, je continuais toujours à travailler. Aujourd'hui je me trouve obligé de m'arrêter, ma santé ayant été en empirant d'une manière étonnante depuis une douzaine de jours; ainsi je ne prévois pas pouvoir me rendre au milieu de vous au commencement d'octobre. Il me faut absolument du repos et prendre des remèdes pour ma guérison, si toutefois il est encore temps. La volonté du Seigneur soit faite! je désire le glorifier soit par ma vie, soit par ma mort : il sait ce qui m'est le meilleur et je me remets entre ses mains. »

Pressentant sa mort prochaine, du Pontavice voulut finir sa vie dans un milieu où il pût être entouré de la sympathie et des prières de personnes vraiment pieuses. Il n'eût pas trouvé un tel milieu dans sa famille catholique à Fougères, où sa mort, qu'il voulait conforme à sa vie, eût peut-être fait scandale. Il ne l'eût pas trouvé complètement non plus à Bolbec, où sa piété était plus admirée que

(1) Archives du Christianisme, 1818, page 367.

comprise. Il se décida à demander à ses amis de Beuville leur hospitalité pour sa vie, si elle se prolongeait encore quelque temps, ou pour sa mort, si, comme tout l'annonçait, elle devait être prochaine.

Voici la lettre qu'il leur écrivit :

A MADemoiselle HOUEL, A BEUVILLE (1).

Bolbec, 2 octobre 1810.

« J'ai reçu votre lettre, avec les expériences de nos sœurs ; mais je n'y répondrai point cette fois, car j'ai le projet d'aller vous faire une visite la semaine prochaine, s'il m'est possible. Cette nouvelle va vous causer à toutes de la joie ; mais cette joie sera bien courte, quand vous saurez que le mauvais état de ma santé me fera entreprendre ce voyage, si les forces me le permettent. Je voudrais bien, si vous voulez me supporter dans mes infirmités, aller chercher la vie spirituelle et corporelle au milieu de vous, ou y mourir, si telle est la volonté de Dieu.

« Voici ma maladie. Depuis bientôt deux ans, je me suis senti indisposé par un rhume, qui tomba sur la poitrine, et qui m'a donné ce qu'on appelle un catarrhe. Je me suis négligé, m'exposant continuellement à la fatigue et à toutes les intempéries de l'air. Je tousse fort peu, et le plus ordinairement quand je suis couché. La poitrine n'est point attaquée, mais seulement affaiblie, et, pour me guérir, il faudrait en détourner l'humeur ou fortifier la poitrine. Ici il y a un excellent médecin qui me traite depuis huit jours, et je pourrais, avec l'assistance de Dieu, y trouver la guérison, si je n'avais encore une autre sorte de mal, qui est toujours mortel, quand on ne lui applique pas le seul et vrai remède qui y convient, et voici quel est ce mal.

(1) *Mag. méth. des Iles de la Manche*, 1817, page 248.

« Né avec une extrême sensibilité, crainte de faire de la peine aux autres, j'aime mieux souffrir et concentrer en moi mon chagrin. Je vous ai quelquefois fait part des épreuves de ma situation, qui sont plus nombreuses que je ne pourrais vous le dire dans une lettre. Ces épreuves ont tellement navré et rongé mon cœur, qu'elles ont amené un dépérissement. Je me suis fait violence, j'ai fait mes efforts pour me résigner, mais, malgré tout cela, la douleur était toujours en mon cœur. Si j'eusse eu à Bolbec des personnes selon mon cœur, avec lesquelles j'eusse pu me réjouir en notre Seigneur ; si j'eusse eu le succès que je désirais dans mon ministère, voyant les âmes en grand nombre se convertir au Seigneur ; si je n'eusse point eu les mains liées à bien des égards, je suis porté à croire que je ne serais pas dans l'état où je suis. Au lieu d'avoir quelque sujet de consolation autour de moi, tout me causait de la peine.

« Il me faut du repos maintenant, et je sens le besoin de rompre tous mes liens et de chercher ce que mon cœur désire. Il me faut des amis en Jésus-Christ, avec lesquels je puisse épanouir mon cœur si longtemps flétri par la contrainte et le chagrin. Et si ce remède ne me guérit pas, mon mal est incurable, il me faudra bientôt déloger ; car il m'est impossible de vous dépeindre le chagrin que j'éprouve de n'être pas au milieu de ceux qui connaissent le Seigneur.

« Si vous voulez donc me supporter dans mes infirmités, j'irai tenter ce remède au milieu de vous. Répondez-moi au plus tôt. Peut-être que je partirai cependant avant d'avoir reçu votre réponse ; mais vous serez du moins prévenue du sujet de mon voyage. Quant aux frais que je pourrai occasionner, vous devez être tranquille à ce sujet. Je vous enseignerai le régime que je dois garder et qui est très simple. J'ai déjà eu une longue atteinte de cette dernière maladie, lorsque j'étais dans mon pays, et dont

le Seigneur m'avait fort bien rétabli, en usant du même remède; il est vrai que je n'avais pas cette affection catarhale. Je vais et je viens comme à mon ordinaire; je dors assez bien, l'appétit est à peu près le même; seulement une petite fièvre lente, causée par le chagrin.

« Du reste, mes très chères sœurs, je sens en moi de la résignation; je ne refuse point de mourir, et j'espère que le Seigneur sera glorifié en moi, soit par la vie, soit par la mort. Il me semble que je ne crains pas de mourir et que la mort a perdu son aiguillon. »

Dans cette lettre, du Pontavice, en général si réservé, ouvrait son cœur et disait la cause de la douleur qui remplissait son âme et allait creuser prématurément sa tombe. Il avait essayé de communiquer aux Eglises de Normandie le feu sacré qui le consumait, et il s'était heurté à une indifférence polie, mais glaciale. Les temps n'étaient pas mûrs pour le réveil, et les Français, enivrés par l'épopée napoléonienne, n'avaient ni le goût ni le temps de songer au salut de leurs âmes. Ils eussent dit volontiers, comme les Athéniens, parlant de Paul : « Que nous veut ce discoureur ? Il semble annoncer des divinités étrangères. » Quelques années plus tard, du Pontavice eût trouvé des âmes amollies par les désastres qui mirent fin à l'Empire. Mais pour le moment, la France semblait n'avoir d'autre dieu que Napoléon, et d'autre Evangile que ses bulletins de victoire. Les protestants n'étaient pas les moins fervents parmi les adorateurs de l'idole, et les prédicateurs brûlaient à ses pieds l'encens de leur rhétorique, au lieu de prêcher Christ crucifié.

Et voilà pourquoi Pierre du Pontavice, à peine âgé de quarante ans, s'en allait mourir à Beuville.

Les amies de Beuville, auxquelles du Pontavice demandait l'hospitalité pour les dernières semaines de sa vie, furent heureuses de donner cette suprême marque de

respect et d'amour à l'homme qu'elles considéraient comme un saint. Il partit donc aussitôt de Bolbec, accompagné jusqu'à Honfleur par son collègue Alègre. Le voyage fut heureux, et l'accueil qui lui fut fait à Beuville fut cordial et empressé. On le trouva presque méconnaissable, tellement la maladie l'avait amaigri. On montre encore, dans cet humble village, la maison et la chambre qui furent son dernier logis ici-bas. Pendant la première quinzaine, il put encore sortir de la maison, mais, sa faiblesse augmentant, il dut ensuite garder la chambre, qu'il ne quitta plus que pour aller au tombeau. Dans une courte lettre au pasteur Alègre, il disait que les remèdes n'avaient plus aucun effet et que la maladie suivait son cours. Puis il ajoutait :

« Quant à la situation de mon esprit, elle est toujours la même. Résigné, soumis à la volonté de mon Père céleste, attendant avec calme le résultat de ma maladie, et me réjouissant dans la glorieuse espérance de m'en aller avec Lui, si son bon plaisir est de terminer mes travaux. Je sais que je ne mérite que châtiments et que, si Dieu voulait entrer avec moi en compte, sur mille articles je ne pourrais répondre sur un seul. Mais Jésus est mon garant; Jésus, qui est mort pour moi, est mon unique espérance (1). »

Peu de jours après, il reçut la visite de son collègue Laurent Cadoret, venu de Luneray pour le voir une dernière fois. Nous avons sur cette entrevue les détails suivants, donnés par ce pasteur lui-même :

« Un frère, à la visite duquel il ne s'attendait pas, se présente à lui, non à son lit, mais dans sa chambre de mort. Il le trouve assis près de son feu, un livre à la main. « Je suis fâché, lui dit-il, que vous vous soyez

(1) *Archives*, 1818, page 568.

dérangé pour venir me voir de si loin. La compagnie, même celle de mes amis, me gêne ; j'aime à être seul avec Dieu. » Telle était en effet la disposition de son cœur et de son esprit : *lui et son Dieu*. Ne voulant pas le contrarier à cet égard et les secours humains ne lui manquant pas, l'ami dont je parle ne put parler longtemps. A sa dernière visite pour lui dire adieu, il le trouva encore près du feu ; c'était, je pense, huit jours avant sa mort. La conversation fut courte ; très affaibli qu'il était déjà, il dit peu de paroles. Après un peu de silence, il se leva, alla en chancelant à son secrétaire, revint et s'assit. Un moment après, il tendit le bras, un petit rouleau dans sa main : « Tenez », dit-il. Tout absorbé en Dieu, lui, si bien élevé et si délicat en toutes choses, ne savait plus faire des embarras, encore moins de la politesse. « Tenez », répéta-t-il. Son ami résistant, il insista : « Prenez cela », lui dit-il, « prenez, prenez, c'est de mes épargnes ; je ne fais point de tort à ma famille, elle n'en a pas besoin. Vous avez des enfants ; je connais votre position. » Son ami, continuant à hésiter d'accepter, il finit par lui dire : « Eh bien ! c'est comme si je vous le prêtais ; si je me rétablis, vous me le rendez ! » Le rouleau contenait cinquante louis (1).

En quittant, pour ne plus le revoir, son ami Cadoret, du Pontavice lui remit une lettre qui était un adieu à son troupeau. Elle était adressée à M. et Mme Hérubel, de Saint-Antoine :

« Je vous écris deux mots pour vous faire mes derniers adieux et à tous les amis. Ma faiblesse est telle, que probablement mon corps tout chancelant tombera dans le sépulcre en fort peu de temps. Je suis entièrement soumis

(1) Lettre de Laurent Cadoret au rédacteur du *Magasin wesleyen*, de Paris, 1839, page 235.

à la volonté de Dieu, et je me dis à moi-même : si je n'avais pas cherché à servir le Seigneur, que mon état serait déplorable ! Mais j'éprouve en ce moment toute la bonté de ses promesses. Je sens que Dieu est avec moi, qu'il me soutient, qu'il me console et qu'il me remplit de joie, dans l'espérance qu'il va me retirer dans son royaume. Ainsi, chers amis, ne plaignez pas mon sort, car je trouve qu'il est désirable. Préparez-vous à venir me rencontrer dans le séjour du bonheur, en vous attachant à vos devoirs, renonçant à toutes mauvaises œuvres, profanation du jour du sabbat, et en vous repentant sincèrement, et mettant l'espoir de votre salut en Jésus-Christ. Ce sont les vœux de votre pasteur mourant.

« Adieu, adieu, chers frères et amis !

« DU PONTAVICE (1). »

Il écrivit encore une lettre, qui fut probablement la dernière qu'il ait écrite, à son collègue le pasteur Alègre, de Bolbec :

« Regardez cette lettre finalement comme celle de mes derniers adieux. Je suis d'une grande faiblesse, et qui augmente tous les jours. Je ne crois pas pouvoir vivre longtemps désormais, et je m'attends à mourir dans peu... Le Seigneur est avec moi d'une manière bien gracieuse et bien sensible : il comble mon âme de ses plus précieuses bénédictions, me réjouit, me soutient, m'encourage et me remplit de l'espoir glorieux de l'immortalité. Oh ! que je me réjouis maintenant d'avoir cherché à le servir, quoique je l'aie mal servi. Il veut bien passer par-dessus mes défauts et me pardonner. Et à présent que j'approche de l'éternité, il me donne une ferme foi en ses grandes compassions et remplit mon cœur d'assurance, en m'ac-

(1) *Archives*, 1818, page 368.

cordant une vive foi en l'efficacité infinie du sacrifice de notre Seigneur Jésus-Christ...

« Adieu, adieu, cher frère ! C'est ici la dernière lettre que vous recevrez de moi. Mes Eglises ne doivent pas en attendre non plus. Il faut que je me prépare pour l'éternité.

« Adieu, adieu !

« Que la bénédiction toute puissante de l'Éternel s'étende puissamment sur vous, Monsieur Alègre, et tous vos enfants ! Je suis votre frère en Christ.

« DU PONTAVICE (1) »

En publiant cette lettre, huit ans après, dans la notice qu'il consacra à du Pontavice, Alègre l'appelle « un précieux monument, souvent baigné de mes larmes. » Dès qu'il l'eût reçue, il se mit en route pour se rendre auprès de son collègue mourant. Mais il apprit sa mort en arrivant à Rouen.

Nous possédons heureusement sur la fin de du Pontavice une lettre pleine de détails touchants, écrite à M^{me} Mahy, alors à Guernesey, par M^{lle} Houel, sa sœur, qui soigna, avec un grand dévouement, le cher malade :

Beuville, 30 décembre 1810 (2).

« Notre cher ami du Pontavice a terminé sa glorieuse carrière ; son âme triomphante est entrée dans le séjour de l'immortalité.

« Il y a deux ans qu'il fut attaqué d'un catarrhe, accompagné d'une fièvre lente, à laquelle son grand zèle à travailler au salut des âmes ne lui permit pas d'abord de faire attention ; mais enfin le progrès de sa maladie devenant plus sensible et plus rapide, il se vit dans la nécessité d'avoir recours au médecin, et, se trouvant alors

(1) *Archives*, 1818, page 369.

(2) *Mag. méth.*, 1817, page 250.

incapable de faire ses fonctions ordinaires, il lui vint au cœur de se rendre ici, pour y tenter sa guérison ou pour y mourir, si c'était la volonté de Dieu : telle fut sa manière de s'exprimer dans la lettre qu'alors il nous écrivit.

« Les progrès de sa maladie furent si rapides qu'à peine il lui restait assez de force pour supporter le voyage en voiture, et quand il arriva ici, il était presque méconnaissable, il était comme un squelette. Quinze jours après, il fut obligé de garder entièrement sa chambre, d'où il n'est descendu que pour aller au tombeau. Quelques semaines avant son décès, il choisit d'être enterré dans la sépulture de notre famille, et c'est ce que nous avons fait ; son convoi funèbre fut suivi d'un grand nombre de personnes des deux paroisses et précédé du Rev. M. Sabonnadière. On peut dire que ses amis, ses troupeaux et la génération entière font une grande perte en sa personne. Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées.

« Je n'ai pas besoin de dire combien cette séparation a été pénible pour nous tous. Combien de fois, pendant le cours de sa maladie, avons-nous passé de l'espoir de sa guérison à la crainte de son délogement, dont l'idée nous désolait ! Quant à lui, dès qu'il sentit le grand dépérissement de sa santé, il fut rempli d'une joyeuse et parfaite résignation à la volonté de Dieu, vie ou mort.

« Oh ! comme il a glorieusement triomphé de ce dernier ennemi ! avec quel courage, avec quelle sainte joie il envisageait la mort ! Il ne pouvait admettre de conversations que celles qui roulaient sur Dieu et sur les choses célestes. Il était tout absorbé dans l'amour de Dieu. « Je ne puis, disait-il souvent, douter un seul moment de mon bonheur éternel ; mon âme est heureuse en Dieu. Oh ! qu'il est bon ! qu'il est bon ! Il me fait goûter les fruits délicieux de l'arbre de vie. » D'autres fois, il disait avec une sainte confiance : « J'ai combattu le bon combat, j'ai

achevé ma course, j'ai gardé la foi ; quant au reste, la couronne de vie m'est réservée. »

« Quelquefois ses sensations spirituelles étaient si fortes que son corps en était prêt à tomber en défaillance : « Ce sont, disait-il, des rafraîchissements que le Seigneur me donne de temps en temps. Oh ! qu'il est bon ! » Quand les amis venaient le voir et lui demandaient comment il se trouvait, il répondait : « Comme à l'ordinaire, comme un homme qui va vers la céleste patrie. » D'autres fois, il disait : « Je ne suis plus de ce monde ; je m'en vais à la maison de mon Père céleste. » Et quand, à la vue du triste vide qu'il laisserait après lui, il nous échappait de profonds soupirs, suivis d'une abondance de larmes, il nous reprenait doucement en nous disant : « Ah ! ne faites pas ainsi ; ne vous affligez point de mon bonheur ; aidez-moi plutôt à me réjouir en mon Dieu ; parlez-moi de la mort, mon Dieu. Mon désir tend à déloger ; toutefois je trouve une profonde résignation à sa sainte volonté ; je sais qu'il peut me rétablir, si c'est son bon plaisir : toutes choses lui sont possibles... Toutefois, ajoutait-il, je regarderais cela comme une espèce de miracle. »

« Il est à remarquer qu'il ne parlait que très difficilement, parce que le catarrhe lui occasionnait un très grand mal de gorge, de manière qu'il ne parlait qu'à voix basse, et le plus rarement possible, car cela le faisait beaucoup souffrir par une cruelle toux qui l'excédait. La fièvre diminua graduellement ; les deux dernières semaines de sa vie, il en sentit très peu. Sa faiblesse corporelle était si grande qu'il ne pouvait lire ; mais il nous faisait lire auprès de lui tous les jours, car il témoignait que cela lui faisait un sensible plaisir. « Cela, nous disait-il, nourrit mon âme et contribue à l'accroissement de mon bonheur. Oh ! que je suis heureux en Dieu ! »

« Environ quinze jours avant sa mort, il me dit, entre

autres choses, qu'il était entièrement persuadé que sa dissolution était proche, et que cette pensée le remplissait d'un bonheur inexprimable ; qu'il trouvait avec Dieu son Sauveur une union délicieuse. « La nuit, quand je suis couché, continua-t-il, je prie et m'entretiens continuellement avec Lui. Je ne puis périr ; mon bonheur est assuré pour l'éternité. Que je suis heureux d'avoir servi le Seigneur ! Où en serais-je à présent, si j'avais suivi le monde ? Seigneur, que tu es bon de m'avoir ainsi recherché dans le temps que je ne pensais pas à toi ! Seigneur, assiste-moi, bénis-moi ; tu l'as toujours fait et tu le feras jusqu'au bout. » C'est ainsi qu'il triomphait en Christ, et qu'il régnait avec lui dès ici-bas.

« Il n'a gardé le lit que huit jours ; alors on lui faisait toutes les attentions possibles ; deux personnes le veillaient toutes les nuits. Toutes ses paroles étaient pour la gloire de Dieu et pour notre édification. Les deux derniers jours, il parlait avec beaucoup plus d'aisance qu'à l'ordinaire. Il eut encore de fortes sensations spirituelles et de fervents entretiens avec Dieu. Il était comblé de joie, il en était comme inondé : c'était un fleuve dont les flots étaient si rapides que ses paroles en étaient souvent interrompues. « Oh ! reprenait-il ensuite, quel bonheur ! et pour toute l'éternité ! »

« Le dernier jour de sa vie, il me dit, en mangeant : « J'ai plus d'appétit qu'à l'ordinaire ; c'est le signe d'un rétablissement ou d'une dissolution prochaine : la volonté du Seigneur soit faite ! » Le soir, il soupa fort peu, la fièvre se fit ressentir et augmenta jusqu'à minuit ; alors elle fut très violente, non qu'elle lui fit perdre la connaissance ou qu'elle occasionnât aucune torture convulsive, mais seulement une chaleur très grande. Sur les cinq heures, la fièvre cessa, mais ce fut pour faire place à une disposition convulsive ; le pouls sautait par intervalles, ensuite il frémissait ou s'agitait violemment. Alors ce

cher pasteur nous dit avec une grande fermeté, ou plutôt avec une grande joie, que l'heure de son délogement était venue. Il fit ses adieux à sa famille (1), ensuite à tous ses amis. Je lui dis qu'il était bien heureux, qu'il allait bientôt être avec Jésus-Christ en sa gloire. Il me répondit : « Oui, oui ; mais je crains que ce ne soit pas tout à l'heure, que ce ne soit qu'à un jour ou deux d'ici. Après quoi, il nous sembla qu'il s'entretenait avec les intelligences célestes, en les sollicitant de le transporter au sein de la Béatitude. Après un moment de silence, je lui demandai si son âme était toujours aussi heureuse. Il répondit : « Oui, je suis heureux, mais je souffre ; et quand on souffre, on ne peut s'exprimer avec tant de facilité. » En effet, il était facile de voir qu'il souffrait, puisqu'il était déjà couvert d'une sueur agonisante ; toutefois ses paroles étaient toujours l'effusion d'une joie concentrée ; sa bouche ne s'ouvrait que pour prononcer des bénédictions, des louanges et des actions de grâces. Quand il eut perdu la parole, après environ trois quarts d'heure de repos, il rouvrit les yeux, leva sa main droite vers le ciel, y porta ses regards mourants, avec un sourire angélique, qui exprima sur tous ses traits la paix et le bonheur dont son âme était comblée ; et bientôt, après il s'endormit si doucement que nous ne pûmes percevoir son dernier soupir. »

C'était le samedi, 1^{er} décembre 1810, à huit heures du matin. Le lundi suivant, son corps fut déposé dans la tombe, à l'endroit qu'il avait choisi. Le cortège funèbre, à la tête duquel marchait le pasteur de Caen, se composait surtout des protestants de Beuville et de Périers. Les protestants de cette contrée n'avaient pas encore de cimetières et enterraient leurs morts dans leurs champs et leurs

(1) Ces mots sont les seuls qui permettent de supposer que quelques membres de la famille du Pontavice, de Fougères, étaient venus à Beuville, pour assister à la mort de leur parent.

jardins. Le lieu où reposent les restes du pieux du Pontavice est en harmonie avec la simplicité de son caractère : placé au fond d'un jardin, son tombeau semble se cacher aux regards indiscrets, comme sa vie, cachée avec Christ en Dieu, se déroba à la vue superficielle des mondains. Ses amis ont marqué l'endroit où il repose au moyen d'une pierre tombale, sur l'un des côtés de laquelle se lit cette inscription :

Ici repose le corps du Révérénd M. Pierre-Thomas-Euzèbe du Pontavice-Vaugarny, fidèle ministre de N.-S. Jésus-Christ, en l'Eglise consistoriale de Bolbec, né à Fougères le 21 mai 1770, mort à Beuville, le 1^{er} décembre 1810.

De l'autre côté de la pierre se trouvait un texte qui paraît être : *La mort des bien-aimés de l'Eternel est précieuse devant ses yeux*, mais qui est presque complètement effacé (1).

Deux hommages d'ordre ecclésiastique furent rendus à la mémoire de Pierre du Pontavice. Le premier est consigné en ces termes dans les registres du consistoire de Bolbec, en date du 11 décembre 1810 :

« L'Assemblée, entretenue par son Président de la maladie et du décès du digne pasteur, M. du Pontavice-Vaugarny, de Fougères, a délibéré de faire mention sur ses registres de ce qui suit :

« 1^o Du départ de ce pasteur pour cause de maladie et dans le dessein de changer d'air en allant à Beuville, près de Caen, et de la visite que les anciens lui ont faite avant son départ pour lui témoigner les vœux faits pour sa santé ;

(1) C'est ainsi du moins que, au mois de mai 1903, nous avons interprété cette inscription, qui est en fort mauvais état. Disons toutefois que l'auteur de la Notice de 1839, qui vit la tombe de du Pontavice, vers 1820, y lut ces paroles de saint Paul : *J'ai combattu le bon combat*, etc. (*Mag. wesleyen*, Paris, 1839, p. 231.

« 2^o De l'édification toute particulière des lettres d'adieu que ce pasteur, sentant approcher sa fin, a écrites à ses Eglises et à notre pasteur, son ami ;

« 3^o De la formule qui a été ajoutée aux prières dans tout l'arrondissement consistorial pour que Dieu daigne conserver ce pasteur ;

« 4^o De la déclaration que la Compagnie fait comme un hommage rendu à la vérité, que la vie et la mort de ce pasteur, qui sera longtemps regretté, ont rappelé la vie et la mort d'un juste et d'un élu ;

« 5^o De la communication qui a été donnée au ministre des cultes et aux autorités compétentes du décès de ce pasteur, qui a eu lieu à Beuville, près de Caen, le 1^{er} de ce mois (1). »

L'autre hommage rendu à la mémoire de du Pontavice, le fut par la Conférence méthodiste de 1811, sous la forme d'une notice biographique, comme elle en consacre une à tous ses pasteurs décédés (2). On en lira la traduction à l'Appendice, et l'on remarquera l'amour, la confiance et l'admiration avec lesquels les membres de la Conférence parlent de ce pasteur, qu'ils comptaient toujours comme l'un des leurs et qui lui-même avait gardé un vif attachement et une profonde reconnaissance pour la société religieuse au sein de laquelle il était né à la vie spirituelle et avait fait des expériences bénies.

Pasteur officiel de l'Eglise réformée et missionnaire méthodiste en France, du Pontavice ne crut jamais que ces deux qualités fussent incompatibles, et il demeura fidèle jusqu'à sa fin à ces deux associations, qui l'une et

l'autre, comme on vient de le voir, surent apprécier son noble caractère et ses fidèles services (1).

(3) Jusqu'en 1809, la Conférence britannique fit figurer le nom de Pierre du Pontavice à Jersey, dans la liste de ses stations. L'état de guerre entre la France et l'Angleterre ne permettait pas une désignation plus précise. Mais en 1810, elle modifia cette désignation et inscrivit, dans ses *Minutes*, la mention suivante : « Pierre du Pontavice est maintenant en mission à l'étranger. » Enfin, en 1811, elle enregistrait sa mort, en lui consacrant la notice qu'on lira à l'Appendice.

(1) Communiqué par M. le pasteur Barthié, président du Consistoire de Bolbec.

(2) *Minutes* de 1811, p. 195.

CHAPITRE VIII

CARACTÈRE DE PIERRE DU PONTAVICE

Sur le caractère de l'homme et du pasteur, nous ne saurions mieux faire que de citer le témoignage du collègue le plus rapproché de du Pontavice, le pasteur Alègre, président du Consistoire de Bolbec, dans la Notice qu'il lui consacra dans la première année des *Archives du Christianisme*. (1)

« Il avait cinq sociétés religieuses à desservir. Il en faisait la tournée en trois dimanches, prêchait deux fois chaque dimanche, et chaque fois un sermon nouveau. Il avait ensuite les catéchumènes, les malades et les autres visites pastorales qu'il faisait, soit pour adresser des exhortations souvent utiles, soit pour converser avec des personnes disposées à la piété, afin de les affermir. C'étaient là ses délices, et sa plus grande peine était de n'avoir pas plus d'occasions de prêcher.

« Qu'il était doux auprès des malades ! Comme ils se trouvaient consolés, fortifiés par ses exhortations ! Quel zèle lorsqu'il s'agissait du salut des âmes ! C'était le résultat de sa foi : plein d'affection pour ses semblables, il voyait en eux ceux pour qui le Sauveur était mort, et la moindre de ces âmes était à ses yeux d'un grand prix ; en sorte qu'il ne plaignait ni peines, ni soins, dès qu'il avait l'espoir de les amener à l'obéissance du Christ. Aussi combien de ces âmes pleurent en secret sa perte ! On peut dire qu'elle a causé des regrets universels, tant sa

(1) Notice sur M. le pasteur du Pontavice-Vaugarny. *Archives du Christianisme*, t. I, 1818, page 363.

piété douce et aimable avait su lui concilier la vénération de ceux mêmes qui ne pensaient pas comme lui. On ne trouvait en effet en lui aucun de ces défauts que l'on reproche trop souvent à la piété : ni censure amère de l'irréligion, quoiqu'il en fût très affligé ; ni empressement à condamner la conduite des autres ; toujours prêt à pallier les défauts d'autrui, à les cacher, à les excuser. Son commerce était également sûr et agréable ; ses manières nobles et polies avaient reçu de la piété quelque chose de simple et de vrai, qui donnait un grand prix à l'expression de ses sentiments.

« Il y avait surtout, dans toute sa conduite et dans ses relations les plus intimes, une humilité habituelle, un entier oubli de soi-même, une absence de prétentions. Il ne savait ce que c'était que d'exiger quelque chose, ou de recevoir quelque procédé honnête, comme lui étant dû. Il tenait compte de tout, et, après avoir mis dans ses démarches les attentions les plus délicates et les plus aimables prévenances, il trouvait toujours que l'on faisait trop pour lui. Nulle peine ne lui coûtait, dès qu'il croyait en épargner un peu aux autres. Il n'était exigeant que pour lui-même.

« Que ne puis-je peindre le charme de ses entretiens, ses conversations solides et remplies d'intérêt, par les traits que ses nombreux voyages lui fournissaient en abondance, et toujours à propos ! Cependant, réservé et même timide, il se livrait difficilement ; il aimait à garder le silence ; et ce n'était que dans ses entretiens particuliers, où nulle gêne ne venait le contraindre, qu'on pouvait l'apprécier. Mais, dans les conversations les plus intimes, il semblait ne perdre jamais de vue l'exhortation de l'Apôtre, d'accompagner nos discours de sel avec grâce ; et il cherchait à rendre la religion aimable, sans cependant jamais tomber dans cette affectation, cette ostentation de piété qu'il détestait. C'est dans ce but qu'en

rappelant les divers événements de sa vie, il se plaisait à y faire remarquer la protection de Dieu sur lui, et qui avait été souvent si marquée qu'on ne pouvait la méconnaître.

« Sa piété était un sentiment habituel qui faisait le charme de sa vie; et sa foi, essentiellement pratique, était réellement et constamment pour lui la persuasion de ce qu'il espérait et la représentation de ce qu'il ne voyait pas encore. C'est ce qui paraissait surtout dans ses prières. Je ne sais si j'ai jamais entendu quelqu'un prier avec une onction plus entraînant, un plus profond recueillement, une plus humble confiance. Il semblait répandre son cœur tout entier devant Dieu, sans craindre d'en laisser voir jusqu'aux moindres replis. La prière était même, à mon avis, la fonction qu'il remplissait le mieux; ce que je ne considère pas du côté du talent, mais comme une preuve de ses sentiments, puisqu'on sait qu'en général nous pouvons nous assurer du degré de notre piété d'après le goût que nous avons pour la prière.

« Il faut mentionner encore en lui un très grand renoncement à soi-même. Uniforme et constant dans toute sa conduite, il ne s'est jamais démenti. Il faudrait aussi parler de sa grande sobriété, de ses privations journalières, de sa grande simplicité dans son habillement, de cette indifférence qu'il semblait avoir pour les apprêts par lesquels on cherchait à lui témoigner de la considération et de l'attachement; de cette vie si uniforme, si retirée, partagée constamment entre une retraite studieuse et le service de son Eglise; de cette absence totale de volonté dans les circonstances peu importantes, qu'il savait allier avec une fermeté inébranlable, dès qu'il s'agissait de son devoir; du silence qu'il garda toujours sur les sacrifices qu'il avait faits pour remplir les fonctions du ministère évangélique, vu les espérances qu'il aurait pu avoir, selon le monde, en retournant au sein de sa famille; du silence

non moins profond qu'il a gardé sur ses ressources patrimoniales, dont il aurait désiré pouvoir se contenter sans rien exiger de son Eglise, s'il l'avait pu sans ostentation et sans inconvénient. Que n'aurais-je point à dire de sa charité si secrète et si connue, et qui ne se bornait pas à des secours momentanés, mais qui consistait souvent en des avances et des dons considérables? Je m'arrête, et je garderai fidèlement le secret qu'il ambitionnait comme sa plus douce récompense.

« Je dirai encore un mot de son égalité d'humeur, que je n'ai jamais vue se démentir. Nul mauvais procédé, nulle attente trompée, nulle injuste contradiction ne troublait son âme, toujours élevée au-dessus du monde présent, et toujours si humble devant son Dieu que, malgré son zèle pour son divin Maître, elle ne laissait apercevoir à ceux qu'il reprenait que la tendre affection qu'il leur portait et le tort qu'ils se faisaient à eux-mêmes. Ils sont aussi les premiers à lui rendre justice, et ils honorent et bénissent sa mémoire. »

A ce témoignage d'un homme qui fut le collègue de du Pontavice, pendant les cinq années de son ministère à Bolbec, il convient d'ajouter celui de son ami Armand de Kerpezdron, dont la carrière suivit, à tant d'égards, une ligne parallèle à la sienne (1).

« M. du Pontavice, dit-il, réunissait en sa personne les caractères du véritable chrétien et du bon pasteur.

« Du véritable chrétien, car, loin de vivre selon la chair, il renonçait à ses désirs et fuyait ce qui la flatte ou l'amuse, il combattait ses penchants; il soupirait après la délivrance du corps du péché, ce qu'il ne cessa de faire jusqu'à ce qu'il eût dépouillé le vieil homme avec ses affections et ses convoitises.

(1) Appendice à la Notice sur du Pontavice, dans le *Magasin méthodiste des îles de la Manche*, 1817, page 252.

« Bien loin de se conformer à ce présent siècle, il vivait comme un étranger ici-bas. Il méprisait les pompes et les façons du monde; ses maximes, ses voies, sa conversation, étaient pour lui des choses insupportables. Tous ceux qui l'ont connu sont bien convaincus qu'il vivait dans une grande mortification, pour un homme de son rang. Son costume, son maintien, ses mœurs, en un mot, tout en lui s'opposait à l'homme du monde, et manifestait l'homme de Dieu, le chrétien.

« Quelle simplicité! quelle humilité! quelle douceur! quelle débonnairété envers tous les hommes! Enfin le disciple était conforme à son Maître, et l'ensemble de son caractère était celui du véritable chrétien.

« On voyait pareillement en lui les caractères du bon pasteur. On a vu le zèle et l'activité avec lesquels il s'acquittait de ses devoirs, et de quelle manière il remplissait les fonctions publiques et particulières du saint ministère; avec quel empressement il visitait les infirmes, les personnes âgées, les malades, sans jamais se rebuter des refus que les méchants faisaient quelquefois de recevoir ses visites.

« Il employait tous ses revenus au soulagement des pauvres et des malheureux. Toujours bon et fidèle économiste des diverses grâces de Dieu, il ne dépensait guère pour lui-même; il se procurait par là les moyens de faire plus de bien. Il abondait en toutes les œuvres qui sont à la gloire de Dieu par Jésus-Christ. »

Jean de Quetteville rend le même témoignage à la grande libéralité de du Pontavice. « S'il connaissait, dit-il, quelques ministres du Seigneur qui, par suite de la dureté des temps, des afflictions temporelles dans leurs familles, de la modicité de leurs appointements, de l'inattention, de l'impuissance ou de l'insensibilité de leurs troupeaux, trop charnels et trop intéressés, eussent besoin d'une assistance pécuniaire, il agissait si fraternellement à leur

égard que, pour les soulager ou les tirer d'embarras, quinze ou vingt louis ne lui coûtaient rien et qu'il se faisait un plaisir de les aider de son bien. On n'en aurait jamais rien su s'ils ne l'avaient eux-mêmes raconté. Il n'était pas moins libéral envers les pauvres. Il pratiquait l'Évangile qu'il annonçait aux autres (1). »

A ces témoignages d'hommes qui le connurent et l'aimèrent, nous n'ajouterons que quelques lignes sur l'impression qui résulte pour nous de l'étude de sa vie.

Du Pontavice fut un saint. Sa vie suffirait à prouver que le protestantisme évangélique n'est pas impuissant à conduire les âmes aux plus hauts degrés de la sainteté. Il semble avoir réalisé, autant qu'il peut être donné à l'homme de le faire, l'imitation de Jésus. Son caractère, tel qu'il résulte de ses lettres et du témoignage de ceux qui le connurent de près, produit l'impression de quelque chose d'achevé et de suavement pur. Et quand on se souvient des temps orageux dans lesquels il vécut et des influences hostiles à toute piété sérieuse qui dominaient alors, on se sent d'autant plus ému d'admiration devant tant de vertu et tant de ferveur.

Comme précurseur du Réveil, du Pontavice eut le rôle d'un témoin plutôt que celui d'un apôtre. Son ministère en France fut trop court pour qu'il ait pu donner la mesure de ce qu'il aurait été et de ce qu'il aurait fait, s'il eût vécu vingt ans de plus et pris part à la renaissance religieuse qui suivit la chute de l'Empire. Son œuvre fut modeste, si on la considère au point de vue des résultats visibles, mais elle ne fut pas inutile et elle contribua à préparer des temps meilleurs.

Ce fut un honneur pour le Méthodisme anglais de donner au Protestantisme français un chrétien et un pasteur tel que Pierre du Pontavice.

(1) *Mag. méth.*, 1817, p. 155.

APPENDICE

I

LES IMPRESSIONS D'UN AUDITEUR DE MAHY ET DU PONTAVICE

On lira avec intérêt l'extrait suivant de l'autobiographie de Pierre de la Fontenelle, de Fresne, où il parle de ses rapports avec les prédicateurs méthodistes, William Mahy et Pierre du Pontavice. Cette notice sur l'un des plus anciens méthodistes du Bocage a paru dans le *Magasin wesleyen* de Paris, livraisons de juin et juillet 1842.

« La révolution de 89 renversa toutes les formes du culte. Mais quelque temps après, le calme revint, et nous nous réunîmes en forme d'assemblée religieuse. Il fut question alors d'avoir un pasteur. On nous indiqua M. Mahy, auquel nous écrivîmes, et il nous fit réponse qu'il se trouverait un tel jour à Condé-sur-Noireau. Je fut désigné pour aller à sa rencontre, et je le conduisis chez moi, où il resta quelques jours; il prêcha le dimanche suivant, et toute l'assemblée en fut bien satisfaite; quelques-uns même disaient : C'est un Saurin ! Il prêcha encore plusieurs fois, même en un jour ouvrier. Il nous reprenait fortement quand il nous entendait jurer et prendre le nom de Dieu en vain, n'ayant aucun égard à l'ap-

parence des personnes; il nous disait que, quand on parle de Dieu, on doit toujours le faire avec le plus grand respect, puisqu'Il ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son nom en vain, et que les jureurs et blasphémateurs n'hériteront point le royaume des cieux. Cela faisait plaisir à quelques-uns et de la peine aux autres. Cependant il fut le moyen de faire cesser en grande partie toutes ces mauvaises habitudes chez beaucoup de personnes, et même chez celles qui paraissaient s'en moquer. Quand il nous rencontrait, il nous demandait l'état de notre âme; pour moi cela me paraissait comme s'il m'avait parlé du pape! Il nous prêchait continuellement sur la conversion, par la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ. Il insistait en temps et hors de temps, nous disant qu'il nous fallait être convaincus de péché, avoir le cœur brisé et pleurer sur notre triste état de chute et de culpabilité, avoir en horreur le mal et l'abandonner entièrement, enfin qu'il nous fallait éprouver un changement réel dans nos cœurs, dans nos dispositions, dans nos paroles et dans toute notre conduite. Il nous parlait beaucoup du Saint-Esprit dans tous ses sermons, ce qui nous paraissait très étrange. Nous commençâmes bientôt à avoir des contestations les uns avec les autres, touchant les prédications de M. Mahy, qui n'étaient approuvées que d'un petit nombre de personnes.

« A cette époque, je fus convaincu de péché et très abattu à la vue de mon état, tellement que j'en pleurai et fus beaucoup dans la peine. Lorsque j'entendais la Parole de Dieu ou que je la lisais, elle ne me paraissait plus la même : elle touchait davantage mon cœur, et je sentis alors qu'il y avait en moi quelque changement. Nous étions très peu de personnes qui changeâmes un peu de conduite; le plus grand nombre se moquaient de nous; cependant ils comprirent qu'ils avaient tort de parler mal du Saint-Esprit et du changement intérieur. Ensuite ils

répandirent le bruit que M. Mahy faisait courir filles et femmes à travers les champs, et qu'elles devenaient folles! (1 *Cor.* II, 14), ce qui nous embarrassa beaucoup, car moi-même j'étais très inquiet sur l'état de mon âme et je me disais : S'il en est ainsi, ces personnes qui en savent peut-être davantage que toi peuvent avoir raison. Hélas! que l'exemple de ceux qui passent pour être des gens religieux, a une grande influence sur ceux qui veulent se convertir au Seigneur! Ah! combien cela m'a fait de mal, et m'a fait rester plus longtemps dans le péché, à cause duquel j'éprouvais bien des remords en pleurant et en me lamentant.

« Toutes les fois que M. Mahy venait nous voir, il nous parlait de notre salut et de nos devoirs; c'est ainsi que je fus entièrement persuadé qu'il ne nous disait que la pure vérité. Après cela, il commença de m'engager à prier d'abondance, mais hélas! il me semblait que cela m'était impossible; cependant je le fis de mon mieux, et il m'encouragea à persévérer et à le faire en particulier et en public; ce que je fis; mais quelquefois je restais comme si j'avais été muet, et dans d'autres temps le Seigneur me bénissait beaucoup. Dans le mois de septembre 1808, je fus appelé à passer par une grande épreuve. Ma chère femme eut une maladie qui la conduisit au tombeau dans l'espace d'une semaine. Malgré ses grandes douleurs, elle eut toujours l'esprit présent jusqu'à la fin de sa vie. Elle prenait beaucoup de plaisir aux prières que nous faisons avec elle. Souvent, quand je fondais en larmes, elle me disait de ne point m'affliger et de ne point m'abattre ainsi; qu'il fallait nous soumettre à la volonté de Dieu. Elle me recommanda mes chers enfants en me disant : Ton âme est dans de bonnes dispositions, tâche de les y faire entrer aussi; suis les conseils de M. Mahy et tu t'en trouveras bienheureux. Le soir qu'elle mourut, nous nous fîmes mutuellement nos adieux, et elle s'endormit douce-

ment dans les bras de son Sauveur. Oh ! que Dieu me fasse la grâce de me faire une fin semblable à la sienne !

« Dans la même année, nous partîmes, mon frère et moi, pour aller acheter de la laine chez les fermiers dans les campagnes de Caen ; et comme mon frère ne partageait pas mes sentiments, je le quittai pour aller à Beuville, afin de m'assurer si ce qu'on disait chez nous de M. Mahy était vrai. Etant arrivé à Beuville, je trouvai M^{me} Mahy et M. du Pontavice avec lesquels je fus très édifié ; ils m'invitèrent à assister à une réunion de prière qui eut lieu le dimanche matin à sept heures, chez M. André, qui était converti au Seigneur ; je fus très surpris et dans l'admiration de l'entendre faire une prière improvisée. Alors je me dis à moi-même : Si c'est de cette manière que M. Mahy fait tourner les esprits, je suis très content d'avoir suivi ses prédications et je m'en réjouis. Ensuite, je me rendis au lieu où se tenait l'assemblée publique où prêcha M. du Pontavice. Je fus très touché, même jusqu'aux larmes. L'après-midi, il prêcha à Pèriers, où je fus accompagné de M. André, qui me demanda, chemin faisant, l'état de l'œuvre de Dieu dans mon pays ; je lui racontai toute l'opposition de Satan et du monde à cette œuvre.

« Ensuite, je lui dis que le but de mon voyage était de m'informer si ce qu'on disait chez nous de M. Mahy était vrai, qu'il faisait devenir les filles et les femmes folles ; que je le priais de me dire toute la vérité sur ce sujet. Il me répondit que tout cela était faux ; et il me raconta que quand M. Mahy vint à Beuville, les protestants se contentaient de faire un petit exercice chaque dimanche matin, s'imaginant que cela était assez pour le salut de leurs âmes ; mais qu'il n'en était plus ainsi ; chaque dimanche, dit-il, nous nous réunissons pour prier Dieu et pour chanter ses louanges, et nous sommes comme dans un petit paradis sur la terre, par la grâce de Dieu et par le

ministère de M. Mahy, qui a été le moyen de nous retirer de nos péchés. Nous avons été convaincus de péché et nous nous sommes repentis en pleurant sur nos fautes ; nous avons prié Dieu de nous pardonner nos péchés, pour l'amour de Jésus-Christ, tellement que nous avons maintenant le péché en horreur. Et si vous voulez rester une heure avec nous après le culte public, vous allez voir la vérité de ce que je vous dis.

« Etant arrivé au lieu de la réunion, M. du Pontavice prêcha d'une telle manière que tous les auditeurs furent émus jusqu'aux larmes ; mon cœur fut si vivement touché que je ne savais ce que j'allais devenir. Il nous disait dans son sermon : « Avez-vous pleuré sur vos péchés ? C'est là le commencement de la grâce de Dieu en nous, pour nous convertir et nous changer en de nouvelles créatures. O mes amis ! disait-il, priez sans cesse, afin que Dieu vous accorde son Saint-Esprit. Donnez-lui tout votre cœur et vous éprouverez combien il est bon, vous jouirez d'un bonheur que le monde ne connaît point. » Le service étant terminé, une partie de l'assemblée se retira et l'autre resta encore un peu de temps. On chanta des cantiques, et on fit des prières si touchantes qu'il me semblait que mon âme était élevée jusqu'au ciel. Alors je reconnus bien la vérité de ce que notre bon ami, M. André, m'avait dit en venant de Beuville. »

II

UN ARTICLE DE RICHARD REECE SUR PIERRE DU PONTAVICE

On a lu le récit de la conversion de du Pontavice, dans la lettre qu'il écrivit, le 12 mai 1796, à son ami Reece, qui avait commencé l'œuvre de son réveil spirituel. Cette lettre, celui-ci la trouva si édifiante qu'il la traduisit et la fit insérer dans l'*Arminian Magazine*, du mois de novembre

de cette même année. Il la fit précéder d'une courte notice, qu'on lira avec intérêt :

« L'auteur de la lettre qui suit est un gentilhomme français de bonne famille et riche, qui, au commencement des troubles actuels, quitta son pays en compagnie de son unique frère, plus âgé que lui. Il venait alors de quitter le collège, ses études finies, et, croyant que son devoir envers son Dieu et son Roi l'exigeaient, il n'eut pas de peine à se décider à sortir du royaume et à s'enrôler sous l'étendard du duc de Brunswick. Après que ce général eût été forcé de battre en retraite devant Dumouriez, il quitta l'armée et passa quelque temps en Hollande. Puis il se rendit dans l'île de Jersey. Là commencèrent mes rapports avec lui, et, pendant une année et demie passée dans des relations intimes, je trouvai toujours chez lui un sincère désir de connaître la vérité. Doué d'un esprit chercheur et d'une intelligence au-dessus de l'ordinaire, il acquit, par la fréquentation assidue de la prédication, une connaissance de jour en jour plus grande de lui-même et de la religion ; et, malgré toute l'opposition qu'il rencontra de la part de ses compatriotes, et surtout des prêtres, il s'avoua notre ami.

« En juillet 1795, je quittai les Iles, et, en août, il reçut l'ordre, avec le reste de ses malheureux compagnons en résidence à Jersey, de partir pour l'expédition de Quiberon ; mais grâce à un retard inévitable, le vaisseau dans lequel il s'embarqua, arriva trop tard pour rejoindre l'escadre de la Manche et dut faire voile pour l'Angleterre. Tous ceux qui se rappellent l'issue mélancolique de cette expédition, conviendront que, dans cette circonstance, il échappa providentiellement à la mort.

« Se trouvant à Londres et sachant que j'y étais, il vint me voir. Et alors s'ouvrit devant lui une autre porte providentielle. Le Dr Coke cherchait une personne versée dans la langue française, et il fut heureux d'accepter

M. du Pontavice, qui fut heureux, de son côté, de trouver une pareille situation. Il a voyagé depuis lors avec le docteur, et je crois que toute sa conduite prouve suffisamment la réalité du changement qu'il fait profession d'avoir éprouvé.

« On ne peut que remarquer l'enchaînement des bienfaits providentiels, par lesquels il a été amené à la connaissance de soi-même et de Dieu. Plusieurs de ces circonstances furent pénibles, mais elles servirent toutes à amener ce grand et important résultat. S'il était demeuré dans son pays, il eût sans doute été englouti dans le tourbillon d'incrédulité, qui l'attirait déjà. S'il était demeuré en Hollande, il serait tombé entre les mains des républicains. S'il était allé à la baie de Quiberon, il aurait probablement partagé le sort des milliers d'hommes qui y ont péri. Il fut amené dans l'île de Jersey, où l'Évangile est prêché, et là il fut réveillé et commença à s'enquérir du chemin de Sion et à se tourner de son côté. Après cela, ayant toutes facilités pour visiter les sociétés dans la compagnie du Dr Coke et de s'entretenir avec des gens pieux, l'œuvre de la grâce se poursuivit dans son esprit, jusqu'à ce qu'il fût préparé pour l'événement raconté dans la lettre suivante que j'ai traduite. Plusieurs, je n'en doute pas, seront heureux d'entendre un émigré français, un ci-devant noble, racontant son expérience et les dispensations de Dieu dont il a été l'objet, avec toute la simplicité évangélique à laquelle ils sont habitués. D'autres seront encouragés à se confier aux soins de la Providence divine, qui souvent nous conduit par des chemins rudes et obscurs, pour notre plus grand bien final. Et tous les chrétiens se réjouiront dans la perspective d'une glorieuse moisson de conversions, dont celle-ci est les prémices, au sein d'un peuple que nous avons été habitués à considérer comme notre *ennemi naturel*.

« R. R. »

III

LES PREMIÈRES PRÉDICATIONS DE DU PONTAVICE
EN AMÉRIQUE*(Extrait du journal du Dr Coke.)*

« Durant mon séjour à Charleston (Etats-Unis), j'essayai de former un auditoire pour mon ami Français, M. Pontavice. En l'annonçant dans *notre* culte et dans les feuilles publiques, nous réussîmes à réunir, à deux reprises, de 150 à 200 Français. Son premier sermon, sur les preuves qui établissent que Jésus-Christ fut le vrai Messie, fut tout à fait excellent et commanda l'attention, malgré la légèreté d'esprit évidente des auditeurs. Mais la seconde fois, il jouit de peu de liberté. Toutefois, je pus me rendre compte que, s'il plaît à Dieu de lui ouvrir une porte parmi les Français, il sera probablement un utile prédicateur de l'Évangile ».

(Arminian Magazine, 1798, page 502.)

IV

NOTICE SUR LAURENT CADORET, PAR DANIEL BENOIT

Laurent Cadoret naquit à la Havane, le 30 juin 1770, le troisième enfant d'un même accouchement. Ses deux frères jumeaux ne vécurent pas. « Je n'avais, dit-il lui-même, dans une curieuse autobiographie, malheureusement inachevée, qu'un souffle de vie. On me crut mort. On alluma des cierges autour de moi, on mit de l'eau bénite à mes pieds ». Il ne devait mourir qu'à quatre-vingt-dix ans passés. Il naquit, dit-il, « au sein des ténèbres de l'erreur les plus épaisses ». Son père était un

riche armateur catholique de la Bretagne et sa mère une Irlandaise. Il fut envoyé à Nantes, à l'âge de sept ans, chez des correspondants de son père, MM. Fourcade et La Magnène, pour son éducation. Il fit ses humanités à Saint-Brieuc. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il perdit son père. « Moi et six autres enfants nous eûmes pour tuteur mon oncle, un armateur de Saint-Malo, homme très pieux, le plus respectable que j'aie jamais connu. Arrivé à l'âge d'émancipation, on me donna pour curateur l'abbé Morin, de la même ville, mon parent par ma grand-mère, homme aimable, on ne peut plus consciencieux et doux, un prêtre comme il est rare d'en trouver aujourd'hui, tant il est vrai que Dieu a partout ses sept mille qui n'ont point fléchi le genou devant Baal.

« Peu de temps après la mort de mon père, je fus libre de prendre un état. J'avais un goût prononcé pour la marine. Mon oncle m'envoya à Terre-Neuve, et de là à Marseille. Le début ne fut pas heureux. Nous fîmes naufrage dans le golfe du Lion, en revenant de Marseille. Je restai toute une nuit, dans le mois de janvier, sur la carcasse d'un navire : heureusement il sortait des chantiers. Il portait mon nom, le Saint-Laurent, car mon pieux oncle, sur ses dix ou douze navires, n'en avait pas un qui ne portât le nom d'un saint. Un autre vaisseau, n'ayant pas les mêmes qualités que le nôtre, fut mis en pièces à quelque distance de nous. Nous avions un aumônier, un bon et pacifique prêtre, sur le navire. Nous lui étions recommandés, moi et un plus jeune frère. Il nous fit venir à ses pieds confesser nos péchés, au moment de l'imminent danger. Mon cher et pauvre second frère, qui a péri dans un autre naufrage, était hors de lui, épouvanté. Autant qu'il m'en souvient, je fus sans inquiétude. Sans doute j'étais déjà dans les mains du Seigneur ».

Il entra à dix-huit ans chez un chirurgien de Saint-Brieuc, qui tenait une pharmacie ; puis il reprit la mer-

« D'un caractère naturellement paisible et réservé, plutôt sérieux et réfléchi que frivole et léger, j'étais peu fait pour la marine, pour les jurements, la rudesse et l'intempérance de ses mœurs. Une chose bien remarquable, c'est que je n'ai jamais su ou pu jurer et profaner le nom de Dieu, quoique pendant dix ans à la pire école. Il a plu à Dieu, dès mes plus tendres années, de sanctifier jusque-là mes lèvres. Combien il m'a gardé! Chaque jour excité, provoqué et une fois pris au collet par mes camarades pour me forcer d'entrer où je ne voulais pas, tout échouait de la part des tentations grandes et petites, par un effet de la miséricorde de Dieu.

« Revers et succès, plus de mécomptes que de réussites, voilà de quoi s'est composée ma vie. Dans le cours de ma navigation, par deux fois, j'ai abordé ma ville natale, la Havane, et cherché à m'y fixer. Le Seigneur m'en a repoussé chaque fois, en quelque sorte violemment; il semblait me dire : Marche, ne t'arrête pas; ce n'est pas ici le lieu de ton repos! Quel bonheur qu'alors comme toujours le Seigneur ait voulu se charger de moi! J'avais alors vingt ans, âge des illusions; ma boussole me conduisait mal; à tous moments je faisais fausse route, je perdais ma latitude et ne savais la retrouver ».

Il séjourne quelque temps à Cadix, fréquente les églises, se confesse, a l'intention de se faire moine, et est détourné de son projet par un ami.

Il retourne à la Havane. Un dimanche, il entre dans l'église. « Tout était plein: des chants et une pompe extraordinaires, des centaines de cierges allumés, tous les saints, la Vierge principalement, habillés avec le plus grand luxe; je devins sérieux, je fus saisi d'un sentiment d'horreur, mêlé d'indignation. Il me fallut sortir. Etant dans la rue, j'élevai mes yeux au ciel et, avec un cœur extraordinairement ému, je m'écriai : « Mon Dieu, quand trouverai-je un lieu où l'on te serve, où il n'y ait que

quatre murailles! » Quelle impression soudaine! Elle ne venait certainement pas de moi! « Le cœur du roi est un courant d'eau dans la main de l'Eternel, Il l'incline partout où il veut ». (Prov. XXI, 1.)

Cadoret appelle cette scène : « la circonstancé la plus importante de ma vie; elle est restée empreinte dans mon âme en traits qui ne pourront jamais s'effacer. »

De la Havane il se rend aux Etats-Unis, à Charleston. « Je me présentai, dit-il, au consul français. J'avais mes papiers en règle. Un bâtiment de l'Etat, c'est-à-dire de la République, venait de subir la destitution de ses officiers. Il me proposa d'y prendre place. J'acceptai. Il me donna le poste d'enseigne. Nous partîmes. A l'atterrissage de France, nous eûmes un combat de nuit. On en vint à l'abordage. Nous restâmes vainqueurs. On me donna le commandement du vaisseau vaincu. Nous étions à l'entrée du golfe de Gascogne. Une escadre anglaise me rencontra et me fit prisonnier. Je fus conduit à Plymouth, de là au cantonnement d'Ashburton. Là, le brave Bergeret, plus tard contre-amiral, deux Duperré, dont je me suis toujours souvenu avec une estime particulière, et dont l'un a été ministre de la marine, furent, avec de nombreux officiers, mes camarades d'exil, — je ne veux pas dire d'infortune, Dieu m'en garde.

« Le lendemain ou surlendemain de mon arrivée, on me promena par la ville, un samedi. Nous passâmes devant une chapelle (*meeting house*). Une femme y balayait. « Qu'est-ce que cette maison, » demandai-je. — « C'est où l'on s'assemble pour le culte ». Je demandai à y entrer. Point de cierges allumés, ni d'endroits où l'on pût en placer, point de saints endimanchés, une chaire, des bancs, une tribune, et rien de plus. L'impression du Seigneur encore récente m'était nécessairement restée; cette vue me frappa. Je me dis : Je reviendrai, je saurai ce que l'on fait ici (entre quatre murailles), car il faut forcément

concevoir que l'impression que j'avais reçue et subie ne pouvait signifier autre chose sinon que le culte, l'adoration que l'on doit à Dieu doit être très simple, le plus dégagée possible d'appareil et de formes. Cette impression m'est restée. J'aime plus que jamais un culte simple, le plus simple possible « entre quatre murailles. »

« Les conséquences de ma résolution ne tardèrent pas à se montrer. Dès le lendemain, je me rendis à la *meeting house*. Quoique privé d'oreilles — je ne savais pas un mot d'anglais, ni qu'il y eût une Bible et des protestants, dans le monde, — la forme du culte me plut. Je continuai à aller où le Seigneur m'avait conduit, au culte indépendant. Il ne me fit pas passer devant un temple à clocher. Cela aurait compromis une première grâce, l'impression que j'avais si gratuitement reçue six mois auparavant.

« Je respecte l'Eglise épiscopale d'Angleterre. Dieu y a eu de tout temps ses enfants, depuis la Réformation, des serviteurs d'élite des plus distingués dont les écrits m'ont fait le plus grand bien. Ses 39 articles de foi forment ma croyance à peu près complète; mais ses usages et ses pratiques, la forme de son culte plus compliqué que simple, ne pouvaient s'accorder avec la forte impression que j'avais reçue. »

Il se mit avec ardeur à l'étude de l'anglais. Au bout de trois mois, il pouvait lire le Nouveau Testament et comprendre les sermons; après six mois, il était assez maître de la langue pour soutenir une conversation.

« Sur ces entrefaites, je fis une précieuse connaissance. Une pieuse dame, membre des plus distingués de l'Eglise, prenant garde à mon assiduité au culte, m'invita un jour, après le service de l'après-midi, à prendre le thé chez elle. Elle me donna un N. T., mit dans mes mains les meilleurs livres chrétiens, Booth, Marshall, Toplady. De là datent mes progrès. Je devins, dès lors, résolument chrétien, protestant si vous le voulez, de profession sinon

encore parfaitement de cœur et d'intelligence. Le ministre de la chapelle ne prit pas connaissance de moi, tant il est vrai qu'il y a des pasteurs lâches partout, engourdis, peu zélés, peu fidèles.

« Il en résulta un combat entre l'homme naturel et aveugle et l'homme de la grâce réveillé, apercevant une lumière, à lui jusqu'alors inconnue. Renoncer à Rome, c'était peu de chose — je ne connaissais pas plus Rome que Genève — mais me séparer, en fait de foi, de ma croyance, de ma famille, ou plutôt de mon respecté tuteur et de mon aimable curateur, l'abbé Morin, cela me troublait, me rendait incertain. Le Seigneur, dans sa fidélité, son immuable conseil, avait pourvu à cette difficulté. Je réfléchissais au sacrifice qu'il me coûtait de faire, lorsqu'un jour que je n'oublierai jamais, cherchant dans ma malle, je mis la main sur un vieux petit livre écrit en latin. C'était l'office de la Vierge. Je ne puis dire comment il se trouvait là. C'était le seul livre que ma malle, celle d'un officier de marine, possédât. Je le lus. J'étais instruit dans ce qui avait rapport aux vérités principales du salut. Ma pauvre âme jouissait de la lumière. Quoi! — ce me fut un grand sujet de surprise — la Vierge, mère de J.-C. cette sainte femme, si humble, qui nous a donné son cantique divin, le *Magnificat*, déclarée la reine des cieux, des anges, le Refuge des pécheurs, ce qui est proprement dire leur salut! Avec une profonde indignation, je jetai le livre à terre et je me dis: « Je suis protestant à tout prix... »

Ici s'arrête malheureusement le journal de Laurent Cadoret, qu'il avait commencé à Amiens, le 23 janvier 1843 et qu'il avait rédigé pour son enfant. Il commence ainsi: « Depuis longtemps, mon cher enfant et un ami de cœur me demandent le récit de ma vie, c'est-à-dire des grâces que Dieu m'a faites. J'acquiesce enfin à ce désir. Que ce soit pour la gloire et la louange de Celui dans les mains duquel tout a été remis, de Jésus-Christ notre Seigneur! »

Voici, en résumé, la suite de son histoire. Il fit la connaissance en Angleterre du Rév. Bogue, professeur de théologie et embrassa de cœur, grâce à son influence, la vérité évangélique. — A 29 ans, il épousa en France Périne Sorel, puis il partit pour l'Angleterre avec sa femme, passa trois ans dans le séminaire théologique du docteur Bogue, fut consacré au saint ministère et fut successivement pasteur des Eglises de Condé-sur-Noireau, de Luneray et d'Amiens. Il eut huit enfants :

Elisa, qui épousa à Mens M. Chagnard; Samuel, qui fut pasteur à Mens; Thérèse; Pauline, mariée à M. Jaccard, pasteur belge; Lydie; Timothée; Chloé; Paul, qui vit encore (il a 80 ans), qui a occupé plusieurs postes et fut, en 1870, aumônier militaire.

A l'âge de 78 ans, Laurent Cadoret se retira près de ses enfants, à Mens (Elisa, Samuel et Paul). Il s'éteignit en 1861, rassasié de jours, « cet homme intègre, en qui Dieu avait si manifestement fait éclater sa puissance et sa miséricorde. »

V

NOTICE SUR PIERRE DU PONTAVICE

Insérée dans les « Minutes » de la Conférence wesleyenne en 1811

Il naquit dans l'année 1770, à Fougères, en France, de parents nobles et très affectionnés. Il émigra, lors de la Révolution, et, par une providence singulière, ayant échappé à toutes sortes de périls et de dangers, en divers endroits du Continent, il arriva sain et sauf à Jersey, où il entra en rapport avec les ministres méthodistes, dont la conversation, l'exemple et la prédication lui furent grandement profitables. Quelques années plus tard, alors qu'il voyageait avec le docteur Coke, il passa par des

luttés intérieures très vives et arriva au salut par la foi en Christ, sous les prières de MM. Taylor et Bramwell. « Dieu, dit-il, fit entendre à mon âme agitée ces douces paroles : *Je ne me souviendrai plus de tes péchés ; j'essuierai toutes les larmes de tes yeux.* Je crus, je sentis l'assurance du pardon ; mon cœur fut rempli d'une joie inexprimable. Depuis ce moment, je me réjouis dans le Seigneur, et l'Esprit rend témoignage avec mon Esprit que je suis enfant de Dieu. Je sens que Dieu est en moi et moi en Lui. Et comme Christ a voulu que les fidèles ne soient qu'un en Lui, je me sens uni à eux comme je ne l'ai jamais été. » « Plaise à Dieu, ajoutait-il, que nous ne soyons jamais désunis, mais réunis encore plus étroitement dans le temps et dans l'éternité. » Sa prière fut exaucée, car son union avec les enfants de Dieu devint toujours plus intime.

Il se sentit intérieurement appelé au ministère, et commença à prêcher, comme itinérant, dans sa langue maternelle, à Jersey, Guernesey, Aurigny et Serk, dans l'année 1800 et continua jusqu'en 1802. La Providence lui ouvrit alors la voie pour retourner dans son pays natal. Il y prêcha, comme dans les Iles, de façon à être agréé du peuple, et à avoir autant de succès qu'on pouvait en attendre. Ses discours, qui respiraient la douceur et l'amour, gagnèrent l'affection de ses nombreux auditeurs ; sa circonspection, son esprit de renoncement, son exactitude dans toutes les parties de sa tâche, lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui le connurent. Il était si régulier, si modéré, si patient, si doux, si humble, si disposé à s'effacer, et en même temps si prudent et si judicieux, qu'il gagna l'affection et l'admiration de ceux qui eurent le privilège de sa compagnie et de sa conversation. En un mot, il se conduisit à l'égard des hommes de tout rang et de toutes dispositions de façon à trouver faveur auprès de tous ceux à qui il eut affaire.

Il consacra ses dernières années et ses dernières forces principalement à cinq communautés protestantes près de Bolbec.

Peu après qu'il eut commencé à prêcher en public et à instruire, exhorter et prier de maison en maison, un vieillard dit, avec des larmes de gratitude : « Ce pasteur nous a été envoyé par Dieu, et il y a déjà par son moyen une grande réformation dans le peuple. » Les ministres protestants le tenaient en grande estime, à cause de sa profonde piété et de sa fidélité dans le ministère; aussi était-il souvent appelé à prêcher à Bolbec, le Havre-de-Grâce, Rouen, etc., et, dans ces occasions, les églises se remplissaient de protestants et de catholiques qui l'écoutaient avec une grande attention. Il prit pension chez M. Cadoret (1), l'un des ministres protestants, qui, ainsi que sa femme, est converti et vraiment pieux; et, comme ils ont une très nombreuse famille, avec un très modeste salaire, il fut pour eux un ami et un vrai frère. Il dépensait peu pour ses propres besoins et abondait en bonnes œuvres. Tout son revenu était judicieusement distribué aux pauvres de son troupeau. Il se conduisit en vrai chrétien et en bon pasteur.

Mais hélas ! cette lampe ardente et brillante a été bientôt éteinte. M. du Pontavice, ne pouvant plus remplir les devoirs de sa charge, se retira à Beuville, où il y a une société plus avancée en grâce et plus capable d'apprécier et de mettre à profit le ministère vraiment céleste d'un tel pasteur. Il vécut là deux mois, souffrant beaucoup, mais vivant dans une intime communion avec Dieu. Sa paix était comme un fleuve; la pensée de la mort le remplissait de joie; il lui tardait de déloger pour être

(1) L'auteur de la notice (probablement Richard Reece) paraît croire que du Pontavice et Cadoret habitaient la même ville. Nos lecteurs savent que Cadoret habitait Luneray, tandis que son ami était fixé à Bolbec.

avec Christ; son espérance était immortelle et sa joie ineffable et glorieuse. Il louait Dieu nuit et jour, et quand il eut perdu la faculté de parler, son visage fut resplendissant comme celui d'un ange; il leva sa main, et son regard mourant se dirigea vers le ciel. C'est ainsi qu'il s'endormit en Jésus, d'une manière si douce que l'on ne put pas percevoir son dernier soupir. Il mourut le 1^{er} décembre 1810.

VI

EXTRAIT DU REGISTRE DES DÉCÈS DE LA COMMUNE DE BEUVILLE (CALVADOS) POUR L'ANNÉE MIL HUIT CENT DIX.

Du deuxième jour du mois de décembre l'an 1810.

Acte de décès de Pierre-Thomas-Uzèbe (*sic*) Dupontavice, décédé le jour d'hier, à neuf heures du matin, profession de ministre protestant, âgé de quarante ans, né à la paroisse de Saint-Sulpice, département d'Ille-et-Vilaine, demeurant à Beuville, fils de Pierre-Guy Dupontavice du Vaugarny et de dame Marie-Margueritte Thomasse de Poilley de Bauval, décédé au domicile de la demoiselle Madeleine Houel, à Beuville. Sur la déclaration à moi faite par la demoiselle Madeleine Houel, âgée de trente-trois ans, demeurant à Beuville, profession de mercière, qui a dit être amie du défunt, et par le sieur Jean Lucas, âgé de soixante ans, demeurant à Beuville, profession de tailleur de pierre, qui a dit être ami du défunt, et ont signé.

Constaté par moi, Jean Buisson, adjoint de la commune de Beuville, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil soussigné.

(Suivent les signatures).

FIN

TABLE DES MATIÈRES

| | Pages |
|---|-------|
| PRÉFACE | v |
| INTRODUCTION. Les commencements du Méthodisme en France (1791-1809)..... | 1 |
| I. La situation religieuse en Normandie..... | 1 |
| II. Premiers travaux des méthodistes en Normandie..... | 10 |
| III. Le Dr Coke en France. Une tentative à Paris..... | 15 |
| IV. Jean de Quetteville en Normandie..... | 21 |
| V. William Mahy en Normandie..... | 27 |
| PIERRE DU PONTAVICE : | |
| Chap. I. Le gentilhomme breton. L'émigré (1770-1796)..... | 39 |
| II. La Conversion (1796)..... | 56 |
| III. Le compagnon du D' Coke (1796-1799)..... | 63 |
| IV. Le prédicateur méthodiste dans les îles de la Manche (1800-1802)..... | 77 |
| V. Le prédicateur méthodiste en Bretagne et en Basse-Normandie (1802-1805)..... | 86 |
| VI. Le pasteur réformé dans le pays de Caux (1805-1810)..... | 107 |
| VII. La dernière année (1810)..... | 160 |
| VIII. Caractère de Pierre du Pontavice..... | 188 |
| APPENDICE. | |
| I. Les impressions d'un auditeur de Mahy et de du Pontavice..... | 195 |
| II. Un article de Richard Reece sur Pierre du Pontavice..... | 199 |
| . Les premières prédications de du Pontavice..... | 202 |
| IV. Notice sur Laurent Cadoret..... | 202 |
| V. Notice sur Pierre du Pontavice dans les Actes de la Conférence wesleyenne de 1811..... | 202 |
| VI. Extrait de décès de du Pontavice..... | 211 |

CHATELAIN



ALENÇON. — IMPRIMERIE VEUVE FÉLIX GUY ET C^{ie}



